

Michel Cantin

DEVENIR PARTENAIRE DE DIEU

PISTES POUR UNE PRATIQUE CHRÉTIENNE
DANS UNE SOCIÉTÉ LAÏQUE

CARTE BLANCHE

Les Éditions Carte blanche
Téléphone : (514) 276-1298
Télécopieur : (514) 276-1349
carteblanche@vl.videotron.ca
www.carteblanche.qc.ca

Distribution au Canada : Édipresse

© Michel Cantin, 2015

Dépôt légal : 4^e trimestre 2015
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89590-277-5
Imprimé au Canada

En hommage au père Évode Beaucamp,
éminent exégète et très grand croyant,
qui m'a donné de découvrir le Dieu vivant
dans les Écritures

À mes parents,
à mon épouse, Marie-Paule,
à tous ceux et celles, qui, placés sur mon chemin,
m'ont aidé de toutes sortes de manières à devenir
ce que je suis ; et à ceux et celles
qui cherchent un sens à leur vie

Surtout, ne regrettons pas le passé. Car la chrétienté de jadis a été trop souvent une dérision du christianisme. Les chrétiens doivent avoir le courage de la lucidité, et notamment comprendre pourquoi tant de nos contemporains éprouvent vis-à-vis de l'Église répulsion et rancune. Dans la mesure où elle a été pouvoir, elle a constamment démenti l'Évangile. Il nous faut donc résolument dénoncer cette désastreuse contradiction et cette énorme déviation. Non par masochisme, mais pour déblayer la route de l'avenir.

Jean Delumeau,
Un christianisme pour demain

Préface

La sécularisation des sociétés occidentales a entraîné une crise dans la façon traditionnelle de vivre la religion chrétienne. La baisse de la pratique traditionnelle, entendue essentiellement comme une pratique sacramentelle, se constate partout de façon constante et importante depuis plusieurs décennies. Cette façon d'être chrétien durait depuis si longtemps que beaucoup pensent qu'il faut la maintenir et travailler à lui redonner son lustre d'antan. Pour notre part, nous ne pensons pas que ce soit la voie de l'avenir.

Une certaine façon d'être religieux qui durait depuis des millénaires et que le christianisme lui-même avait adoptée est en train de mourir. Nous sous-estimons grandement les conséquences de ce changement. Certains annoncent la disparition des religions, y compris celle du christianisme, dans un avenir plus ou moins lointain. D'autres se réjouissent d'une résurgence du religieux sous toutes sortes de formes, souvent agressives, provenant de groupes attachés aveuglément à leur religion traditionnelle. Ce retour en arrière peut s'expliquer par la perte de repères clairs qui entraîne une grande insécurité, car les convictions religieuses ont une dimension affective importante. Certains voudraient revenir à une époque où la pratique religieuse était unanime et peu contestée. Mais la vie ne revient pas en arrière. Les changements survenus sont irréversibles.

Le christianisme est-il encore pertinent aujourd'hui? A-t-il encore un avenir? Si oui, à quelles conditions pourra-t-il survivre? Et de quelle façon se vivra-t-il dans le futur? Voilà des questions qu'il est justifié de se poser.

Nous observons ces jours-ci une réaction humaine compréhensible, celle de vouloir restaurer la pratique traditionnelle, mais on néglige d'imaginer comment la foi en Jésus peut s'exprimer d'une autre façon que celle que nous connaissons depuis très longtemps. Ainsi, nous voyons se former des regroupements de personnes cherchant à revenir à la situation qui prévalait avant le concile Vatican II avec une liturgie préconciliaire et même des habits distinctifs et tout le décorum d'antan. Leur besoin de sécurité y trouve probablement une certaine satisfaction, mais somme toute éphémère et relative, car le rejet du grand nombre ne peut que remettre en question leurs convictions et les fragiliser. Ces personnes ne sont d'aucune utilité pour leurs contemporains, ni même pour leur Église et sa mission d'annoncer la Bonne Nouvelle apportée par Jésus au monde d'aujourd'hui.

D'autres pensent que la crise actuelle est une chance pour le christianisme. C'est une occasion de se purifier des pratiques imitées des autres religions. Le christianisme est avant tout une foi et ce n'est qu'en tant que telle qu'il peut espérer survivre.

Le meilleur réflexe est de revenir aux sources et de discerner l'essentiel pour le réactualiser dans le contexte d'aujourd'hui. Et pour un chrétien, cela signifie revenir à la vie et à l'enseignement de Jésus de Nazareth, à la révélation du vrai visage de Dieu qu'il est venu nous apporter. Ce retour aux sources, perçu comme une nécessité historique par de nombreux théologiens qui s'y sont consacrés depuis plusieurs décennies, devrait nous permettre de concevoir une pratique chrétienne renouvelée, plus fidèle à Jésus, et en même temps, plus signifiante pour nos contemporains et plus apte à répondre à leur besoin de trouver un sens à leur vie.

Pour bien comprendre Jésus et les évangiles, il est primordial de les situer dans le prolongement de l'Ancien Testament, notamment des prophètes. Depuis 2000 ans avant le Christ, Dieu avait commencé à s'y révéler progressivement. Se mettre à son écoute nous évitera de nous fabriquer une image de Dieu qui bien souvent n'est qu'une caricature. C'est pourquoi dans une première partie nous citerons abondamment des textes de l'Ancien Testament. Mais auparavant, il nous faudra expliquer comment nous comprenons ces textes et expliciter quelques principes d'interprétation (quatre premiers chapitres).

Au chapitre 5, nous verrons que Jésus s'est inscrit par ses gestes et son enseignement dans le prolongement des prophètes, et cela nous permettra de saisir toute la profondeur de sa façon de résumer la Loi et les Prophètes.

Par la suite, à partir de ce que nous avons compris du message de Jésus, nous essaierons de dégager des pistes pouvant nous amener à concevoir une pratique chrétienne plus évangélique répondant aux besoins et aux attentes de nos contemporains (chapitres 6 à 17). Cette nouvelle pratique devra à la fois être plus fidèle à Jésus de Nazareth et prendre en compte l'avancée de l'humanité sur le chemin qui l'amène à vouloir se prendre en mains avec plus d'autonomie. Ce passage à une nouvelle pratique chrétienne comporte des exigences tant pour l'institution que pour les croyants.

Nous pensons aussi que la mondialisation amènera les chrétiens à une perception nouvelle de leur mission. Ils seront amenés à œuvrer en solidarité avec l'humanité et à comprendre le projet de Dieu de façon nouvelle.

Foi et religion

De tout temps les humains ont senti leur existence menacée par des phénomènes qui les dépassent et qu'ils ne contrôlent pas : climat difficile – qui a un impact important sur les récoltes –, maladies, épidémies, tremblements de terre, puissance de la mer et du vent, risques d'accident, mort qui peut survenir à tout moment, etc.

Dans l'Antiquité, ils ont imaginé que les forces à la base de ces phénomènes relevaient du pouvoir des dieux. Chez les Grecs il y avait des divinités agraires, telles : Déméter, déesse de la fertilité, de l'agriculture, des céréales et des moissons ; Dionysios, dieu de la viticulture et du vin. Éole était le dieu des vents. Apollon et Asclépios, dieux de la médecine et de la guérison. Hygie, déesse de la propreté et de la bonne santé, pour n'en citer que quelques-uns. La relation des hommes avec les divinités consistait à se les rendre favorables pour obtenir de bonnes récoltes, demeurer en santé, vivre en paix le plus longtemps possible et prospérer. Ou encore, il s'agissait d'apaiser leur colère quand des événements défavorables laissaient croire que ces divinités n'étaient pas satisfaites des services que les humains devaient leur rendre, comme leur construire des temples et les nourrir par des sacrifices. Toute leur religion consistait en prières, sacrifices, rites de toutes sortes, dont la fonction était de se rendre les dieux favorables ou d'apaiser leur colère. Les sciences humaines qui ont étudié le phénomène religieux à travers les âges ont mis en lumière et expliqué ce motif, que l'on retrouve dans pratiquement toutes les religions.

D'ailleurs, en de nombreux passages, la Bible témoigne de cette réaction instinctive des humains. Ainsi peut-on lire dans le livre de Josué que la défaite des israélites devant la ville d'Aï est expliquée par la violation de l'anathème décrétée par Yahvé lors de la prise de Jéricho (Jos 7). De même, l'auteur du livre des Juges interprète les malheurs qui surviennent à son époque par les infidélités du peuple à l'Alliance avec Yahvé :

Alors les enfants d'Israël firent ce qui est mal aux yeux de Yahvé et ils servirent les Baals. Ils délaissèrent Yahvé, le Dieu de leurs pères, qui les avaient fait sortir du pays d'Égypte, et ils suivirent d'autres dieux parmi ceux des peuples d'alentour. Ils se prosternèrent devant eux, ils irritèrent Yahvé, ils délaissèrent Yahvé pour servir le Baal et les Astartés. Alors la colère de Yahvé s'enflamma contre Israël. Il les abandonna à des pillards qui les dépouillèrent, il les livra aux ennemis qui les entouraient et ils ne purent plus tenir devant leurs ennemis.

Jg 2, 11-14¹

Et l'auteur continue tout au long de son livre à interpréter les événements malheureux selon ce même filtre des infidélités du peuple à l'Alliance passée avec Yahvé. Les auteurs des livres de Samuel et des Rois se serviront du même principe d'interprétation. Les prophètes feront de même. Il est facile de trouver des exemples en lisant tous ces textes.

Le christianisme n'a pas échappé à cette tendance et de nombreux gestes de culte chrétiens ne diffèrent guère dans leur motivation et leur objectif des pratiques des autres religions. Pensons aux rogations qui avaient comme fonction

1. Les références bibliques doivent se comprendre comme suit : les lettres réfèrent au livre cité, ici le livre des Juges, le premier chiffre indique le chapitre, ceux après la virgule indiquent les versets ; le trait d'union, signifie qu'il s'agit des versets 11 à 14. Une virgule devrait être interprétée comme un *et*, 11 et 14.

d'essayer d'obtenir de belles récoltes, aux jeunes filles qui, il y a quelques dizaines d'années encore, accrochaient leur chapelet sur la corde à linge pour avoir une température favorable le jour de leur mariage. Que de neuvaines, aussi, pour obtenir des faveurs ou des guérisons. Souvent la pratique sacramentelle, dont la messe dominicale, était motivée par le besoin de mériter le ciel ou tout au moins d'éviter l'enfer. Ne disait-on pas aussi : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'arrive telle ou telle chose ? » Et l'on pourrait continuer pour illustrer combien même le christianisme n'a pas échappé à cette réaction très humaine devant des forces qui nous dépassent.

Mais voilà. Ce type de religion et cette façon d'entrer en relation avec la divinité n'a plus aucune crédibilité aujourd'hui pour des personnes étant le moins du monde instruites et cultivées. Les connaissances que nous avons, et principalement les connaissances scientifiques, ont rendu caducs tous ces rituels, toutes ces croyances ; si bien que beaucoup remettent en question l'existence même de la divinité. Il ne manque pas de spécialistes des sciences humaines pour expliquer que les divinités ont été inventées par les humains à une époque où ceux-ci n'avaient pas les connaissances pour expliquer les phénomènes naturels tels que la foudre, la pluie ou les épidémies et ainsi de suite. Maintenant, de plus en plus de personnes pensent qu'il ne sert à rien de s'adresser à Dieu pour guérir de telle ou telle maladie et qu'il vaut mieux mettre notre espoir dans le développement des connaissances médicales. Ces dieux étaient bien arbitraires et capricieux, faisant mourir l'un très jeune ou dans la force de l'âge, laissant vivre l'autre jusque dans la vieillesse, sauvant l'un lors d'un accident et laissant mourir les autres, distribuant leurs faveurs à certains et les refusant à d'autres. Nous ne regretterons

certainement pas leur mort ou la disparition de l'image déformée du Dieu de Jésus.

Ce changement culturel est sans précédent dans l'histoire de l'humanité et explique en grande partie la désaffection que connaissent les grandes religions. Il a été grandement sous-estimé par les chefs religieux, qui ont préféré dénoncer la modernité, y voyant avec raison une menace pour leur pratique de la religion. Comme la plupart des gens entretenaient ce type de rapport avec la divinité, la désaffection a été massive. Plusieurs auteurs comparent notre époque à quelques autres grandes révolutions dans l'histoire de l'humanité, comme l'avènement de l'agriculture (époque où l'homme est passé du statut de cueilleur-chasseur à celui d'agriculteur) ou encore la révolution industrielle. Cela signifie-t-il que le christianisme est appelé à disparaître? Peut-être. Peut-être pas non plus, mais du moins qu'il prendra un visage fort différent de celui qu'il a eu depuis de nombreux millénaires. Dire cela, c'est mesurer l'importance du changement que nous sommes appelés à affronter. Nous pouvons déjà expérimenter la perte de repères que cela entraîne. Des penseurs comme Marcel Gauchet parlent de «désenchantement du monde» pour signifier la disparition de la divinité du paysage de beaucoup de nos contemporains. Nous nous retrouvons bien seuls face aux mêmes grandes questions existentielles: d'où venons-nous? Que faisons-nous sur cette planète? Et que deviendrons-nous?

L'impossibilité de ce type de relation avec la divinité doit être saluée comme bénéfique, car elle constituait une aliénation pour l'homme. Et de nombreux penseurs se sont attaqués à la religion sous cette forme. Marx y voyait un «opium du peuple». La crise actuelle est une chance pour le christianisme qui est forcé de revenir à ses sources et de scruter à nouveau

le message de Jésus pour redécouvrir le vrai visage de Dieu, le Dieu vivant, qui n'est pas une projection humaine, et avec lequel Jésus entretenait une relation très intime.

Pour combattre cette tendance qu'ont les humains à se fabriquer des dieux ou une image de Dieu en fonction de leur besoin de sécurité ou de leurs désirs, il n'y a rien de mieux que de se mettre à l'écoute du Dieu de la Bible, qui progressivement s'est révélé à nous. Oui, progressivement, sans faire de révolution culturelle, en respectant et en utilisant la culture du peuple qu'il a choisi, le peuple juif. Il s'est fait connaître lui-même tout en faisant connaître son projet pour l'humanité en éclairant l'intelligence de ceux et celles qui ont contribué à la rédaction de cette partie de la Bible que nous appelons l'Ancien Testament. Finalement, il a porté cette révélation à son sommet en la personne de Jésus de Nazareth, dont toute la vie, autant ses gestes que ses paroles, est l'image du « Dieu invisible », selon l'expression de saint Paul (Col 1, 15).

Cet accueil de la révélation que Dieu nous fait de lui-même, c'est ce que nous appelons la foi. Et c'est avant tout ce qu'est le christianisme : l'accueil d'une révélation que Dieu vient apporter tout au long d'une histoire. C'est Dieu qui se charge de venir nous dire qui il est, quel est son projet. Pour les chrétiens, cette révélation est contenue dans la Bible. C'est pourquoi ce livre est si important : on peut y découvrir un Dieu au visage fort différent de celui que revêtent les dieux lorsqu'ils sont fabriqués par les humains. Peut-être découvrirons-nous aussi un Dieu tout autre que celui que l'on nous a présenté dans la religion que l'on nous a enseignée.

De toute génération, hier comme aujourd'hui, la grande question demeure : Dieu existe-t-il ? Celui que la Bible appelle Yahvé existe-t-il ou bien n'est-ce qu'un mot pour désigner une idole inventée par les auteurs bibliques pour expliquer ce qu'ils

ne pouvaient expliquer autrement à leur époque? Dans les dialogues entre Dieu et les personnages de la Bible ou entre Dieu et son peuple, s'agit-il de dialogues entre des personnages fictifs comme dans un roman ou y a-t-il un personnage réel que l'on appelle Dieu, échangeant avec des personnes tout aussi réelles qu'étaient Moïse, Jacob et tous les prophètes en éclairant leur intelligence et en leur inspirant un nouveau comportement? S'il s'agit d'un dialogue fictif avec un personnage inventé par les hommes que l'on nomme Dieu, alors tout ce que l'on fait dire à Dieu peut s'expliquer par l'auteur humain, comme le prétendent plusieurs spécialistes des sciences humaines aujourd'hui. Le mot *dieu* ne serait qu'un mot vide de tout contenu réel. Mais si l'auteur d'un livre fait parler un astrophysicien, il devra avoir des connaissances en astrophysique. Sinon, il faudra en conclure qu'il rapporte un dialogue réel qu'il a entendu entre un astrophysicien réel et une autre personne. De même, dans la Bible, si Yahvé tient un discours fort différent de celui que les hommes ont coutume d'attribuer à la divinité lorsqu'ils inventent des dieux, ne sommes-nous pas justifiés de penser que ce Dieu n'a peut-être pas été inventé par les hommes, de nous étonner et d'accorder une attention spéciale à un Dieu si surprenant.

Ce Dieu, qui se révèle fort différent de ce que l'homme imagine quand il se construit des dieux, est-il encore pertinent aujourd'hui? Voilà la question. Découvrir le vrai visage du Dieu des chrétiens nous permet en même temps de découvrir toute la pertinence du message de Jésus pour les défis de notre temps.

Une question ne peut être évitée ici: de quelle façon devons-nous interpréter la Bible?

La lecture de la Bible et son interprétation

De plus en plus de personnes rejettent la religion qu'on leur a enseignée dans leur enfance. Cet enseignement reflétait une connaissance de Dieu gravement déficiente, et ces personnes ont raison de rejeter ce dieu, car ce n'était trop souvent qu'une caricature de Dieu. On en est venus là, dans nos milieux très catholiques, notamment parce que pendant des siècles, les dirigeants de l'Église catholique ont interdit à leurs fidèles de lire la Bible. Or, la Bible est un lieu privilégié pour découvrir le vrai visage de Dieu tel qu'il a bien voulu se révéler dans l'histoire, à condition de ne pas se laisser guider par la peur et l'ignorance ou les croyances du premier venu et d'être préoccupé de la réinterprétation du message biblique dans le « ici et maintenant » du monde et de la culture, constamment en évolution.

La Bible se présente avant tout comme une « bibliothèque », une collection de livres très divers. Le nom de cette collection – initialement « les livres » (en grec : *ta biblia*) – a pris la forme grammaticale du singulier : la Bible. Considérée comme un seul livre, et même comme le livre par excellence, elle est le fruit du travail de plusieurs auteurs, elle s'échelonne sur plusieurs siècles d'histoire et elle relève de genres aussi différents que le récit historique, le code de lois, la prédication, la prière, le poème, la lettre et la nouvelle. Rien pour en faciliter la compréhension et l'interprétation.

Son interprétation est devenue une véritable science : l'exégèse. Depuis le dernier siècle, cette science a fait des

progrès remarquables et a permis une interprétation de la Bible comme aucune génération du passé n'a pu s'en prévaloir. Pourtant, de nombreux croyants se trouvent encore dépourvus face à ces textes qui appartiennent à une autre culture et à une autre époque. Ces textes se prétendent révélation divine, mais quelle surprise d'y rencontrer un Dieu violent qui détruit des armées entières, punit son peuple en infligeant la mort indistinctement aux justes et aux coupables, voire aux enfants.

La bonne interprétation de ces textes passe par une bonne compréhension de l'inspiration divine des Écritures. Pour un musulman, le Coran a été dicté par Dieu à Mahomet, qui s'est contenté d'écrire ce que l'ange de Dieu lui soufflait à l'oreille. Dans une telle conception de l'inspiration, tous les mots sans exception sont inspirés par Dieu et doivent être pris à la lettre : le texte est valable pour tous les temps.

Tel n'est pas le processus qui a donné la Bible telle que nous la connaissons aujourd'hui. La Bible relate une histoire et une révélation qui se sont déroulées sur une période d'environ 2000 ans, de l'histoire d'Abraham jusqu'au dernier livre du Nouveau Testament écrit aux environs de l'an 100 de notre ère. De nombreux auteurs humains ont participé à sa rédaction. Quand nous lisons attentivement ces textes du début de la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, nous constatons un progrès dans la Révélation. Par exemple, jusqu'au II^e siècle avant Jésus-Christ, il n'y est pas question de résurrection personnelle des individus. Tous, bons et méchants, descendent au schéol, lieu souterrain obscur et ténébreux où l'on vivote plutôt que l'on vit. C'est une conception largement répandue dans l'Antiquité au cours de cette période et les auteurs bibliques tiennent pour acquis qu'il en sera ainsi. L'idée de résurrection apparaîtra avec les Macchabées et la

persécution d'Antiochus Épiphanes, alors qu'il sera considéré comme scandaleux que les plus pieux meurent pour défendre la vraie foi sans l'espoir d'un sort meilleur que les autres. Au temps de Jésus, les pharisiens y croyaient, mais les sadducéens la rejetaient.

La Bible devient incompréhensible et remplie de contradictions si nous ne comprenons pas sa formation comme l'œuvre d'hommes qui étaient de leur temps, mais qui ont aussi pris certaines positions sous l'influence de l'inspiration divine. À cette époque, tout ce qui ne peut être expliqué par l'action des hommes est attribué à la divinité : famines, maladies, mort, mais aussi récoltes abondantes, santé, longue vie, etc. Il allait de soi aussi que les dieux interviennent dans les guerres, et c'est pourquoi on les consultait avant de partir en campagne. Une guerre entre deux peuples était aussi une épreuve de force entre leurs dieux respectifs, et celui qui l'emportait était censé avoir le dieu le plus puissant. Tout cela se retrouve dans la Bible.

Les sciences humaines nous ont fait découvrir comment les hommes dans leur religiosité naturelle ont imaginé la divinité depuis des temps immémoriaux : ils se sont fabriqué des dieux littéralement en projetant sur la divinité les vertus et les vices propres aux humains. D'où la boutade bien connue en lien avec le texte de la Genèse : Dieu a créé l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu. Ce phénomène n'est aucunement disparu de nos jours. Ne rencontrons-nous pas régulièrement des personnes dont la religion consiste à marchander avec Dieu comme on marchandait avec les puissants de ce monde pour obtenir des faveurs ? Leur comportement religieux ne présuppose-t-il pas un Dieu puissant qui décide arbitrairement du sort de chacun ? Cette tendance à se fabriquer un dieu à son image est

présente dans toute la Bible et peut être identifiée facilement.

Mais on peut y déceler une tendance inverse où le dieu d'Israël, puis des chrétiens, se révèle très différent des autres dieux. Cette révélation est progressive, respectant le cheminement des humains. Le sacrifice d'Isaac par Abraham, tel que raconté au chapitre 22 de la Genèse, en est un bon exemple. L'auteur biblique raconte que Dieu a demandé à Abraham de lui sacrifier son fils après lui avoir promis qu'à travers lui, il aurait une très nombreuse descendance. À cette époque, dans les alentours où nomadisait Abraham, il était fréquent chez les autres peuples d'offrir des sacrifices humains, notamment le premier-né. N'est-il pas plausible de penser qu'Abraham n'a pas voulu être en reste et ne pas faire moins pour son Dieu que les autres faisaient pour le leur ? Mais à la dernière minute, il a compris que son Dieu, étant donné qui Il était, ne pouvait pas lui demander une telle chose. Voilà la nouveauté. Voilà la révélation. Y a-t-il eu intervention d'un ange pour arrêter le bras d'Abraham qui allait sacrifier son fils, comme le texte le raconte ? Il n'y a pas besoin de croire à la présence d'une intervention surnaturelle spectaculaire. On peut penser que Dieu a simplement éclairé l'intelligence d'Abraham pour lui faire comprendre qu'il ne voulait pas être honoré de cette façon, qu'il était différent des autres dieux. Voilà ce qui s'est probablement passé dans la tête d'Abraham. La façon de le raconter relève de la culture de l'époque.

Si l'on veut interpréter le texte à la façon des fondamentalistes, c'est-à-dire à la lettre, on se retrouve rapidement devant des contradictions.

Le récit du sacrifice d'Isaac commence ainsi :

Après ces événements, il arriva que Dieu éprouva Abraham.

Gn 22, 1

Or, on peut lire dans l'épître de Jacques :

Que nul, s'il est éprouvé, ne dise : « C'est Dieu qui m'éprouve. »
Dieu en effet n'éprouve pas le mal, il n'éprouve non plus personne.
Jc 1, 13

Mais la contradiction est levée si l'on comprend que c'est Abraham qui a pensé devoir offrir son fils en sacrifice et que Dieu lui a fait comprendre qu'il ne voulait pas être honoré de la sorte. La façon de raconter l'histoire est tributaire de l'époque et est présentée comme si Dieu avait voulu mettre Abraham à l'épreuve. Mais à l'époque de Jésus, la connaissance que Jacques a de Dieu lui fait affirmer que Dieu ne peut pas éprouver les hommes. Il y a progrès dans la connaissance du vrai visage de Dieu. Malheureusement, il nous faut constater qu'encore aujourd'hui, de nombreux individus ne sont pas rendus aussi loin que Jacques il y a 2000 ans, car il n'est pas rare d'entendre de la part de certains que Dieu leur « envoie des épreuves ».

Un autre exemple de l'évolution de la pensée dans la Bible : le temple. Au Moyen-Orient, à l'époque de l'Ancien Testament, le temple est vu comme le lien entre le ciel et la terre. En Mésopotamie, l'une des motivations des dieux, lorsqu'ils décident de créer des hommes, c'est de se constituer une main-d'œuvre qui leur construira des temples. Construire un temple à la divinité est vu comme l'un des premiers devoirs des humains. Voilà pourquoi au retour de l'exil, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, le premier souci des juifs sera de reconstruire le temple de Jérusalem, car le temple assure la sécurité du pays et de ses habitants. Y offrir des sacrifices pour s'attirer la faveur des dieux ou pour expier les péchés occupe une place importante dans les relations que l'on doit entretenir avec eux. Pourtant, un siècle plus tôt, Jérémie avait

compris que la sécurité d'Israël dépendait de bien d'autres choses. Il avait alors déclaré que c'était Dieu lui-même qui lui avait ordonné de venir à la porte du temple et d'y proclamer :

Écoutez la parole de Yahvé, vous tous les Judéens qui entrez par ces portes pour vous prosterner devant Yahvé. Ainsi parle Yahvé Sabaot, le Dieu d'Israël : Améliorez vos voies et vos œuvres et je vous ferai demeurer en ce lieu. Ne vous fiez pas aux paroles mensongères : « C'est le sanctuaire de Yahvé, le sanctuaire de Yahvé, le sanctuaire de Yahvé ! » Mais si vous améliorez réellement vos voies et vos œuvres, si vous avez un vrai souci du droit, chacun avec son prochain, si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve, si vous ne répandez pas le sang innocent en ce lieu et si vous n'allez pas, pour votre malheur, à la suite d'autres dieux, alors je vous ferai demeurer en ce lieu, dans le pays que j'ai donné à vos pères depuis toujours et pour toujours. Mais voici que vous vous fiez à des paroles mensongères, à ce qui est vain. Quoi ! Voler, tuer, commettre l'adultère, se parjurer, encenser Baal, suivre des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, puis venir se présenter devant moi en ce Temple qui porte mon nom, et dire : « Nous voilà en sûreté ! » pour continuer toutes ces abominations ! À vos yeux, est-ce un repaire de brigands, ce Temple qui porte mon nom ? Moi, en tout cas, je vois clair, oracle de Yahvé !

Jr 7, 2-11

Jésus annoncera la destruction du temple (Mt 24, 1-2 ; Mc 13, 1-2 ; Lc 21, 5-6) et proclamera que c'est lui, le vrai lieu de la présence de Dieu. Et ses disciples comprendront que c'est en eux que Dieu deviendra présent par l'Esprit.

Il y a donc progrès dans la révélation tout au long de la Bible.

Il y a aussi progrès au cours de l'histoire dans la compréhension de la Bible. Ainsi, il y a seulement quelques siècles, il n'y avait pas moyen de savoir si le déluge avait été un événement historique ou non. Depuis, les découvertes

archéologiques en Mésopotamie et le déchiffrement de l'écriture cunéiforme des tablettes trouvées dans les bibliothèques nous ont révélé des récits matériellement très semblables au récit biblique et antérieurs dans le temps. Par ailleurs, les fouilles un peu partout dans le monde ne permettent plus de conclure à une inondation universelle historique.

Les exégètes en concluent donc que l'auteur biblique a emprunté son récit à la riche civilisation mésopotamienne avec laquelle Israël a eu de nombreux contacts, notamment lors de l'exil à Babylone. Ces récits ne sont pas des récits historiques, mais bien plutôt des récits mythologiques qui cherchent à répondre à leur façon aux grandes questions que les hommes se sont toujours posées sur la condition humaine et le sens de notre existence. Mais où est l'inspiration divine alors ? Dans la conclusion. Car contrairement au récit mésopotamien, le récit biblique se termine par la déclaration divine qu'il n'y aura plus jamais de déluge sur la terre, car dit Dieu :

Je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ; plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait. Tant que durera la terre, semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit ne cesseront plus.

Gn 8, 21-22

Voilà la révélation. Le reste du récit vient de Mésopotamie. En Mésopotamie, le déluge avait été décrété par les dieux parce qu'ils avaient créé les hommes pour travailler à leur place, cultiver la terre et élever des troupeaux pour les nourrir, et pour leur construire des temples. Mais devant l'inconduite des hommes, ils ont réalisé que l'idée n'était pas bonne, se sont ravisés et ont décidé de les détruire. En Mésopotamie, une épée de Damoclès reste toujours présente. Avis

aux intéressés : si vous ne vous conduisez pas comme les dieux le veulent, un autre déluge est possible. Cette conception était incompatible, naturellement, avec la conception que l'on se faisait de Dieu en Israël. D'où la correction de la finale. La révélation, c'est que Dieu n'aime pas à détruire. Avis à ceux et celles qui conçoivent la fin du monde comme une destruction. Ce récit du déluge illustre bien comment un auteur biblique peut à la fois subir l'influence de son temps et emprunter un récit populaire tout en étant inspiré par Dieu.

De même, il a fallu l'affaire Galilée pour que l'Église amorce une réflexion sur les vérités révélées dans la Bible. Cette réflexion s'est étendue sur une longue période de temps et aujourd'hui, il est acquis que la Bible n'est pas là pour nous enseigner des vérités scientifiques, mais plutôt pour nous révéler qui est Dieu et le chemin pour parvenir à la plénitude de la vie. Il n'y a donc pas contradiction entre le récit de la création en six jours et la théorie de l'évolution. Ce récit n'est manifestement pas un récit historique ; il n'y a pas eu de témoins pour assister à l'œuvre de Dieu et rapporter que Dieu avait créé le monde en six jours. Le récit biblique nous enseigne que tout ce qui existe a été créé par Dieu et que cela est bon, et même « très bon », ces mots revenant comme un refrain tout au long du récit. Il s'agit là d'une vérité religieuse. La science développe plutôt le comment cela s'est déroulé dans le temps. L'intention de l'auteur biblique qui raconte que cela s'est fait en six jours et que Dieu s'est reposé le septième jour était de renforcer l'observance du sabbat. Ainsi, puisque Dieu s'est reposé le septième jour, l'homme doit aussi se reposer le jour du sabbat.

Si on est fondamentaliste, il est impossible de sortir de l'impasse, et on est amené à dépenser des énergies incroyables

à essayer de démontrer que la théorie de l'évolution est fausse alors que toutes les découvertes ne cessent de la confirmer. Pour éviter de telles impasses, il suffit de comprendre que la Bible n'est pas un livre de science et que tel n'est pas son propos. La science cherche à comprendre *comment* les choses se sont faites, question laissée totalement en suspens par la Bible tout simplement parce que les écrivains bibliques étaient de leur temps et qu'ils n'avaient aucune préoccupation scientifique. Certes, ils étaient inspirés par l'Esprit de Dieu, mais cette inspiration respectait ce qu'ils étaient et elle ne visait pas à les transporter des milliers d'années plus tard. Il est très important de comprendre que l'inspiration divine ne vise pas à faire une révolution culturelle, ni scientifique. Les auteurs inspirés demeurent de leur temps et s'ils parlent du monde, de la terre ou des cieux, ils vont le faire avec la conception de leur temps. C'est ainsi qu'à plusieurs endroits de la Bible, on rencontre, en filigrane, ou plus explicitement selon les textes en cause, l'idée que la terre est plate, qu'elle repose sur des colonnes, que le ciel est un *firmamentum* (comme le mot l'indique, il est constitué de coupôles solides, qui sont au nombre de sept, car on pouvait déjà y observer sept mouvements indépendants dans le ciel : ceux des quatre planètes visibles à l'œil nu, celui du soleil, celui de la lune et celui des étoiles qui semblent se déplacer ensemble d'un même mouvement). Ainsi pouvaient s'expliquer tous les mouvements observables dans le ciel. Finalement, on imaginait une masse d'eau supérieure pour expliquer la pluie et on concevait aussi que ces coupôles étaient équipées d'écluses et que Dieu les ouvrait quand il voulait faire pleuvoir ou neiger. Et sur la dernière coupole était censé reposer le trône de Dieu. Il existe plusieurs passages bibliques où il est évident que les auteurs sont tributaires de la conception de l'univers qui était

courante à leur époque. Telle était la conception de l'univers largement répandue à l'époque dans leur milieu et que les auteurs bibliques ne cherchent pas à contester. Leur intérêt et leurs propos sont ailleurs (cf. Gn 1, 6; 7, 11; 8, 2; 1S 2, 8; Jb 9, 6; 22, 12-14; 26, 6-13; tout le chapitre 38, surtout, cf. 4-11; Ps 75, 4; 104, 2-6; Is 40, 21-22)².

Les auteurs bibliques, n'ayant pas la mentalité scientifique que nous avons aujourd'hui, ignorent les causes secondes, comme tous les hommes de l'Antiquité. Tout ce qui ne peut s'expliquer par une intervention humaine est attribué à la divinité. Chez les Grecs, c'est Zeus qui fait pleuvoir et déclenche le tonnerre; chez les Romains, c'est Jupiter; dans la Bible, c'est Yahvé. Mais nous comprenons à notre époque que le tonnerre et la pluie surviennent lorsque certaines conditions météorologiques sont réunies et qu'il n'est pas besoin d'une intervention spéciale de Dieu. Il demeure cependant possible pour un croyant d'affirmer que c'est Dieu qui fait pleuvoir, mais nous comprenons aujourd'hui qu'il le fait par les lois physiques qui sont inscrites dans la nature et qu'il n'intervient pas de façon particulière à chaque fois.

C'est Dieu qui a créé l'homme capable de science. En principe, il ne peut donc y avoir contradiction entre les vérités auxquelles la science nous permet d'accéder et celles qui nous sont révélées dans la Bible. Quand les autorités de l'Église ont condamné Giordano Bruno et Galilée, c'est qu'elles n'avaient pas encore compris que la Bible n'enseignait que des vérités religieuses et qu'on ne pouvait l'évoquer pour justifier des vérités scientifiques. Malheureusement, beaucoup de nos contemporains ne l'ont pas encore compris.

2. Dans les références bibliques, le premier chiffre après un point virgule indique un autre chapitre du même livre.

Les sciences modernes nous révèlent un univers beaucoup plus merveilleux que les hommes du passé pouvaient l'imaginer, et la grandeur de Dieu en tant que créateur n'en est que plus extraordinaire.

Il y a bien des interprétations de la Bible

Au temps de Jésus, les Écritures dont se réclamaient les juifs et qu'ils considéraient comme Parole de Dieu correspondaient à ce que nous appelons aujourd'hui l'Ancien Testament. Jésus y a puisé abondamment dans son enseignement. Il passait d'ailleurs pour un prophète. Et cet enseignement est capable de nous amener à une façon de vivre qui sauve la vie. Mais les autorités religieuses de son époque y ont aussi trouvé des arguments pour le crucifier, croyant même rendre gloire à Dieu en ce faisant.

Je crois que face à la Bible, la même ambiguïté demeure. Les fondamentalistes de droite, tant protestants que catholiques, y trouvent des raisons pour appuyer le gouvernement d'Israël dans son projet d'agrandir le pays jusqu'aux frontières de l'ancien royaume de David et Salomon, quitte à devoir expulser des millions de Palestiniens hors de ce territoire. Pour eux, ce projet contribue à l'avènement du Royaume de Dieu d'après leur compréhension de la Bible! Ils justifient ainsi le traitement que le gouvernement israélien fait subir aux Palestiniens.

D'un autre côté, nous avons connu des Martin Luther King, Oscar Romero, Jean Vanier, Desmond Tutu, Jacques Gaillot et beaucoup d'autres, moins célèbres, comme tous ces prêtres, religieux et laïcs d'Amérique latine, dont la vie ressemblait étrangement à celle de Jésus, qui ont connu un sort semblable. Il est notoire que la plupart d'entre eux non seulement n'ont pas reçu l'appui des autorités de leur Église,

mais ont été désavoués, voire persécutés par ces autorités. Leur interprétation des Écritures les a conduits à un engagement total auprès des laissés pour compte de nos sociétés, pour la justice et la libération de tous les esclavages, dans la construction d'une société plus humaine.

Il faut donc prendre bien garde à la façon dont on lit la Bible et qu'on l'interprète. Le gros bon sens y a toujours sa place. Il est nécessaire de se poser la question : « Quel Dieu est présupposé par mon interprétation ? » Se demander « Est-ce possible que Dieu pense ou veuille une chose pareille ? » permet d'éliminer rapidement certaines interprétations. Ainsi peut-on facilement démasquer la position de la droite religieuse chrétienne en faveur d'Israël. Il me semble évident qu'il est impensable que Dieu veuille que son Royaume advienne en infligeant de telles souffrances au peuple palestinien.

Si Dieu est unique, comme les juifs, les musulmans et les chrétiens l'affirment, il est le Dieu de tous les humains. C'est lui qui a créé l'univers et a voulu l'humanité. Jésus nous a révélé qu'il est avant tout un Père. Pour lui, tous les humains sont donc ses enfants. Et pour des parents dignes de ce nom, quoi que fassent leurs enfants, il ne saurait être question de cesser de les aimer et de vouloir leur bonheur. Or, Dieu est éminemment père – la Bible le compare aussi à une mère – et il est impensable que son projet n'inclue pas tous les humains. Toute interprétation de la Bible qui implique l'exclusion de quelque groupe de personnes que ce soit doit donc être rejetée. C'est une question de simple gros bon sens.

Il faut aussi prendre bien garde à l'utilisation que l'on fait de la religion. Il est fréquent de nos jours de voir des groupes instrumentaliser les religions pour des fins économiques ou politiques, consciemment ou inconsciemment.

*Les dispositions nécessaires
à une bonne interprétation de la Bible*

La première disposition *à une bonne interprétation de la Bible* consiste à ne pas y chercher des appuis à ce que nous pensons déjà en citant hors de leur contexte des versets bibliques. Positivement, cela veut dire qu'avant d'ouvrir le Livre, il faut accepter de se laisser déranger par ce que nous allons y trouver. Beaucoup de personnes prétendent savoir ce que Dieu pense et cela correspond presque toujours à ce qu'elles pensent. Le Dieu de la Bible est dérangeant, car comme un père ou une mère, il cherche constamment à nous pousser au dépassement de nous-mêmes. Il faut aussi viser à une connaissance globale de tous les livres bibliques. Ne jamais oublier le vieux dicton qui dit que le diable lui-même est capable de citer la Bible pour appuyer ce qu'il préconise.

Consacrer du temps à l'étude de la Bible m'apparaît de première nécessité. Pour deux raisons. La première, c'est que pour un croyant, c'est le lieu de la révélation de ce que Dieu a choisi de nous dire de lui-même et de son projet sur le monde. Dieu a choisi de se révéler progressivement à l'humanité tout au cours de l'histoire en éclairant l'intelligence de certaines personnes et en permettant que leurs découvertes de ce qu'Il est soient conservées pour la postérité. La seconde découle de ce que les auteurs humains qui s'y expriment étaient de leur temps et ont d'abord parlé pour leurs contemporains. Ils étaient d'une autre époque et d'une autre culture que les nôtres. Il faut donc faire l'effort de les comprendre en se reportant dans le passé et en fonction de la culture moyen-orientale qui était la leur. Une fois cet exercice accompli, il devient possible de transposer ce que nous comprenons de leur enseignement en l'adaptant pour notre époque. Il existe aujourd'hui de nombreux livres de vulgarisation. Un

peu d'efforts permet de trouver ceux qui nous donnent les résultats qui font consensus auprès de la majorité des experts.

L'enseignement de la Bible consiste en des vérités qui sont faites pour être vécues. Il faut donc être prêt à mettre en pratique ce qu'on y découvre et cette mise en œuvre est, à mon avis, une condition pour une compréhension plus profonde du message. Aristote disait de la philosophie que celui qui s'y adonne sans mettre en pratique les vérités qu'il découvre est semblable à un malade qui va consulter son médecin, mais ne s'occupe pas par la suite de remplir la prescription reçue. Je pense que cette remarque s'applique aussi aux lecteurs de la Bible.

Également important : ne pas mettre de côté son gros bon sens. C'est Dieu qui nous a créés intelligents et il ne souhaite certainement pas que nous y renoncions quand nous abordons l'étude de la Bible. C'est dommage de rencontrer des personnes qui, lorsqu'elles abordent le domaine de la religion, sont prêtes à accepter n'importe quelles croyances avec une naïveté déconcertante. Pour elles, la religion est le domaine de l'irrationnel. Naturellement, une fois ce postulat admis, il n'y a pas de limite à ce que l'imagination peut concevoir. Il n'y a qu'à visiter une librairie et à lire les titres des livres que nous pouvons trouver dans la section des livres religieux pour s'en convaincre.

Finalement, il m'apparaît souhaitable, avant d'ouvrir la Bible, si l'on est croyant ou en recherche sincère, de demander l'assistance de l'Esprit afin de discerner la nourriture spirituelle qui s'y trouve.

Une fois ces principes d'interprétation établis, essayons de voir comment Dieu s'est fait connaître progressivement au peuple d'Israël et parallèlement, comment il a précisé peu à peu son projet pour lui et les attentes qui en découlaient.

L'Alliance

Ce n'est que peu à peu et au fil des siècles qu'Israël a compris ses relations avec Dieu comme étant celles d'une alliance. Une alliance, tout d'abord à l'image des traités de vassalité qui se concluaient entre un clan ou un peuple vainqueur et celui qui était vaincu. Un clan ou un peuple vaincu à la suite d'une guerre se voyait imposer les exigences du plus fort, y trouvant néanmoins certains avantages, notamment la protection contre ses ennemis. Dans un premier temps, l'écrivain inspiré a utilisé cette expérience politique pour exprimer le lien qui unissait Israël à Dieu et qui unissait les tribus entre elles. Par la suite, d'autres écrivains, notamment le prophète Osée, estimeront que la relation entre des époux est plus pertinente pour exprimer cette relation avec Dieu. L'alliance fera donc de la vie d'Israël un dialogue avec Dieu, et elle constitue avant tout une réponse à une initiative absolument gratuite de Dieu.

Histoire d'Israël

Une alliance qui s'inscrit surtout dans une histoire : l'histoire d'un patriarche (Abraham), d'un clan (Jacob) et d'un peuple (les douze tribus Israël) qui, au fil des événements et des circonstances, prennent conscience qu'ils sont appelés par Dieu à prendre leur place parmi les autres clans, peuples ou civilisations, en définissant peu à peu leur propre législation et leurs propres normes de vie personnelle et collective. Le tout constituant un ensemble de traditions orales et écrites qui seront finalement consignées en un ensemble qu'on

appellera l'«Ancien Testament». Qu'il nous suffise ici de mentionner diverses étapes qui ont marqué l'histoire religieuse de ce peuple avec qui Dieu, plus d'une fois, fera et renouvellera son Alliance.

Dès le livre de la Genèse, on y décèle déjà plus d'un endroit où Dieu se manifeste.

Dans le récit de la création, comment ne pas voir en Adam et Ève une première démarche d'Alliance du Dieu créateur avec toute l'humanité :

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, [...]. Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa : homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la. »

Gn 1, 26-28

Dieu se manifeste comme le Dieu qui vit avec l'homme et qui continue à agir en sa faveur, alors même qu'il n'est pas obéi.

- Dans le récit du Déluge, l'auteur inspiré considère la relation entre Dieu et Noé comme une alliance que Dieu propose gracieusement à Noé ; il lui promet même qu'à l'avenir il n'y aura plus jamais de déluge :

Pour moi je vais amener le déluge [...] mais j'établirai mon alliance avec toi [...]. Dieu parla ainsi à Noé et à ses fils : « Voici que j'établis mon alliance avec vous et avec vos descendants après vous et avec tous les êtres animés qui sont avec vous [...] il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre. »

Gn 6, 17-18 ; 9, 8-1

- Puis ce sera l'alliance de Dieu avec Abraham et les patriarches. Dieu se révèle comme celui qui appelle Abraham et lui fait la promesse d'une descendance contre toute attente (Gen 12, 2), d'un pays (Gen 13, 14-17) et d'une alliance (Gen 15, 18). Il est celui qui choisit qui il

veut, Jacob plutôt qu'Esäü, le cadet de préférence à l'aîné, à l'encontre des coutumes des hommes. Il est le Dieu des promesses et de l'Alliance.

La notion d'alliance implique l'idée de partenariat en vue de la réalisation de quelque chose. Elle suppose aussi une communication entre les partenaires. Comme l'initiative vient de Dieu, c'est lui qui révélera à ceux qu'il choisit comme partenaires quel est son projet et quelles sont ses attentes envers ceux qui acceptent de collaborer à ce projet. Au livre de l'Exode, c'est tout le peuple qui conclura une alliance avec Dieu au Sinaï après la sortie d'Égypte par l'intermédiaire de Moïse. Les attentes de Dieu s'expriment dans la proclamation du décalogue qui est précédée de la phrase suivante :

« Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. »

Ex 20, 2

C'est donc en vertu de ce que Yahvé a fait pour les Hébreux retenus en esclavage en Égypte qu'il peut maintenant formuler certaines exigences. Suivent les dix commandements : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi [...] » (Ex 20, 3 et ss.). Tout au long de la Bible, la formule de l'alliance s'exprimera ainsi : « Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. »

La libération de l'esclavage d'Égypte ne peut être que pour une plénitude de vie dans la liberté. La mission de Moïse est donc de conduire son peuple vers la Terre promise selon la promesse faite à Abraham. C'est par l'intermédiaire de Moïse et de Josué que quatre siècles plus tard se réalisera la promesse faite à Abraham du don d'un pays. Et les commandements dictés par Dieu doivent être compris comme les règles à suivre pour que se réalise cette plénitude de vie.

Par la suite, l'Alliance de Dieu avec son peuple sera souvent rappelée en lien avec la sortie d'Égypte. Ainsi au livre du Lévitique :

Je vivrai au milieu de vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. C'est moi Yahvé votre Dieu qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte pour que vous n'en fussiez plus les serviteurs ; j'ai brisé les barres de votre joug et je vous ai fait marcher la tête haute.

Lv 26, 12-13

Il en sera de même à travers les grands moments de l'histoire d'Israël, qu'il s'agisse de l'époque des Juges, des Rois, de l'exil, de la reconstruction du Temple au temps d'Esdras, de l'hellénisation au temps des Macchabées et finalement de la conquête romaine peu de temps avant l'entrée en scène de Jean le Baptiste et du prophète de Nazareth. Et à chacune de ces grandes étapes du devenir du peuple juif apparaîtra peu à peu une législation qui viendra cristalliser les grands moments du culte et de la Loi régissant cette première religion monothéiste du judaïsme, entourée qu'elle était d'un ensemble de religions dites naturelles et aux multiples divinités.

La législation d'Israël

L'Alliance du Sinaï comportait des engagements envers Dieu concernant d'une part, la relation de chacun envers lui (devoirs d'adoration, de culte à rendre, de sacrifices à offrir, de fêtes à célébrer, etc.) et d'autre part, les relations de justice envers les autres humains.

Ainsi, les quatre premiers commandements du décalogue prescrivent les devoirs de l'homme envers Dieu, mais les six autres règlent les relations que Dieu demande aux humains de garder entre eux (Ex 20, 1-17). Il est intéressant de voir qu'on retrouve ces deux catégories de préceptes dans le code de l'Alliance (Ex 20,22--23,33³), qui est beaucoup plus explicite : interdiction de fabriquer des représentations de Dieu, consignes pour la fabrication des autels et sur les sacrifices (Ex 20, 22-24), sur l'offrande des premiers-nés à Dieu (Ex 22, 28-29), etc. Par contre, les préceptes qui règlent la vie des hommes entre eux sont beaucoup plus nombreux. Et certains sont surprenants par leur élévation morale :

Tu ne molesteras pas l'étranger ni ne l'opprimeras, car vous-mêmes avez été étrangers dans le pays d'Égypte. Vous ne maltraiterez pas une veuve ni un orphelin. Si tu le maltraites et qu'il crie vers moi, j'écouterai son cri [...]. Si tu prêtes de l'argent à un compatriote, à l'indigent qui est chez toi, tu ne te comporteras pas envers lui comme un prêteur à gages, vous ne lui imposerez pas d'intérêt. Si tu prends en gage le manteau de quelqu'un, tu le lui rendras au coucher du soleil. C'est sa seule couverture, c'est le manteau dont

3. Indique une référence à tout le texte compris entre le chapitre 20, verset 22 et le chapitre 23, verset 33.

il enveloppe son corps, dans quoi se couchera-t-il? S'il crie vers moi, je l'écouterai, car je suis compatissant, moi!

Ex 22, 20-26

Si tu rencontres le bœuf ou l'âne de ton ennemi qui vaque, tu dois le lui ramener. Si tu vois l'âne de celui qui te déteste tomber sous sa charge, cesse de te tenir à l'écart; avec lui tu lui viendras en aide.

Tu ne feras pas dévier le droit de ton pauvre dans son procès. Tu te tiendras loin d'une cause mensongère. Ne fais pas périr l'innocent ni le juste et ne justifie pas le coupable. Tu n'accepteras pas de présent, car le présent aveugle les gens clairvoyants et ruine les causes des justes.

Ex 23, 4-8

Encore :

Pendant six ans, tu ensemenceras la terre et tu en engrangeras le produit. Mais la septième année, tu la laisseras en jachère et tu en abandonneras le produit; les pauvres de ton peuple le mangeront et les bêtes des champs mangeront ce qu'ils auront laissé. Tu feras de même pour ta vigne et pour ton olivier.

Pendant six jours tu feras tes travaux, et le septième jour tu chômeras, afin que se reposent ton bœuf et ton âne et que reprennent souffle le fils de ta servante ainsi que l'étranger.

Ex 23, 10-12

Voilà bien des préceptes tout centrés sur la vie. Le Deutéronome raffinerait encore davantage ces lois :

Si tu passes dans la vigne de ton prochain, tu pourras manger du raisin à ton gré, jusqu'à satiété, mais tu n'en mettras pas dans ton panier. Si tu traverses les moissons de ton prochain, tu pourras arracher des épis avec la main, mais tu ne porteras pas la faucille sur la moisson de ton prochain.

Dt 23, 25-26

Remarquez qu'il n'y a pas d'autorisation à demander au propriétaire. C'est Dieu lui-même qui donne l'autorisation,

car tout lui appartient et c'est lui qui a donné le pays au peuple d'Israël. Il est donc en droit d'exiger que les affaires ne prévalent jamais sur la vie.

Les prophètes

L'histoire nous enseigne, et tout l'Ancien Testament est là pour en témoigner, que l'homme a toujours eu tendance à oublier ou à minimiser les préceptes de justice et, lorsqu'il était religieux, à les remplacer par des actes de culte, des sacrifices ou des dons versés au Temple.

Dans le Pentateuque, la tradition sacerdotale multiplie les préceptes concernant le Temple, les sacrifices et les règles relatives à la pureté. Les chapitres 25 à 31 et 35 à 40 du livre de l'Exode en sont remplis, de même que 26 des 27 chapitres du Lévitique. Seul le chapitre 25 de ce dernier livre reprend les préceptes concernant l'année sabbatique et l'année du Jubilé avec les obligations favorables aux plus démunis. On retrouve la même prédominance dans le livre des Nombres. L'accent mis sur tout ce qui touche la relation à Dieu a continué à se développer dans le judaïsme. Au temps de Jésus, les préceptes relatifs à la seule observance du sabbat en étaient rendus au chiffre hallucinant de 613.

Les prophètes dans l'Ancien Testament ont réagi très violemment contre cette tendance au nom même de Dieu pour rétablir l'équilibre et montrer que les attentes de Dieu envers les hommes sont complètement faussées et défigurées quand on les ampute des devoirs de justice, au point de susciter la colère de Dieu contre le culte qu'on veut lui offrir.

Amos

Le prophète Amos a enseigné vers 750 avant Jésus-Christ. Bien qu'il ait été originaire du sud, c'est-à-dire du royaume de Juda, Dieu l'a envoyé prophétiser au nord, dans le royaume d'Israël, à l'époque du roi Jéroboam II, dont le règne procura une grande prospérité matérielle. Les choses allaient bien pour Israël et le royaume s'agrandissait. Mais comme il arrive toujours lorsque tout va bien, on avait tendance à oublier Dieu et tout le monde sait que l'abondance n'est jamais répartie équitablement : certains s'enrichissent beaucoup pendant que d'autres deviennent de plus en plus pauvres. C'est dans ce contexte qu'Amos est venu proclamer bien haut la position de Dieu dans tout cela :

Ainsi parle Yahvé :
Pour trois crimes d'Israël et pour quatre,
je l'ai décidé sans retour !
Parce qu'ils vendent le juste à prix d'argent
et le pauvre pour une paire de sandales ;
parce qu'ils écrasent la tête des faibles
sur la poussière de la terre
et qu'ils font dévier la route des humbles ;
parce que fils et père vont à la même fille
afin de profaner mon saint nom ;
parce qu'ils s'étendent sur des vêtements pris
en gages,
à côté de tous les autels,
et qu'ils boivent dans la maison de leur dieu
le vin de ceux qui sont frappés d'amende.

Am 2, 6-8

Amos annonce ici au peuple que Dieu a beaucoup de griefs contre son peuple, mais que quelques-uns suffisent pour justifier l'action qu'il a l'intention d'entreprendre contre lui. Il retiendra donc les griefs qui sont les plus importants à

ses yeux. Les manquements à l'Alliance retenus sont tous des manquements aux relations de justice qui devaient prévaloir entre les membres du peuple élu. Et même lorsqu'il fait allusion aux sacrifices de communion qu'on ne manquait pas de continuer à lui offrir, Dieu ne leur reproche pas le petit nombre de ces sacrifices, mais bien plutôt de lui offrir ces sacrifices avec des vêtements et du vin qu'ils ont extorqués aux plus faibles de la société.

Et même si, humainement, on réussit à donner une apparence de légalité à ces actions (les vêtements pris en gages devaient assurer le remboursement d'un prêt et les amendes étaient sûrement imposées en raison d'un manquement à une loi), Dieu ne peut accepter qu'on aille jusqu'à dépouiller des personnes du minimum nécessaire à la vie.

Et Amos leur rappelle que si Dieu peut exiger autant, c'est en raison de tout ce qu'il a fait pour eux :

Et moi, j'avais anéanti devant eux l'Amorite,
lui dont la taille égalait celle des cèdres,
lui qui était fort comme les chênes!
J'avais anéanti son fruit, en haut,
et ses racines, en bas!
Et moi, je vous avais fait monter du pays d'Égypte, et pendant
quarante ans, menés dans le désert
pour que vous possédiez le pays de l'Amorite! J'avais suscité parmi
vos fils des prophètes,
et parmi vos jeunes gens des nazirs⁴!
N'en est-il pas ainsi, enfants d'Israël?
Oracle de Yahvé.
Mais vous avez fait boire du vin aux nazirs,
aux prophètes, vous avez donné cet ordre :
« Ne prophétisez pas! »

Am 2, 9-12

4. Nazirs : des personnes qui étaient consacrées à Dieu par un vœu pour un temps limité et qui notamment ne devaient pas boire de boissons fermentées ni se couper les cheveux. Samson est le cas le plus connu.

La première erreur d'Israël fut donc de rejeter ceux que Dieu lui envoyait et notamment les prophètes qui lui parlaient au nom de Dieu. Refuser de se mettre à l'écoute de Dieu parce que cela dérange, voilà l'erreur fondamentale qui conduit à une méconnaissance de Dieu et laisse toute la place aux faux dieux que l'homme a toujours tendance à se fabriquer. Amos fait donc une différence entre le Dieu qu'il connaît et celui auquel le peuple continue d'offrir des sacrifices même s'ils l'appellent du même nom que lui : Yahvé.

[...] Et qu'ils boivent dans la maison de leur dieu
le vin de ceux qui sont frappés d'amende.

Am 2, 8

C'est comme s'il voulait signifier que lorsqu'on rend un culte à Dieu tout en oubliant ses exigences de justice, on se méprend grandement sur qui est Dieu. C'est qu'alors on est profondément ignorant de qui est Dieu à tel point que nous pouvons aller jusqu'à dire que ce dieu qui accepterait de tels sacrifices n'est plus le vrai Dieu. Le Dieu vivant ne peut se rendre complice d'un tel comportement en restant silencieux et en ne réagissant pas. Il faut qu'il soit clair pour tous que Dieu rejette un tel culte et de telles actions. Et puisque Dieu agit dans le sens de faire échouer ce que l'homme veut construire en dehors de son Alliance, voire à l'encontre de son projet, aucun moyen humain ne permettra de s'en sortir.

Eh bien ! Moi, je vais vous broyer sur place
comme broie le chariot plein de gerbes ;
la fuite manquera à l'homme agile,
l'homme fort ne déploiera pas sa vigueur
et le brave ne sauvera pas sa vie ;
celui qui manie l'arc ne tiendra pas,
l'homme aux pieds agiles n'échappera pas,
celui qui monte à cheval ne sauvera pas sa vie,

et le plus courageux d'entre les braves
s'enfuira nu, en ce jour-là,
oracle de Yahvé.

Am 2, 13-16

La vie pleinement réussie, pleinement heureuse, est du côté de la recherche de Dieu. Il faut se mettre à son écoute et inscrire notre projet personnel dans son projet. Et cela n'est pas d'abord une question de culte à lui offrir, ce n'est pas d'abord de fréquenter les temples comme celui de Béthel, de Gilgal ou de Bersabée :

Car ainsi parle Yahvé à la maison d'Israël :
cherchez-moi et vous vivrez !
Mais ne cherchez pas Béthel,
n'allez pas à Gilgal,
ne passez pas à Bersabée ;
car Gilgal ira en déportation
et Béthel deviendra néant.
Cherchez Yahvé et vous vivrez
de peur qu'il ne fonde comme le feu
sur la maison de Joseph,
qu'il ne dévore, et personne à Béthel
pour éteindre.
Ils changent le droit en absinthe
et jettent à terre la justice.

Am 5, 4-7

Ce ne peut être plus clair : chercher Dieu, c'est chercher à connaître ses volontés, ses exigences ; c'est se mettre à son écoute. Et la première de ses exigences, c'est que le droit de tous soit respecté et non pas changé en poison ; c'est que nous réalisions les conditions qui permettent à la vie de s'épanouir et de se développer pour tout un chacun sans exception. C'est que nous luttons contre tout ce qui conduit à la mort, c'est tout cela qui est poison, absinthe.

Il ne s'agit pas ici de justice humaine. C'est trop souvent elle qui n'est que poison pour trop de personnes, principalement les petits et les faibles. Il s'agit bien plutôt d'une justice telle que Dieu la conçoit et la veut : la justice de l'Alliance, la justice du Royaume de Dieu.

Ils haïssent quiconque réprimande à la Porte,
ils abhorrent celui qui parle avec intégrité.
Eh bien ! Puisque vous piétinez le faible
et que vous prélevez sur lui un tribut de froment,
ces maisons en pierres de taille que vous avez bâties
vous n'y habitez pas ;
ces vignes délicieuses que vous avez plantées,
vous n'en boirez pas le vin.
Car je sais combien nombreux sont vos crimes,
énormes vos péchés,
opresseurs du juste, extorqueurs de rançons,
vous qui, à la Porte, déboutez les pauvres.
Voilà pourquoi l'homme avisé se tait en ce temps-ci, car
c'est un temps de malheur.

Am 5, 10-13

À l'époque, c'était à la porte de la ville, sur la place publique, que la justice était rendue. C'était là que les riches venaient réclamer leur dû aux plus démunis jusqu'à les dépouiller du minimum vital et ils obtenaient gain de cause, même si Dieu avait prescrit qu'on ne pût aller jusqu'à saisir la vie, qu'il fallût faire preuve de compassion (cf. Ex 22, 20-26 ; 23, 4-9 ; Dt 24, 6, 10-15, 17-22). Et cette pratique était tellement répandue que personne n'osait plus parler contre, sauf Dieu lui-même. Et le prophète, au nom de Dieu, ne cesse de répéter ce message tout simple :

Recherchez le bien et non le mal,
afin que vous viviez,

et qu'ainsi Yahvé, Dieu Sabaot⁵, soit avec vous,
comme vous le dites.
Haïssez le mal, aimez le bien,
et faites régner le droit à la Porte ;
peut-être Yahvé, Dieu Sabaot, prendra-t-il en pitié
le reste de Joseph !

Am 5, 14-15

Ce n'est pas en multipliant les temples, les autels et les sacrifices qu'on obtient que Dieu soit présent. Non, le Dieu vivant se rend présent surtout là où les hommes recherchent le bien et le bonheur de tous. Alors, il intervient, agissant en faveur de son projet qui veut que tous soient heureux et mènent une vie pleinement humaine et épanouie. Amos en est tellement convaincu qu'il tient un langage d'une grande audace. Écoutez les paroles qu'il met dans la bouche même de Dieu :

Je hais, je méprise vos fêtes
et je ne puis sentir vos réunions solennelles.
Quand vous m'offrez des holocaustes...
vos oblations je ne les agréerai pas,
le sacrifice de vos bêtes grasses,
je ne le regarde pas.
Écarte de moi le bruit de tes cantiques,
que je n'entende pas la musique de tes harpes !
Mais que le droit coule comme de l'eau,
et la justice comme un torrent qui ne tarit pas.
Des sacrifices et des oblations, m'en avez-vous présentés au désert
pendant quarante ans, maison d'Israël ?

Am 5, 21-25

-
5. Littéralement : Dieu des armées. Ce titre donné à Dieu remonte au temps où Israël faisait l'expérience de la présence de Dieu à ses côtés lorsqu'il combattait ses ennemis. Au temps des prophètes, il manifeste la toute-puissance de Dieu qui domine toutes les puissances de la création, y compris les puissances célestes, l'armée des cieux que sont les astres de toutes sortes.

Cette dernière question n'a pas besoin de réponse. Elle souligne, avec force, que le Dieu vivant n'a pas besoin d'un tel culte, qu'il n'agit pas pour cela, que son bonheur n'est pas conditionné par les offrandes ou les courbettes que veulent bien lui faire les hommes. Toute autre est sa préoccupation. Elle est entièrement centrée sur ceux et celles qui sont exclus et négligés par leurs semblables.

Isaïe

Contemporain d'Amos et d'Osée, Isaïe a exercé son ministère dans le Royaume de Juda et à Jérusalem pendant près de quarante ans jusque vers 700 avant Jésus-Christ. Il a été particulièrement frappé par la transcendance de Dieu qu'il appelle Saint ou le Saint d'Israël :

L'année de la mort du roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône grandiose et surélevé. Sa traîne emplissait le sanctuaire. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui, ayant chacun six ailes, deux pour se couvrir la face, deux pour se couvrir les pieds, deux pour voler.

Ils se criaient l'un à l'autre ces paroles : « Saint, saint, saint est Yahvé Sabaot, sa gloire emplit toute la terre. »

Is 6, 1-3

Pour Isaïe, le trône de Dieu repose sur la coupole du ciel hors de la portée des hommes. Ainsi, nous ne pouvons influencer ses jugements, nous ne pouvons l'acheter par des présents ; bref, nous ne pouvons remplacer les préceptes de justice par des sacrifices, croyant plaire davantage à Dieu en multipliant les actes de culte tout en négligeant nos devoirs envers notre prochain :

Écoutez la parole de Yahvé, chefs de Sodome, prêtez l'oreille à l'enseignement de notre Dieu, peuple de Gomorre !

Que m'importent vos innombrables sacrifices, dit Yahvé.

Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux ;

au sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je ne prends pas plaisir. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous a demandé de fouler mes parvis?

N'apportez plus d'oblation vaine:

c'est pour moi une fumée insupportable!

Néoménie, sabbat, assemblée,

je ne supporte pas fausseté et solennité.

Vos néoménies, vos réunions, mon âme les hait;

elles me sont un fardeau que je suis las de porter.

Quand vous étendez les mains, je détourne les yeux;

vous avez beau multiplier les prières, moi, je n'écoute pas.

Vos mains sont pleines de sang:

lavez-vous, purifiez-vous!

Ôtez de ma vue vos actions perverses!

Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien!

Recherchez le droit, redressez le violent.

Faites droit à l'orphelin, plaidez pour la veuve.

Is 1, 10-17

Isaïe ne s'adresse pas ici aux peuples de Sodome et de Gomorrhe, qui n'existent tout simplement plus à son époque. C'est bien à Israël qu'il s'adresse en le qualifiant de peuple de Sodome et de peuple de Gomorrhe pour mieux marquer l'étendue de sa faute, même s'il continue d'offrir à Dieu les sacrifices et le culte prescrits dans l'alliance du Sinaï. C'est précisément ce culte qui aggrave son cas face à Dieu parce qu'il omet de pratiquer la justice et d'obéir aux préceptes de l'alliance qui concernaient les relations entre tous les hommes.

Dieu lui dit clairement qu'il ne prend pas plaisir aux sacrifices que le peuple lui offre même si c'est lui-même qui les a prescrits; bien plus, leur fumée lui est insupportable et les fêtes religieuses, aussi prescrites par Dieu, constituent maintenant un fardeau pour lui. Il n'écoute plus sa prière. Tout cela parce que le peuple a oublié la partie de l'alliance qui établissait quelles relations les hommes devaient garder entre eux.

Comment est-elle devenue une prostituée, la cité fidèle? Sion, pleine de droiture, où la justice habitait, et maintenant des assassins!

Ton argent est changé en scories, ta boisson est coupée d'eau.
Tes princes sont des rebelles, complices de brigands, tous avides de présents, courant après les pots-de-vin.

Ils ne font pas droit à l'orphelin, la cause de la veuve ne leur parvient pas.

Is 1, 21-23

Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, qui joignent champ à champ, jusqu'à ne plus laisser de place et rester seuls habitants au milieu du pays.

Is 5, 8

Les préceptes de l'alliance voulaient assurer que tous les membres du peuple de Dieu, même les plus faibles, reçoivent leur juste part du pays et de ses richesses, car Dieu avait donné le pays à tout le peuple. Puisque le pays était un don de Dieu, ce dernier avait le droit d'exiger que chacun et chacune en reçoive une juste part. Et Isaïe tout imprégné de cet amour jaloux de Dieu se met à chanter pour lui le chant de la vigne :

Que je chante à mon bien-aimé
le chant de mon ami pour sa vigne.
Mon bien-aimé avait une vigne, sur un coteau fertile.
Il la bêcha, il l'épierra, il y planta
du raisin vermeil.
Au milieu il bâtit une tour⁶, il y creusa
même un pressoir.
Il attendait de beaux raisins : elle donna
des raisins sauvages.
Et maintenant, habitants de Jérusalem
et gens de Juda,

6. Il s'agit d'une tour de garde.

soyez juges entre moi et ma vigne.
Que pouvais-je encore faire pour ma
vigne que je n'aie fait ?
Pourquoi espérais-je avoir de beaux raisins,
et a-t-elle donné des raisins sauvages ?
Et maintenant, que je vous apprenne ce que je
vais faire à ma vigne !
en ôter la haie pour qu'on vienne la brouter,
en briser la clôture pour qu'on la piétine ;
j'en ferai un maquis : elle ne sera ni taillée
ni sarclée : ronces et épines y croîtront,
j'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie.
Eh bien ! la vigne de Yahvé Sabaot, c'est la maison
d'Israël
et l'homme de Juda, c'est son plant de choix.
Il attendait le droit et voici l'iniquité,
la justice et voici les cris.

Is 5, 1-7

Oui, les cris de ceux qui sont exploités et opprimés, de ceux à qui on ne laisse pas le minimum pour une vie humaine décente, ces cris sont la prière la plus entendue de Dieu. Et Isaïe voit Dieu sur son trône, posé sur la coupole du ciel, dominant toute la terre ; voyant tout ce qui s'y passe, il repère une nation puissante qu'il choisit pour exécuter son jugement contre Israël :

Il dresse un signal pour le peuple lointain,
il le siffle des extrémités de la terre,
et voici qu'aussitôt il accourt, léger.
Chez lui nul n'est fatigué, nul ne trébuche,
nul ne dort ni ne sommeille,
nul ne dénoue la ceinture de ses reins,
nul n'a la courroie de ses sandales rompue.
Ses flèches sont aiguisées et tous ses arcs tendus,
les sabots de ses chevaux, on dirait du rocher,
et ses roues, un tourbillon.

Son rugissement est celui d'une lionne,
il rugit comme les lionceaux,
il gronde et saisit sa proie,
il l'emporte et nul ne le fait lâcher ;
il gronde contre lui, en ce jour-là,
comme gronde la mer.
Il regarde le pays : et voici les ténèbres,
l'angoisse,
et la lumière est obscurcie par les nuages.

Is 5, 26-30

Dieu ne peut rester indifférent à ce qui se passe. Il ne peut se résoudre à laisser des hommes et des femmes construire leur bonheur sur le dos des autres, car il veut que tous et toutes soient heureux ; mais surtout, il veut que tous et toutes comprennent que leur bonheur réside d'abord dans la connaissance amoureuse de Dieu et dans l'insertion libre de leur vie dans son projet d'amour.

Michée

Isaïe habitait Jérusalem et se rattachait plutôt aux dignitaires de la cité. Tout au contraire, Michée, son contemporain, est originaire de la campagne, plus précisément de Gad, aux frontières de la Philistie. Il n'en dénoncera que plus violemment les injustices faites aux faibles :

Ainsi parle Yahvé contre les prophètes⁷
qui égarent mon peuple :
s'ils ont quelque chose entre les dents,
ils proclament : « Paix ! »
Mais à qui ne leur met rien dans la bouche, ils déclarent la guerre.

7. Il y avait des confréries de prophètes attachés aux temples et au palais des rois ; ces prophètes étaient consultés pour connaître la volonté divine et étaient le plus souvent complaisants. Les prophètes dont on a retenu le message n'appartenaient pas à ces confréries.

[...]

Moi, au contraire, je suis plein de force
(et du souffle de Yahvé),
de justice et de courage,
pour proclamer à Jacob son crime,
à Israël son péché.

Écoutez donc ceci, chefs de la maison de Jacob
et commandants de la maison d'Israël,
vous qui exécutez la justice
et qui tordez tout ce qui est droit,
vous qui construisez Sion avec le sang
et Jérusalem avec le crime!

Ses chefs jugent pour des présents,
ses prêtres décident pour un salaire
ses prophètes vaticinent à prix d'argent.
Et c'est sur Yahvé qu'ils s'appuient! Ils disent :
«Yahvé n'est-il pas au milieu de nous?
le malheur ne tombera pas sur nous.»

C'est pourquoi, par votre faute,
Sion deviendra une terre de labour,
Jérusalem un monceau de décombres,
et la montagne du Temple une hauteur boisée.

Mi 3, 5, 8-12

Michée ne craint pas de s'en prendre aux responsables civils et religieux puisque ce sont eux qui enseignent au peuple et le guident. De ce fait, leur responsabilité n'en est que plus grande. À ses yeux, le forfait d'Israël est si grave qu'il entraînera la ruine de Jérusalem et de son temple, la Maison.

En vertu de l'alliance, Dieu s'était engagé à intervenir en faveur de son peuple et le peuple, à observer les commandements et les préceptes que Dieu avait exigés de lui en retour. Le prophète imagine donc que Dieu intente un procès à son peuple pour contravention à cette alliance. Certes Dieu, lui, a tenu ses engagements, mais non le peuple. Michée, réfléchissant sur les attentes de Dieu et s'interrogeant sur ce qui

est le plus important dans l'ensemble des commandements en vient à résumer toute sa religion dans un énoncé aussi simple qu'inattendu. C'est l'un des plus beaux textes de l'Ancien Testament :

Écoutez donc ce que dit Yahvé :
« Debout ! Entre en procès devant les montagnes
et que les collines entendent ta voix ! »
Écoutez, montagnes, le procès de Yahvé,
prêtez l'oreille, fondements de la terre,
car Yahvé est en procès avec son peuple,
il plaide contre Israël :
« Mon peuple, que t'ai-je fait ?
en quoi t'ai-je fatigué ? Réponds-moi.
Car je t'ai fait monter du pays d'Égypte,
je t'ai racheté de la maison de servitude ;
j'ai envoyé devant toi Moïse
Aaron et Myriam »
[...]

Devant la colère de dieu, le peuple se demande ce qu'il doit faire pour l'apaiser :

— « Avec quoi me présenterai-je devant Yahvé,
me prosternerai-je devant le Dieu de là-haut ?
Me présenterai-je avec des holocaustes,
avec des vœux d'un an ?
Prendra-t-il plaisir à des milliers de bœufs,
à des libations d'huile par torrents ?
Faudra-t-il que j'offre mon aîné pour prix de mon crime,
le fruit de mes entrailles pour mon propre péché ? »

Et le prophète de répondre au nom de Dieu :

— « On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien,
ce que Yahvé réclame de toi :
rien d'autre que d'accomplir la justice,
d'aimer la bonté,
et de marcher humblement avec ton Dieu. »

Mi 6, 1-4, 6-8

Quelle convergence dans l'enseignement de ces trois prophètes du VIII^e siècle avant Jésus-Christ ! Provenant de couches sociales différentes, enseignant tantôt dans le Royaume du Nord, tantôt dans le Royaume du Sud, à Jérusalem ou en province, ils ont réussi à dépasser la lettre des préceptes de l'Alliance parce qu'ils ont fait l'expérience de la présence de Dieu, qu'ils ont pénétré dans son intimité et compris un peu plus qui était Dieu. Cela leur a permis de saisir que pour lui, le plus important n'était pas là où les hommes insistent le plus lorsqu'ils se fabriquent une religion. Certes, chacun a mis l'accent sur ce que son expérience personnelle l'amenait à voir mieux, mais ils se rejoignent sur l'essentiel : multiplier les actes de culte tout en négligeant la justice ne peut que susciter la colère de Dieu, bien loin de lui plaire. Pratiquer tous ces préceptes sans y mettre tout son cœur, tout son amour et tout son être n'est pas non plus satisfaisant pour Dieu.

Les dons que Dieu fait à son peuple sont le fruit et le signe de son amour. Ils sont destinés à tout le peuple et non à quelques-uns seulement. Dieu n'attend de l'homme rien de moins qu'un amour semblable au sien, c'est-à-dire tendresse, miséricorde, fidélité, connaissance amoureuse. Ce qui l'amènera à pratiquer la justice et à marcher humblement avec son Dieu, à entrer dans son projet d'amour pour l'humanité. Sans quoi les dons de Dieu ne seront pas répartis équitablement, comme il le veut.

Nous pourrions continuer et citer des prises de position semblables chez plusieurs autres prophètes. Les textes cités plus haut m'apparaissent suffisants pour illustrer que ces hommes ont fait un discernement entre tous les préceptes qui existaient à leur époque. Et ils l'ont fait en se réclamant de Dieu lui-même. Au nom de Dieu, ils sont venus dire à

leurs contemporains que les relations de justice avec leurs frères étaient prioritaires aux yeux de Yahvé. Ce faisant, ils ont contribué à purifier l'image de Dieu qui prévalait. Dieu ne peut se comparer aux puissants de ce monde. On ne peut l'acheter avec des présents et il ne sert à rien de le flatter pour obtenir ses faveurs. On ne se sert pas de Dieu. On le sert. On répond à son invitation de devenir partenaire de son projet : construire une société où tous seront heureux, chacun faisant son bonheur en rendant les autres heureux et non en le construisant sur le dos des autres.

Comme il ressort de tous ces textes, les prophètes allaient constamment à contre-courant de la religion pratiquée par leur peuple et par ses dirigeants. Ils n'auront eu que peu de disciples. Et pourtant leurs prises de position et leurs enseignements ont été conservés. N'est-ce pas étonnant ? Ils devaient sans cesse lutter les uns après les autres contre la tendance majoritaire de se fabriquer un dieu qui fait notre affaire, auquel on essaie de plaire par des gestes spécifiquement religieux, mais que nous voulons en même temps en dehors de notre vie profane, indifférent aux relations que nous avons les uns avec les autres.

Jésus connu comme prophète

Plusieurs passages des évangiles ne laissent aucun doute sur le fait que Jésus a passé pour un prophète. Quand Jésus interroge ses disciples pour savoir ce que les gens disent de lui, ceux-ci lui répondent, d'après Matthieu :

Ils disent : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. »

Mt 16, 14

Le même évangéliste rapporte que lors de l'entrée triomphale à Jérusalem, les gens demandent « Qui est-ce ? », et on répond :

C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée.

Mt 21, 11

Et un peu plus loin, il note que les grands-prêtres et les pharisiens hésitaient à arrêter Jésus parce qu'ils avaient peur des foules qui le tenaient pour un prophète.

Mt 21, 46

Pour sa part, Marc rapporte :

Le roi Hérode entendit parler de lui, car son nom était devenu célèbre, et l'on disait : « Jean le Baptiste est ressuscité d'entre les morts ; d'où les pouvoirs miraculeux qui se déploient en sa personne. » D'autres disaient : « C'est Élie. » Et d'autres disaient : « C'est un prophète comme les autres prophètes. » Hérode donc, en ayant entendu parler, disait : « C'est Jean que j'ai fait décapiter, qui est ressuscité ! »

Mc 6, 14-16

Et Luc fait état de propos semblables au chapitre 9 verset 8 de son Évangile.

Selon Marc, Jésus lui-même, à Nazareth, aurait dit à ses concitoyens :

Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, dans sa parenté et dans sa maison.

Mc 6, 4

Ce dernier témoignage fait penser que Jésus se savait dans la ligne des prophètes et même se voulait dans cette ligne, car elle devait représenter à ses yeux la meilleure expression de la volonté de son Père de tout l'Ancien Testament.

Que Jésus ait été perçu comme un prophète est d'autant plus remarquable que cela faisait plusieurs siècles qu'il n'y en avait pas eu en Israël.

Un agir et un enseignement dans la ligne des prophètes

Quand on connaît les prises de position des prophètes de l'Ancien Testament, plusieurs paroles et gestes de Jésus prennent tout leur sens et acquièrent une densité de signification insoupçonnée.

Par deux fois dans l'Évangile de Matthieu Jésus cite une parole du prophète Osée qui résume bien l'enseignement de ce prophète et des autres prophètes, pour défendre sa façon d'agir ou le comportement de ses disciples. La première fois, c'est quand les pharisiens lui reprochent de manger avec les publicains et les pécheurs. Jésus réplique :

Allez donc apprendre ce que signifie : c'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice.

Mt 9, 13

Il s'agit d'une citation du prophète Osée, chapitre 6, verset 6. Jésus cite Osée une seconde fois lorsque ces mêmes

pharisiens reprochent à ses disciples d'arracher des épis dans un champ le jour du sabbat, ce qu'ils interprètent comme un travail, donc une activité défendue par la loi. Jésus leur réplique alors :

Et si vous aviez compris ce que signifie : c'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des gens qui sont sans faute.

Mt 12, 7

Quand les scribes et les pharisiens viennent reprocher à Jésus de ne pas suivre la tradition des anciens, Jésus leur répond en citant le prophète Isaïe :

Il leur dit : « Isaïe a bien prophétisé de vous, hypocrites, ainsi qu'il est écrit :

Ce peuple m'honore des lèvres ; mais leur cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent, les doctrines qu'ils enseignent ne sont que préceptes humains [Is 29, 13].

Vous mettez de côté le commandement de Dieu pour vous attacher à la tradition des hommes. » Et il leur disait : « Vous annulez bel et bien le commandement de Dieu pour observer votre tradition. En effet, Moïse a dit : *Honore ton père et ta mère*, et : *Que celui qui maudit son père ou sa mère soit puni de mort*. Mais vous vous dites : Si un homme dit à son père ou à sa mère : Je déclare *korban* (c'est-à-dire offrande sacrée) les biens dont j'aurais pu t'assister, vous ne le laissez plus rien faire pour son père ou pour sa mère et vous annulez ainsi la parole de Dieu par la tradition que vous vous êtes transmise. Et vous faites bien d'autres choses du même genre.

Mc 7, 6-13

Voilà bien un comportement fréquent chez ceux qui se veulent religieux : remplacer une obligation de justice, d'aspect bien profane, par des gestes d'apparence religieuse. On essaie d'acheter Dieu, de se mettre en règle avec lui par des rites. Mais Jésus réagit très fortement contre ce marchandage.

N'est-ce pas ce qu'il reproche aux pharisiens :

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui acquittez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, après avoir négligé les points les plus graves de la Loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi ; c'est ceci qu'il fallait pratiquer sans négliger cela.

Mt 23, 23

Quand un homme l'interroge sur ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle, Jésus lui rappelle les commandements. Or il n'évoque que les commandements qui ont trait aux relations avec les autres :

Ne tue pas, ne commets pas d'adultère, ne vole pas, ne porte pas de faux témoignage, ne fais pas de tort, honore ton père et ta mère.

Mc 10, 19

Et Matthieu, citant la même réponse, ajoute à cette énumération :

[...] et tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Mt 19, 18-19

Lorsqu'un scribe vient demander à Jésus quel est le premier commandement, ce dernier ne se contente pas de lui répondre que le premier est :

Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force.

Mc 12, 29-30

Il ajoute immédiatement :

Voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là.

Mc 12, 31

Le scribe ne peut faire autrement que d'acquiescer en

ajoutant que l'observance de ces commandements vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Et Marc d'ajouter :

Jésus, voyant qu'il avait fait une remarque pleine de sens, lui dit :
« Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu. »

Mc 12, 34

Matthieu rapportant la même conversation, ajoute :

Et le second lui est semblable [...]. À ces deux commandements se rattache toute la Loi, ainsi que les Prophètes.

Mt 22, 39-40

De même Jésus ramène toute la Loi et l'enseignement des prophètes à cette règle d'or :

Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes.

Mt 7, 12

Dans l'Antiquité cette règle était connue sous sa forme négative : ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent. Jésus la formule sous une forme positive, ce qui est bien plus exigeant.

Mais suivre cette règle et aimer son prochain comme soi-même s'exprime de façon très profane. Il y a ici abolition de la frontière entre sacré et profane, ou plutôt le profane devient sacré, car c'est désormais ce qui compte le plus aux yeux de Dieu. C'est ce qui passe en premier. Nous trouvons dans la bouche de Jésus des prises de position audacieuses, semblables à celles des prophètes :

Ce n'est pas en me disant : « Seigneur, Seigneur » qu'on entrera dans le Royaume des cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : « Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? En ton nom que nous avons chassé les démons ? En ton nom

que nous avons fait bien des miracles?» Alors je leur dirai en face : « Jamais je ne vous ai connus ; écarterez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. »

Mt 7, 21-23

Et encore :

Quand donc tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis reviens, et alors présente ton offrande.

Mt 5, 23-24

Ce conseil s'inscrit dans la droite ligne de l'enseignement des prophètes avec en plus une touche de sagesse. Dire « *Seigneur, Seigneur* » est synonyme de prier. Il est donc clair que pour Jésus, prier ou offrir des sacrifices à Dieu ne peut en aucun cas remplacer le comportement correct envers le prochain.

Cela rejoint le texte bien connu du chapitre 25 de Matthieu où est évoqué le jugement dernier et les critères qui servent à déterminer qui entre dans le Royaume de Dieu et qui n'y entre pas :

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux de droite : « Venez, les brebis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir. » Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu

et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir?» Et le roi leur fera cette réponse: «En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.»

Mt 25, 31-40

Et à ceux à qui il n'est pas permis d'entrer, la raison donnée est simplement le fait de ne pas avoir accompli ces gestes d'amour du prochain. Ils sont passés à côté possiblement parce que ces actions n'avaient rien de spécifiquement religieux.

Puisque Jésus ramène toute la Loi et l'enseignement des prophètes à l'amour du prochain, la question de qui est mon prochain devient de première importance. Cette question était très discutée du temps de Jésus. D'où la question du légiste rapportée par Luc: «Et qui est mon prochain?» Jérémias, dans son commentaire sur la parabole du bon Samaritain, affirme que:

[...] la question était justifiée, car la réponse était très débattue. On était certes d'accord pour comprendre sous ce terme compatriotes et prosélytes, mais on ne l'était pas sur les exceptions. Les Pharisiens étaient enclins à exclure les non-Pharisiens; les Esséniens prétendaient qu'il fallait haïr tous les « fils des ténèbres »; des rabbins déclaraient que « l'on devait pousser (dans la fosse) » tous les hérétiques, les délateurs et les renégats et « ne pas les en tirer », et une maxime populaire très répandue excluait l'adversaire personnel du commandement d'amour. (Vous avez entendu que Dieu a dit: « Tu dois aimer ton compatriote », seulement tu n'as pas besoin d'aimer ton adversaire, Mt 5, 43.) Il n'est donc pas demandé de donner une définition du « compagnon », mais il doit dire où il place la frontière de l'amour à l'intérieur du Peuple. Jusqu'où s'étend mon devoir? Tel est le sens de la question.

Jérémias, *Les paraboles de Jésus*,
Éditions du Seuil, 1984, p. 274

On connaît la réponse de Jésus : la parabole dite du bon Samaritain, rapportée par Luc :

Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là ; il le vit et passa outre. Pareillement, un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et pris soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, en disant : « Prends soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai, moi, à mon retour. » Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? » Il dit : « Celui-là qui a exercé la miséricorde envers lui. » Et Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

Lc 10, 30-37

Or, celui que nous appelons le bon Samaritain était loin d'avoir cette réputation à l'époque. Les Samaritains étaient considérés par les Juifs comme des hérétiques. En 721 avant Jésus-Christ, l'Assyrie s'était emparée de la ville de Samarie et il en était résulté un mélange de population : déportation d'une partie de la population en Assyrie et importation de nouveaux venus pour mieux contrôler le territoire ; d'où aussi une religion métissée, un mélange de yahvisme et de religion étrangère. En 538 avant Jésus-Christ, lors du retour des Juifs de Babylone après cinquante ans d'exil, les Samaritains s'étaient opposés à la reconstruction du temple de Jérusalem. Mais du temps de Jésus l'opposition entre Juifs et Samaritains s'était envenimée du fait que des Samaritains lors de la Pâque, quelque part entre 6 et 9 après Jésus-Christ, avaient profané le temple de Jérusalem en y déposant des ossements humains. Ils étaient considérés comme les pires ennemis des Juifs, qui

ne voulaient même pas leur adresser la parole. On peut donc mesurer jusqu'à quel point ce pouvait être choquant pour les contemporains de Jésus de le voir citer en exemple et en modèle un samaritain. À la fin de la parabole, quand le légiste reprend la parole, il n'ose même pas nommer le Samaritain : il dit *celui-là*.

Le légiste posait une question théorique : jusqu'où s'étend le cercle du prochain ? Jésus répond par un exemple concret. C'est celui qui se trouve sur ton chemin et qui a besoin de toi, quel qu'il soit. Plusieurs commentateurs expliquent la non-intervention du prêtre et du lévite par le fait qu'ils craignent de se retrouver en présence d'un mort et qu'ils pouvaient en devenir souillés selon les prescriptions lévitiques de pureté, ce qui les aurait empêchés d'exercer leur activité cultuelle dans le temple de Jérusalem. Si c'est le cas, on peut mesurer encore une fois combien pour Jésus l'amour du prochain passe avant les prescriptions cultuelles. Jésus recommande au légiste d'agir comme cet hérétique ! Ce devait être un comble pour lui.

C'est comme s'il disait à ce spécialiste de l'application des lois : « Regarde comme il faut, dépasse les apparences, et tu verras que ce sont souvent les personnes que tu estimes damnées à l'avance parce qu'elles n'observent pas toutes les règles que vous vous êtes données qui ont un agir qui plaît à Dieu. En d'autres circonstances, Jésus n'a-t-il pas fait une remarque semblable aux grands-prêtres et aux anciens qui dirigeaient le peuple, lorsqu'il leur disait :

Les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu.

Mt 21, 31

Jésus et l'observance du sabbat

Les évangélistes témoignent du fait que Jésus avait l'habitude d'enseigner le jour du sabbat dans les synagogues. En effet, tout juif adulte pouvait être invité à lire la Torah et à la commenter ce jour-là. Comme Jésus était connu, il n'est pas surprenant que lors de son passage dans une ville on ait remarqué sa présence à la synagogue et qu'on l'ait invité à faire la lecture. Luc rapporte en effet que Jésus «entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, et se leva pour faire la lecture» (Lc 4, 16).

Comme Jésus était également connu comme guérisseur, sa présence attirait aussi beaucoup de malades. Selon le témoignage de Luc (Lc 4, 40-41), c'est après le coucher du soleil surtout que ces malades se présentaient, parce que guérir était considéré comme un travail, donc une activité interdite le jour du sabbat. Les gens connaissaient la sévérité des autorités religieuses à ce sujet et c'est pourquoi ils attendaient que le sabbat soit passé pour venir solliciter leur guérison ; le sabbat se terminait au coucher du soleil.

Mais il arrivait que dans l'assemblée synagogale se trouvent des malades.

Il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée, et il les enseignait le jour du sabbat. Et ils étaient frappés de son enseignement, car il parlait avec autorité.

Dans la synagogue il y avait un homme ayant un esprit de démon impur, et il cria d'une voix forte ; « Ah ! Que nous veux-tu, Jésus le Nazarénien ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. » Et Jésus le menaça en disant : « Tais-toi et sors de lui. » Et le précipitant au milieu, le démon sortit de lui sans lui faire aucun mal.

Lc 4, 31-35

Chasser les démons était synonyme de guérir. Ici, il semble bien que ce soit la réaction de cet homme qui amène Jésus à intervenir sur-le-champ pour le guérir.

L'observance du sabbat pour un juif religieux est ce qu'il y a de plus sacré. Cette observance est régie par de nombreux commandements et règles de toutes sortes. Aussi, lorsque Jésus décide d'enfreindre ces commandements en guérissant, les réactions sont vives. Ces prises de position furent certainement un motif très important, voire même déterminant pour les autorités religieuses, dans leur décision de l'éliminer après avoir été témoins d'une guérison le jour du sabbat, comme en témoignent les évangélistes synoptiques : (cf. Mt 12, 14 ; Mc 3, 6 ; Lc 6, 11). L'évangéliste Jean atteste la même chose dans le récit où, après avoir guéri un infirme à la piscine de Béthesda un jour de sabbat, Jésus lui ordonne de prendre son grabat et de marcher :

C'est pourquoi les Juifs persécutaient Jésus : parce qu'il faisait ces choses-là le jour du sabbat. Mais il leur répondit : « Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent et j'œuvre moi aussi. » Aussi les Juifs n'en cherchèrent que davantage à le tuer, puisque non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant égal à Dieu.

Jn 5, 16-18

C'est Luc encore qui rapporte la réaction d'un chef de synagogue lors d'une guérison réalisée un jour de sabbat :

Or il enseignait dans une synagogue le jour du sabbat. Et voici qu'il y avait là une femme ayant depuis dix-huit ans un esprit qui la rendait infirme ; elle était toute courbée et ne pouvait absolument pas se redresser. La voyant, Jésus l'interpella et lui dit : « Femme, te voilà délivrée de ton infirmité » ; puis il lui imposa les mains. Et, à l'instant même, elle se redressa, et elle glorifiait Dieu.

Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus eût fait une guérison le sabbat, prit la parole et dit à la foule : « Il y a six

jours pendant lesquels on doit travailler ; venez donc ces jours-là vous faire guérir, et non le jour du sabbat ! » Mais le Seigneur lui répondit : « Hypocrites ! chacun de vous, le sabbat, ne délie-t-il pas de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire ? Et cette fille d'Abraham, que Satan a liée voici dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délier de ce lien le jour du sabbat ! » Comme il disait cela, tous ses adversaires étaient remplis de confusion, tandis que toute la foule était dans la joie de toutes les choses magnifiques qui arrivaient par lui.

Lc 13, 10-17

Si nous nous plaçons du point de vue du chef de la synagogue, nous pourrions penser que Jésus aurait pu éviter de scandaliser les scribes et les pharisiens et peut-être même éviter toute la persécution dont il a été l'objet en attendant au lendemain pour guérir cette femme. Qu'est-ce qu'une journée de plus quand on endure une situation depuis dix-huit ans ? N'est-il pas évident que cette femme aurait néanmoins été très satisfaite d'être guérie le lendemain ? Jésus savait fort bien quelle réaction allait entraîner cette guérison. N'a-t-il pas recherché la confrontation avec les autorités religieuses de son temps en agissant de la sorte ? Non, pas. C'est que Jésus sait que sa mission est de révéler qui est Dieu. En n'attendant pas au lendemain pour guérir cette femme, il veut révéler à ses contemporains que Dieu est d'abord et avant tout un père qui aime les humains d'un amour incroyable. Jésus agit ainsi parce que son Père agirait ainsi, à savoir comme un père agirait en faveur de sa fille préférée, comme des parents aiment d'une façon toute spéciale celui ou celle de leurs enfants qu'ils savent plus démunis ou plus souffrants. Et il n'hésite pas à faire un geste provocant pour signifier que pour Dieu, c'est la vie et la vie en plénitude qui a préséance sur l'observance de la Loi. Il abolit la frontière entre le sacré et le profane, ou plutôt, c'est la vie qui devient sacrée.

En une autre circonstance, Marc nous rapporte que Jésus aurait voulu que ses contemporains entrent dans cette façon de voir et se mouillent, mais en vain :

Il entra de nouveau dans une synagogue, et il y avait là un homme qui avait la main desséchée. Et ils l'épiaient pour voir s'il allait le guérir, le jour du sabbat, afin de l'accuser. Il dit à l'homme qui avait la main sèche : « Lève-toi, là, au milieu. » Et il leur dit : « Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien plutôt que de faire du mal, de sauver une vie plutôt que de la tuer ? » Mais eux se taisaient. Promenant alors sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme : « Étends la main. » Il l'étendit et sa main fut remise en état. Étant sortis, les Pharisiens tenaient aussitôt conseil avec les Hérodiens contre lui, en vue de le perdre.

Mc 3, 1-6

Par son enseignement et les gestes qu'il pose, Jésus entérine la lecture de la loi de Moïse faite par les prophètes et la priorité qu'ils ont accordée aux préceptes de justice. Il va même jusqu'à enfreindre les lois considérées comme les plus sacrées par les autorités religieuses pour manifester clairement la volonté de son Père. Sa mission était de révéler le vrai visage de Dieu, un Père pour tous les humains, et il a estimé nécessaire d'aller jusque-là pour ébranler les fausses idées que ses contemporains, notamment les chefs religieux, se faisaient de Dieu. Il n'a pas reculé, ni atténué son enseignement, malgré les persécutions et la menace de mort qui se précisaient chaque jour davantage.

L'avenir du christianisme à l'aube du ^{xxi}^e siècle

Venons-en maintenant à l'objectif principal de ce livre, qui est d'esquisser ce que sera le christianisme dans le futur, et tout particulièrement le catholicisme. Pour bien se comprendre, il est important de préciser certains termes.

Tout d'abord, la foi. Ce qu'elle n'est pas : une morale. Certes un certain comportement moral découle, pour le croyant, de ce à qui et à quoi il adhère. Mais celui qui identifie simplement foi et morale risque de passer complètement à côté du message évangélique. Jésus fréquentait les marginaux et les pécheurs, et on ne le voit jamais leur faire la morale. Il les voyait comme des personnes blessées, aimées de façon spéciale par son Père. Il faut être capable d'aller au-delà de la morale pour comprendre le sens profond des évangiles.

La rencontre de Jésus avec la Samaritaine et la conversation qui s'ensuit en constitue une bonne illustration. Le récit se trouve dans l'Évangile de Jean au chapitre quatre. Jésus, en route pour la Galilée en passant par la Samarie, s'arrête près du puits de Jacob pendant que ses disciples vont acheter de quoi manger. Survient une femme. Jésus s'adresse à elle en lui demandant à boire. Premier accroc aux convenances : c'est une femme, et normalement, un homme ne s'adresse pas à une femme seule, mais surtout, elle est une hérétique aux yeux des juifs ; sa religion est contaminée par des emprunts à des cultes païens, et pour cette raison, les pharisiens refusaient même de parler à des Samaritains.

Devant l'étonnement de la femme, Jésus amène la conversation à un autre niveau en lui répondant :

Si tu savais le don de Dieu
et qui est celui qui te dit :
Donne-moi à boire,
c'est toi qui l'aurais prié
et il t'aurait donné de l'eau vive.

Jn 4, 10

Cette réplique conduit la femme à s'interroger sur l'identité de cet homme. Jésus continue à lui parler de l'eau vive qu'il pourrait lui donner, une eau qui ferait qu'elle n'aura plus jamais soif, une *eau qui deviendra en elle source d'eau jaillissant en vie éternelle* (Jn 4, 14). Comme la femme se montre intéressée par cette eau, Jésus, pour pouvoir continuer la conversation selon les convenances, l'invite à aller chercher son mari. La femme lui répond qu'elle n'a pas de mari. Alors Jésus, reprenant la parole, lui dit :

Tu as bien fait de dire : « Je n'ai pas de mari », car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; en cela tu dis vrai.

Jn 4, 17-18

Sur ce la femme répond :

Seigneur, je vois que tu es un prophète... Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites : « C'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. »

Jn 4, 19-20

Les moralisateurs s'attendraient ici à voir Jésus rappeler à cette femme qu'elle vit dans un état permanent de péché et que, pour être sauvée, elle doit régulariser sa situation matrimoniale au plus tôt, sans quoi elle est vouée à la Géhenne. Ce que Jésus n'a pas fait ! Mais les obsédés de morale ne s'en

étonnent nullement. Jésus choisit plutôt de lui révéler l'une des vérités les plus importantes qu'il porte en lui :

Crois-moi, femme, l'heure vient
où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez
le Père.
[...] l'heure vient – et c'est maintenant —
où les véritables adorateurs adoreront le Père dans l'esprit et la
vérité,
car tels sont les adorateurs
que cherche le Père.
Dieu est esprit,
et ceux qui adorent,
c'est dans l'esprit et la vérité qu'ils doivent adorer.

Jn 4, 21-24

Nous verrons plus loin l'importance de cette adoration en esprit et en vérité, et comment on peut la comprendre. C'est à cette femme aussi que Jésus avouera être le Messie, alors qu'à bien d'autres endroits dans les évangiles, il refuse à ceux qui découvrent son identité de rapporter qu'il est le Messie. Et la femme deviendra pour ses compatriotes la propagatrice de la Bonne Nouvelle. Jésus séjournera là deux jours et beaucoup croiront en lui. Si Jésus s'était mis à faire la morale à cette femme, peut-on penser que cette rencontre aurait été aussi féconde ?

Une phrase comme « Les prostituées arrivent avant vous dans le Royaume des cieux », adressée par Jésus aux théologiens de son temps, ne se comprend pas vraiment pour celui qui pense d'abord et avant tout en moraliste. De même, la parabole du publicain et du pharisien qui vont prier au temple : c'est le pécheur qu'est le publicain que Jésus déclare justifié, c'est-à-dire ajusté à Dieu, alors que le pharisien avec toutes ses observances et ses bonnes œuvres ne l'est pas. Il faut savoir s'étonner devant de telles affirmations pour se

mettre en route et chercher la vérité qui s'y cache. Je pense que Jésus a pu prononcer de telles paroles parce qu'il a fréquenté des marginaux et des pécheurs, et que fréquenter aujourd'hui des marginaux peut aider à comprendre ses prises de position.

La foi chrétienne n'est pas non plus l'adhésion à un catalogue de dogmes ou de vérités. C'est plutôt mettre sa confiance en une personne, Jésus, et accueillir la révélation du vrai visage de Dieu qu'il vient nous apporter. Jésus avait une connaissance de Dieu tout à fait exceptionnelle. Son intimité avec Lui s'exprime dans l'appellation *Abba*, correspondant au mot familier de *papa* en français, que nous utilisons pour désigner la relation particulière que nous avons avec notre propre père. Personne avant lui n'avait osé utiliser cette expression pour désigner Dieu. Nul doute que c'est dans cette connaissance exceptionnelle de Dieu que s'enracine son choix de résumer toute la Loi et les Prophètes dans ces deux assertions : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » et « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils fassent pour toi ».

C'est donc à partir de ces deux commandements, qui s'équivalent, que nous pouvons esquisser de quelle façon la foi chrétienne devrait s'exprimer aujourd'hui et qu'elle aurait toujours dû s'exprimer d'ailleurs. Mettre en pratique ces deux commandements se vit de façon très profane⁸. C'est ce que

8. Je n'ignore pas que l'Église, tout au long de son histoire, a contribué largement à l'amélioration des conditions de vie des populations dans tous les pays où elle s'est implantée. Mais c'était le fait de groupes particuliers comme les monastères au Moyen Âge et les communautés religieuses qui ont mis sur pied toutes sortes d'organisations à cette fin, notamment des écoles et des hôpitaux. Ce fut aussi, et c'est encore, le fait des missionnaires qui ont à cœur de rendre les conditions de vie dignes d'un être humain là où ils se trouvent. À l'époque moderne s'est élaborée aussi ce que l'on a appelé la doctrine sociale de l'Église. Mon propos porte sur la pratique que l'on exigeait des fidèles pour être sauvés et qui était toute centrée sur

confirment de nombreux textes du Nouveau Testament. La parabole dite du jugement dernier, citée plus haut, nous paraît décisive, du fait qu'elle évoque les raisons qui décident de l'entrée dans le Royaume des cieux. Ces raisons sont toutes très profanes :

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir. » Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ? » Et le roi leur fera cette réponse : « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Mt 25, 35-40

Et à ceux qui ne sont pas acceptés dans le Royaume, la seule raison qui leur est donnée est de ne pas avoir accompli ces actions. Ailleurs dans son Évangile, Matthieu évoque une autre fois ce qui se passera lors de l'accession au Royaume de Dieu :

Ce n'est pas en me disant : « Seigneur, Seigneur », qu'on entrera dans le Royaume des cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : « Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? En ton nom que nous avons chassé les démons ? En

les sacrements. Je n'ai jamais entendu quelqu'un se voir menacé de l'enfer pour ne pas avoir respecté les principes de la doctrine sociale de l'Église. Mais, quand j'étais plus jeune, manquer la messe dominicale une seule fois était considéré comme un *péché mortel* et il n'en fallait qu'un pour se mériter l'enfer. D'ailleurs, encore aujourd'hui, le terme *prati-quants* désigne ceux qui continuent d'aller à la messe le dimanche et à fréquenter l'église pour les autres sacrements. Les autres sont considérés comme *non prati-quants*, même s'ils *pratiquent* l'amour du prochain de façon exceptionnelle !

ton nom que nous avons fait bien des miracles?» Alors je leur dirai en face: «Jamais je ne vous ai connus; *écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité.* »

Mt 7, 21-23

L'étonnement de ceux qui sont refusés provient du fait qu'ils avaient circonscrit leur religion à des gestes spécifiquement religieux et négligé ce qui était profane. Leur surprise est totale.

En résumant toute la Loi et les Prophètes comme il l'a fait, Jésus abolit la séparation entre sacré et profane. En fait, c'est la vie humaine et la dignité de l'homme qui deviennent sacrées. Il fustige les scribes et les pharisiens qui enseignent qu'on peut être libéré de l'obligation de s'occuper de ses parents si l'on déclare offrande sacrée l'argent qu'on aurait utilisé à cet effet (Mc 7, 8-13). Et c'est pour des raisons semblables que le plus souvent, Jésus s'en prend aux pharisiens qui se voulaient les plus religieux et les plus grands observateurs de la Loi de Moïse (Lc 11, 37-53; Mt 23, 23-31). Il révèle ainsi que celui qu'il appelle son Père est très différent de l'idée que se font les hommes lorsqu'ils pensent à la divinité.

Pensons aussi aux réponses que Jean-Baptiste donnait à ceux qui accouraient sur le bord du Jourdain pour se faire baptiser et à qui il reprochait leur absence de conversion réelle, refusant que le seul geste du baptême qu'il pratiquait soit suffisant :

Il [Jean-Baptiste] disait donc aux foules qui s'en venaient se faire baptiser par lui : « Engeance de vipères, qui vous a suggéré d'échapper à la Colère prochaine? Produisez donc des fruits dignes du repentir et n'allez pas dire en vous-mêmes: "Nous avons pour père Abraham." Car je vous dis que Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham. [...] »

Et les foules l'interrogeaient, en disant: « Que nous faut-il donc faire? » Il leur répondait: « Que celui qui a deux tuniques partage

avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même.» Des publicains aussi vinrent se faire baptiser et lui dirent : « Maître, que nous faut-il faire ? » Il leur dit : « N'exigez rien au-delà de ce qui vous est prescrit. » Des soldats aussi l'interrogeaient, en disant : « Et nous, que nous faut-il faire ? » Il leur dit : « Ne molestez personne, n'extorquez rien, et contentez-vous de votre solde. »

Lc 3, 7-8, 10-14

Jean commence par démasquer ceux qui prétendent se mettre en règle avec Dieu par ce simple geste de se laisser plonger dans l'eau du Jourdain, geste auquel ils attribuent un caractère religieux, sans se convertir vraiment, c'est-à-dire en continuant à vivre leur vie comme ils l'entendent sans se soucier du prochain. La première réponse préconise le partage et s'adresse indistinctement à tous. Les autres réponses sont propres à la profession des interlocuteurs. Les publicains collectaient les impôts pour les Romains et c'était de notoriété publique qu'ils gonflaient les montants réclamés par l'occupant pour mettre la différence dans leur poche. Il est assez connu aussi que les soldats abusaient du pouvoir que leur conféraient leurs armes. Jean était le précurseur et préparait la venue de Jésus. Il demandait à ses interlocuteurs d'exercer leur métier sans voler. Se pourrait-il qu'il en soit encore ainsi aujourd'hui et qu'exercer son métier ou sa profession de façon juste et correcte nous prépare à recevoir la révélation apportée par Jésus ?

Dans la suite de cet ouvrage, nous appellerons *religion* l'expression que prend la foi chrétienne. Jusqu'à tout récemment, elle s'exprimait dans des gestes spécifiquement religieux comme la pratique sacramentelle, la messe du dimanche, des pèlerinages, des neuvaines et autres gestes que l'on pratiquait le plus souvent pour obtenir les faveurs de Dieu et mériter le ciel après notre mort, sinon pour éviter

un péché mortel, qui nous aurait valu une éternité en enfer. Comme nous l'avons vu, cette pratique ainsi motivée n'est plus crédible aujourd'hui pour la majorité de nos contemporains. Elle s'explique comme une contamination du christianisme par la réaction instinctive de l'homme lorsqu'il se situe devant la divinité comme devant une puissance qui contrôle les forces qui menacent constamment son existence. Elle révèle aussi une méconnaissance du Dieu de Jésus.

Mais le Dieu révélé dans la Bible, et notamment par Jésus, est un Dieu tout autre. Sa toute-puissance n'est que la puissance de l'Amour. C'est un Dieu caché qui n'intervient pas pour empêcher les bêtises que les hommes font quand ils se servent mal de la liberté qu'il leur a donnée. Il n'est pas intervenu pour empêcher la mort de Jésus sur la croix. Il n'est pas intervenu pour empêcher la Shoah, toujours au grand scandale de ceux qui voudraient un Dieu tout-puissant. Il faut souvent se débarrasser de la notion de Dieu dont nous avons hérité pour accueillir le vrai visage de Dieu. Et en même temps, connaître ce que nous sommes vraiment, notre destinée, le sens de notre vie. Car la connaissance que nous avons de Dieu est liée à celle que nous avons de l'homme et vice-versa.

Se mettre à l'écoute de ce que Dieu dit de lui-même dans la Bible est le secret pour éviter de se faire de lui une image déformée. C'est de première importance, car de cette connaissance découle notre compréhension de son projet et par la suite, notre participation à la réalisation de ce projet.

Dans les chapitres suivants nous allons essayer d'évoquer des pistes de ce que pourrait et devrait être le christianisme dans le futur en continuant de s'inspirer de ce que Dieu nous révèle de lui-même dans la Bible. Retenons pour l'instant des chapitres précédents que la religion chrétienne bien comprise se vivra de façon profane dans le quotidien de nos jours.

Il nous faut cependant essayer de préciser davantage, sans perdre de vue que la réponse de chacun à la proposition que Dieu nous fait par l'entremise de Jésus est unique et originale, car chaque personne est unique. Uniques les talents de chacun, unique la situation où il se trouve, unique son histoire et les influences qu'il a subies. Unique par conséquent mon apport à la réalisation du projet de Dieu, que Jésus appelait la construction du Royaume.

Les pistes que nous tenterons de dégager, en plus de nous inspirer de la Bible, tiendront compte des valeurs de notre époque. De tout temps, les chrétiens ont su accueillir les valeurs présentes à leur époque. Dès les premiers siècles, les Pères de l'Église ont reconnu les affinités entre les valeurs évangéliques et la pensée de Platon. Ils ont accueilli de même plusieurs principes de la morale stoïcienne. Au XIII^e siècle, Thomas d'Aquin a entrepris avec succès de concilier la pensée d'Aristote avec la tradition chrétienne, alors que beaucoup estimaient cette pensée plus éloignée des vérités révélées. Il nous faut donc nous aussi examiner les valeurs modernes et dans toute la mesure du possible reconnaître de quelle façon elles peuvent enrichir notre compréhension de la façon d'être disciple de Jésus aujourd'hui.

Et si nous sommes vraiment soucieux de faciliter l'accueil de la proposition chrétienne par nos contemporains, il nous semble important d'être en consonance avec leur sensibilité tout en maintenant l'essentiel des exigences évangéliques. Leur accueil sera également facilité s'ils voient la pertinence de cette proposition pour relever les défis de notre époque.

Revenons pour l'instant à cette déclaration de Jésus sur l'adoration en esprit et en vérité.

Adorer en esprit et en vérité

Voilà l'une des déclarations les plus importantes de Jésus rapportées dans les évangiles. Comme nous l'avons vu, c'est à une Samaritaine, considérée par les juifs comme hérétique et grande pécheresse pour avoir eu cinq maris et vivre actuellement avec un homme qui n'est pas son mari, qu'il révélera cette importante vérité. Après avoir rejeté le dilemme de la femme à savoir si c'est dans le Temple de Jérusalem ou dans celui du mont Garizim qu'il fallait adorer Dieu, Jésus lui affirme : *Dieu cherche des adorateurs qui l'adoreront dans l'esprit et la vérité*. Qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas un texte que nous avons entendu commenter très souvent dans les homélies.

Adorer. Selon l'étymologie populaire, du latin *ad*, qui signifie « vers, en direction de », et *os*, qui désigne la bouche. Ce verbe évoque les baisers que les adeptes des religions païennes envoyaient avec leurs mains à leurs idoles préférées dans les temples. C'est le même geste que les enfants font quand ils veulent envoyer un baiser à des personnes aimées, mais trop éloignées physiquement pour le leur donner sur la joue. Ils portent leur main à leur bouche et font le mouvement d'envoyer le baiser en direction de la personne aimée. Adorer signifie donc tout simplement aimer, aimer beaucoup, avec une certaine préférence. Les amoureux l'utilisent d'ailleurs volontiers en ce sens : au lieu de dire « je t'aime », ils disent « je t'adore ». Ailleurs dans les évangiles, Jésus affirmera que celui ou celle qui veut être son disciple doit l'aimer plus que toute autre personne (Lc 14, 26 ; Mt 10, 37).

Adorer en esprit. Dans l'anthropologie juive, l'esprit est le principe vital qui fait vivre. C'est le souffle. Dans le deuxième récit de la création, l'auteur raconte la création de l'homme dans les termes suivants: *Alors, Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant* (Gn 2, 7). Pour Paul, l'homme est *chair* et *esprit*. Les deux mots désignent l'homme tout entier. Quand Paul utilise le mot *chair*, c'est pour évoquer la faiblesse de l'homme. Le mot *esprit* souligne plutôt les forces que les humains possèdent. Adorer en esprit ou aimer en esprit revient à dire «aimer de toutes ses forces», comme la formulation du premier commandement par le légiste, cité dans l'Évangile le rappelait: *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit* (Lc 10, 27). C'est donc avec tout ce que nous sommes que nous devons aimer Dieu, avec notre intelligence, notre volonté, mais aussi avec tous nos talents et toutes nos ressources.

Adorer en vérité. Le mot *vérité* en hébreu évoque la solidité, la fidélité. Est vrai ce qui correspond à la réalité. Un amour vrai dépasse les belles paroles et les belles promesses. C'est un amour solide sur lequel on peut se fier. C'est par nos actes que nous montrons que nous aimons vraiment ceux que nous prétendons aimer. Voilà pourquoi Jésus lui-même se donne en modèle à ses disciples :

Si vous gardez mes commandements,
vous demeurerez dans mon amour,
comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père
et je demeure en son amour.

Jn 15, 10⁹

Et Matthieu rapporte cette autre parole de Jésus, qui ne saurait être plus claire :

9. Cf. aussi Jn 4, 34 ; 5, 30 ; 6, 38 ; 8, 29 ; 14, 31.

Ce n'est pas en me disant: « Seigneur, Seigneur », qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les Cieux.

Mt 7, 21

Et Jésus va même jusqu'à affirmer que *quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère* (Mc 3, 35). Mais comment connaître aujourd'hui la volonté de Dieu? Cela me paraît assez facile si on se place de son point de vue de Père, qui considère tous les humains comme ses enfants. Les médias nous permettent de nos jours de connaître à peu près tout ce qui se passe sur la planète, comme Dieu le voit d'un seul coup d'œil, si l'on peut s'exprimer ainsi: sur le plan international, des centaines de millions de personnes qui vivent dans des conditions indignes d'un être humain, des enfants qui n'ont aucune chance de se développer normalement, des guerres, des violences de toutes sortes; plus près de nous, les exemples de personnes en besoin d'aide ne manquent pas non plus. Tout cela, les médias nous le montrent à cœur de jour. Alors, si je me mets à la place de Dieu, qui considère tous les humains comme ses enfants, en me posant la question « Pour lui, où sont les priorités? », les réponses ne sont-elles pas évidentes? Que chaque être humain puisse vivre dans la dignité et se développer selon son plein potentiel pour être heureux et avoir la vie en abondance. Plusieurs sujets de préoccupation de nos pasteurs (tels que les questions de la fréquentation des églises, ou celle de savoir si le sacrement du pardon doit se pratiquer individuellement ou de façon communautaire, celle de déterminer si les funérailles peuvent se célébrer au salon funéraire ou doivent absolument avoir lieu à l'église, celle d'établir qui peut communier et qui ne le peut pas... la liste pourrait s'allonger longtemps) paraissent bien dérisoires en comparaison.

Le culte spirituel selon Paul, Jacques et Pierre

Saint Paul a pris au sérieux cet enseignement de Jésus. À plusieurs reprises dans ses épîtres, il expliquera aux membres des communautés qu'il a fondées en quoi consiste le culte à rendre à Dieu. Toute vie chrétienne animée par la charité est pour lui un culte spirituel :

Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. Et ne vous modeliez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait.

Rm 12, 1-2

Et la Bible de Jérusalem commente en note :

Par opposition aux sacrifices du culte judaïque ou païen. En référant au prophète Osée au chapitre 6, verset 6 : *Car, c'est l'amour que je veux et non les sacrifices, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes.*

Bible de Jérusalem,
Paris, Cerf, 1974, p. 1641, note b.

De même, Jacques dans son épître :

Si quelqu'un s' imagine être religieux sans mettre un frein à sa langue et trompe son propre cœur, sa religion est vaine. La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste en ceci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs épreuves, se garder de toute souillure du monde.

Jc 1, 26-27

Et Pierre, dans sa première lettre :

Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel pour un sacerdoce saint, en vue d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ.

1 P 2, 5

Jésus a aboli la frontière entre sacré et profane. Bien plus, pour lui, c'est la vie qui est sacrée. Mais nous, nous reconstruisons du sacré : des édifices, des objets, des personnes. Cela nous permet de circonscrire le religieux dans certains lieux et certains temps et de vivre notre vie profane comme nous l'entendons. Nous ne sommes plus alors disciples du Nazaréen. Nous nous leurrions nous-mêmes en essayant de gagner sur les deux tableaux : vivre comme nous l'entendons et nous croire en règle avec Dieu grâce à des gestes que nous avons définis comme sacrés.

Il est donc clair que l'annonce par Jésus de la véritable adoration, de ce en quoi consiste un amour vrai de Dieu, ne se vit pas dans des temples, mais dans notre vie quotidienne, en travaillant à la réalisation du projet de Dieu dont la volonté vise le bonheur de tout un chacun. Essayons d'esquisser un peu plus précisément ce que cela peut impliquer.

La terre, un don de Dieu à l'humanité

Quand nous présentons la foi chrétienne aujourd'hui, nous ne parlons quasiment plus d'un Dieu créateur. Est-ce l'influence de la polémique au sujet de la théorie de l'évolution ? Nous pouvons faussement croire que cette théorie a rendu désuets les récits de création de la Genèse. En fait, il n'en est rien. Les récits de la Genèse ne font qu'affirmer le fait de la création et insistent pour dire que cela est *bon*, voire *très bon*. Nous sommes en présence d'une vérité religieuse, non scientifique. Il n'y a d'opposition entre la foi et la science que pour ceux qui confondent les genres comme nous l'avons vu dans notre première partie.

La science cherche à comprendre *comment* les choses se sont faites, question laissée totalement en suspens par la Bible, tout simplement parce que les écrivains bibliques étaient de leur temps et qu'ils n'avaient aucune préoccupation scientifique. Ce que la science nous révèle aujourd'hui sur l'univers est fantastique et ne peut que me faire réaliser combien l'œuvre de Dieu est grandiose, beaucoup plus que nos prédécesseurs n'ont jamais pu l'imaginer. S'il est exact que selon la science, l'univers s'est développé à la suite d'un Big Bang pendant des milliards d'années (selon la théorie de l'évolution, qui semble se confirmer de plus en plus), cela ne me cause aucun problème en tant que croyant. Cette théorie ne confirme ni n'infirme ma foi en la création et ne la remet nullement en question. La science est incapable en tant que telle de dire qui ou quoi aurait déclenché ce Big Bang. C'est

en dehors de son champ d'exploration et de compétence. Ceux qui s'y aventurent dans un sens ou dans l'autre ne peuvent le faire en vertu de cette même science qui ne peut nier ni prouver le fait possible d'une création divine. Par contre, que Dieu ait créé l'univers de la façon que la théorie de l'évolution me le décrit aujourd'hui me fait réaliser davantage combien grandiose est son œuvre.

À cette révélation de la création de l'univers est liée dans la Bible la notion de don de la terre aux humains. En effet, peu après les récits de création de la Genèse, commence l'histoire d'Abraham, et Dieu s'engage envers lui en lui promettant de donner à sa descendance le pays dans lequel il nomadise (Gn 15, 18 ; 17, 8). C'est par l'intermédiaire de Moïse et de Josué que, quatre siècles plus tard, la promesse sera réalisée lors de la sortie d'Égypte et de l'entrée dans la Terre promise, le pays de Canaan. Israël a considéré ces événements comme fondateurs, avec une conscience très vive que sans l'intervention de son Dieu, il ne serait pas le peuple qu'il est devenu. C'est pourquoi chaque Israélite devait se présenter devant Dieu après avoir terminé ses récoltes, en disant cette prière :

« Je déclare aujourd'hui à Yahvé mon Dieu que je suis arrivé au pays que Yahvé avait juré à nos pères de nous donner. »

Le prêtre prendra de ta main la hotte et la déposera devant l'autel de Yahvé ton Dieu. Tu prononceras ces paroles devant Yahvé ton Dieu :

« Mon père était un araméen errant qui descendit en Égypte, et c'est en petit nombre qu'il y séjourna, avant d'y devenir une nation grande, puissante et nombreuse. Les Égyptiens nous maltraitèrent, nous brimèrent et nous imposèrent une dure servitude. Nous avons fait appel à Yahvé le Dieu de nos pères. Yahvé entendit notre voix, il vit notre misère, notre peine et notre oppression, et Yahvé nous fit sortir d'Égypte à main forte et à bras étendu, par

une grande terreur, des signes et des prodiges. Il nous a conduits ici et nous a donné cette terre, terre qui ruisselle de lait et de miel. Voici que j'apporte maintenant les prémices des produits du sol que tu m'as donné, Yahvé. »

Et le texte continue :

Tu les déposeras devant Yahvé ton Dieu et tu te prosterneras devant Yahvé ton Dieu. Puis tu te réjouiras de toutes les bonnes choses dont Yahvé ton Dieu t'a gratifié, toi et ta maison, - toi ainsi que le lévite et l'étranger qui est chez toi.

Dt 26, 3-11

Dans cette prière un mot et son synonyme reviennent avec insistance : *donner, gratifier*. Le Juif rappelle ici que ses ancêtres étaient des nomades qui ne possédaient pas de terre, qu'ils se sont retrouvés en situation d'esclavage en Égypte, situation dont ils n'auraient pu se défaire seuls. Tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, il le doit à Yahvé. Il a tout reçu de Lui. Ce dernier est donc en droit d'avoir certaines exigences. Ces exigences peuvent se résumer ainsi : Yahvé a donné le pays à tout le peuple ; par conséquent, il veut que chacun ait sa juste part. Personne ne pourra justifier un droit de posséder tellement qu'il n'en restera pas suffisamment pour les autres. On ne peut fonder un droit sur un don reçu. Plusieurs articles de la législation d'Israël concrétiseront cette exigence de solidarité. C'est notamment le cas des prescriptions relatives à l'année sabbatique et à l'année du jubilé (tout le chapitre 25 du Lévitique ; Dt 15, 1-18)¹⁰.

Transposé pour nous aujourd'hui, cela signifie que les croyants considèrent la terre comme donnée à toute l'humanité et confiée par Dieu aux soins de chacun¹¹. L'attente

10. Voir aussi Ex 23, 10-12 ; Lv 19, 9-10, 15-18, 33-34 ; Dt 14, 27-29 ; 26, 12-15.

11. En 1973, l'abbé du monastère bénédictin de Saint-Paul-hors-les-Murs,

de Dieu est que nous nous occupions à ce que chacun ait sa juste part. Si nous nous arrêtons un peu pour y réfléchir, nous devons reconnaître que tout ce que nous avons, à la base de tout ce que nous sommes, il y a un don. Nous n'avons pas choisi notre famille, ni notre pays, ni les capacités, ni les talents que nous avons. Tout cela aurait pu être très différent avec des conséquences très différentes. Aussi, le croyant ne peut raisonner en disant : tout ce que j'ai, je l'ai gagné par mon travail et mes efforts, je peux donc en faire ce que je veux. Il doit se rappeler le texte du Deutéronome : oui, *réjouis-toi de toutes les bonnes choses dont Yahvé ton Dieu t'a gratifié, toi et ta maison – toi ainsi que le lévite et l'étranger qui est chez toi*. Le lévite, c'est le membre de la tribu de Lévi qui n'avait pas reçu de terre lors du partage de la Terre promise et qui dépendait des dons des autres membres du peuple. Il en était de même de l'étranger qui ne possédait pas de terre et ne jouissait d'aucune protection. Donc, profitons des biens que Dieu nous donne, mais sans oublier ceux qui ont moins reçu, et surtout ceux qui n'ont même pas le strict nécessaire pour mener une vie digne d'un être humain.

Comment ici ne pas se rappeler les conseils de Jésus à quelqu'un qui l'avait invité :

Lorsque tu donnes un déjeuner ou un dîner, ne convie ni tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins, de peur qu'eux aussi ne t'invitent à leur tour et ne te rende la pareille. Mais lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux,

Jean-Baptiste Franzoni, dénonçant la spéculation foncière à Rome, écrivit une lettre pastorale qu'il a intitulée *La terre appartient à Dieu*, éditée sous ce titre aux Éditions du Centurion, 1973, 126 pages. En Amérique du Sud, un journaliste, écrivant un article pour dénoncer la propriété des terres agraires par une poignée de personnes, a intitulé son article « Qui a acheté la terre à Dieu ? ».



des aveugles ; heureux seras-tu alors de ce qu'ils n'ont pas de quoi te le rendre ! Car cela te sera rendu lors de la résurrection des justes.

Lc 14, 12-14

Nul doute que Jésus veut indiquer jusqu'où peut aller la compréhension qu'un disciple peut avoir de la destination universelle des biens. Les Pères de l'Église l'avaient bien compris et plusieurs d'entre eux dans leurs homélies ont eu des paroles très fortes, rappelant que nous ne sommes que les gestionnaires des biens dont nous disposons, que l'argent doit demeurer un outil au service des personnes et non devenir un maître. Cet extrait de l'homélie 6 de Basile le Grand¹² sur un texte de l'évangéliste Luc chapitre 12, versets 16 et suivants illustre bien les positions audacieuses de bien des auteurs de l'époque :

« À qui fais-je du tort ? dit l'avare, en gardant ce qui m'appartient ? » Mais quels sont, dis-le-moi, les biens qui t'appartiennent ? D'où les as-tu tirés ? Tu ressembles à un homme qui, prenant place au théâtre, voudrait empêcher les autres d'entrer et entendrait jouir seul du spectacle auquel tous ont droit. Tels sont les riches : les biens communs qu'ils ont accaparés, ils s'en décrètent les maîtres, parce qu'ils en sont les premiers occupants. Si chacun ne gardait que ce qui est requis pour ses besoins courants, et que le superflu, il le laissait aux indigents, la richesse et la pauvreté seraient abolies. N'es-tu pas sorti, nu, du sein de ta mère ? Ne retourneras-tu pas, nu, dans la terre ? Ces biens actuels, d'où te viennent-ils ? Si tu me réponds : « du hasard », tu es un mécréant, car tu ne reconnais pas ton Créateur, plein d'ingratitude envers celui qui t'a pourvu. Et si tu avoues que ce sont les dons de Dieu, explique-nous la raison de ta fortune. La dois-tu à « l'injustice » de ce Dieu qui répartit inégalement les biens de la vie ? Pourquoi es-tu riche et celui-là pauvre ? N'est-ce pas uniquement pour que ta bonté et ta gestion désintéressée trouvent leur récompense,

12. Cité dans *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, Paris, Bernard Grasset Éditeur, Lettres chrétiennes n° 6, 1962, 316 p.

tandis que le pauvre sera gratifié des prix magnifiques promis à sa patience?

Et toi qui enveloppes tous tes biens dans les plis d'une insatiable avarice, tu estimes ne brimer personne en privant tant de malheureux? Qu'est-ce que l'avare? Celui qui ne se contente pas du nécessaire. Qu'est-ce que le voleur? Celui qui enlève à chacun son bien. Et tu n'es pas un avare, toi? Tu n'es pas un voleur? Les biens dont on t'avait confié la gestion, tu les as accaparés. Celui qui dépouille un homme de ses vêtements aura nom de pillard. Et celui qui ne vêt point la nudité du gueux, alors qu'il peut le faire, mérite-t-il un autre nom?

À l'affamé appartient le pain que tu gardes. À l'homme nu, le manteau que recèlent tes coffres. Au va-nu-pieds, la chaussure qui pourrit chez toi. Au miséreux, l'argent que tu tiens enfoui. Ainsi opprimes-tu autant de gens que tu en pouvais aider.

Basile le Grand, Homélie 6

Voilà la vision que nous retrouvons chez beaucoup de Pères de l'Église et qui leur vient de la révélation contenue dans la Bible et de l'enseignement de Jésus.

Ces prises de position doivent être situées dans leur contexte qui est celui d'une société où n'existe pas le filet social que nous connaissons dans nos sociétés occidentales. Dans un passé récent, en effet, plusieurs mécanismes de répartition de la richesse ont vu le jour : des programmes sociaux comme la sécurité du revenu, le régime de prêts et bourses, l'assurance emploi, l'assurance maladie, l'assurance hospitalisation, la pension de vieillesse et son supplément pour ceux qui n'ont pas d'autres revenus, les garderies à faible coût, etc. Tous ces programmes permettent de redistribuer la richesse en tenant compte des besoins particuliers de chacun, et plus spécialement des personnes qui ont eu moins de chance dans la vie. Aujourd'hui, c'est grâce aux programmes sociaux que l'on peut lutter efficacement contre la pauvreté.

Ce n'est probablement pas un hasard si ces mécanismes de redistribution de la richesse ont vu le jour dans des pays marqués par l'influence de l'Évangile. Ces mécanismes sont menacés aujourd'hui par la pensée néolibérale et ont besoin d'être défendus, voire bonifiés et étendus à d'autres sociétés dans un contexte de mondialisation où l'exploitation éhontée des travailleurs des pays du tiers-monde nous permet de nous procurer des biens à bas prix. Il est clair que la même vision qui animait les Pères de l'Église devrait inspirer les disciples de Jésus dans ces combats et les amener à y jouer un rôle de premier plan. Il en va de même des initiatives de commerce équitable qui se multiplient et s'étendent en réaction à l'iniquité des règles du jeu du commerce international.

Comment ne pas souligner ici la situation paradoxale des chrétiens? En effet, ce sont des pays chrétiens qui sont responsables des graves iniquités du commerce international. Ce sont eux qui établissent les règles du jeu à leur avantage et sont responsables de l'exploitation des citoyens de beaucoup de pays, qui n'arrivent pas pour cette raison à mettre en place les conditions minimales pour une vie humaine décente. N'y a-t-il pas là une grave infidélité à l'Évangile? Un contre-témoignage? Qu'en est-il des paroles de Jésus: «Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent» ou encore: «Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils fassent pour toi»? N'avons-nous pas véhiculé une conception de la religion qui consistait en des rites et une pratique sacramentelle trop souvent coupée de la vraie vie? Ne nous sommes-nous pas éloignés beaucoup du message de Jésus et de la révélation du vrai visage de Dieu qu'il savait être sa mission de nous apporter? Déjà à son époque les autorités religieuses et les personnes qui avaient mis la religion comme leur priorité de vie ont refusé ce Dieu. Elles s'étaient fabriqué un Dieu qui devait

être à leur service. Jésus leur révélait un Dieu qui se comportait comme un père ou une mère qui aiment d'une façon bien spéciale celui ou ceux de leurs enfants qui ont eu moins de chance dans la vie et sont plus faibles. C'était trop dérangeant. Le rejet a été massif. Il a refusé de modifier son message. On s'en est débarrassé. On ne met pas Dieu au service de nos petits projets personnels. C'est plutôt l'inverse qu'il faut faire, c'est-à-dire insérer notre projet de vie dans celui plus global de Dieu pour toute l'humanité. On ne se sert pas de Dieu. On le sert, car le servir, c'est servir la cause de l'homme. Jésus, pour ses disciples qui le comprennent bien, est le chemin véritable qui conduit à la plénitude de la vie (Jn 14, 6-7). C'est ce qu'avaient bien compris les Pères de l'Église quand ils tenaient des discours virulents comme celui cité plus haut. Ils avaient accédé à une vision autre de ce qu'est Dieu et c'est toute leur vision de la réalité sociale qui en était bouleversée. Et comme le disait Paul aux Romains :

Et ne vous modeliez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait.

Rm 12, 1-2

Ce qui nous est proposé dans cette vision, c'est d'échanger les plaisirs que peut procurer l'argent pour la joie et le bonheur de devenir partenaire de Dieu dans son projet de procurer la vie en plénitude à chaque être humain. Dieu a donné la terre à toute l'humanité et nous en a confié la gerance. C'est une façon de voir qui donne sens à notre vie. Ce peut être aussi une libération du consumérisme qui caractérise notre époque et qui laisse un grand vide intérieur. Une libération aussi de l'esclavage du paraître. La découverte que choisir d'être plus humain est le vrai chemin du bonheur :

reconnaître dans les autres des êtres humains semblables à nous, ayant les mêmes besoins, les mêmes désirs ; souffrir dans notre cœur de les voir incapables de réaliser leurs aspirations, de procurer à leurs enfants ce dont tous les enfants ont besoin pour se développer normalement, c'est le sens du mot *miséricorde*. C'est devenir davantage semblable à Dieu, qui, lui, est miséricordieux¹³.

Pour s'engager dans cette voie, il faut développer la capacité de se mettre à la place de l'autre. Ainsi, si je me place dans la peau d'un père ou d'une mère de famille d'un pays du tiers-monde qui n'ont pas de quoi nourrir leurs enfants et leur assurer des conditions de vie dignes d'un être humain, dont l'avenir est complètement bouché, qu'est-ce que je souhaiterais que Michel Cantin fasse pour eux ? Ne serait-ce pas qu'il se prive au moins d'un peu de superflu et de luxe et qu'il partage ? Bref, qu'il vive ce que nous appelons aujourd'hui la « simplicité volontaire ». Oui, la simplicité volontaire est tout à fait dans la ligne évangélique, surtout si elle s'accompagne du partage de ce qui dépasse nos besoins essentiels. Tout cela est du domaine de la liberté et de l'amour, qui cherche à aller toujours plus loin.

C'est aussi répondre à l'appel de Dieu, qui nous demande de mettre nos talents et nos biens au service de la construction de son Royaume dès maintenant en nous impliquant pour changer les structures actuelles de notre société pour les rendre plus aptes à favoriser l'épanouissement de chacun et à permettre à chaque humain de notre planète de vivre dans des conditions dignes d'un être humain. À chacun est laissée la latitude de voir comment

13. La Bible, qui n'hésite pas à employer un langage concret, parle des entrailles de Dieu qui s'émeuvent devant la situation de misère des hommes.

il peut contribuer à cette tâche compte tenu de ses talents et de sa situation particulière.

Pour les Israélites, le don de la terre a été précédé de la libération de l'esclavage d'Égypte. Les théologiens d'Amérique latine ont redécouvert en relisant avec leurs concitoyens la libération d'Égypte racontée dans le livre de l'Exode et d'autres événements semblables racontés dans la Bible que le projet de Dieu est toujours un projet de libération. Chez eux la libération la plus importante était celle de l'exploitation de la majorité de la population par une poignée de riches imbus de la pensée capitaliste. Ils ont développé ce qu'on a appelé la théologie de la libération. Nous avons chez nous à découvrir de quoi nous avons besoin d'être libérés. Aujourd'hui, pour accueillir le don de Dieu et accepter la responsabilité qu'il nous confie, il nous faut souvent passer par certaines libérations : celles du paraître, de la consommation, de l'argent et du superflu qu'il peut procurer. Faire passer les personnes avant l'argent ne va pas de soi dans notre société, mais lorsqu'on y accède, on se sent vraiment humain et cela nous procure une joie profonde. N'aurions-nous pas besoin de développer nous aussi une théologie de la libération adaptée à notre situation sociale ?

Développement durable et simplicité volontaire

Le don de la terre à l'humanité implique l'obligation de prendre soin. Nous savons aujourd'hui que les récits de la Genèse, qui évoquent un âge d'or au début de la création, ne sont pas des récits historiques, mais mythologiques. Il n'y a pas eu historiquement une période où il n'y avait aucune violence, où tous les animaux ne mangeaient que de l'herbe (Gn 1, 29-30), où les hommes ne devaient pas mourir (Gn 2, 17), où la terre était un jardin que l'homme était chargé de cultiver (Gn 2, 8-15). Aujourd'hui, nous comprenons que l'état du monde évoqué dans ces récits ne se situe pas au début, mais plutôt à la fin. Il faut y voir l'expression de la volonté de Dieu, ce qu'Il veut que sa création devienne, l'état d'achèvement de son projet et la collaboration qu'il attend des humains pour l'achever et le conduire à sa perfection.

Dans le passé, nous nous sommes arrêtés sur le commandement « Emplissez la terre et soumettez-la » (Gn 1, 28) pour justifier toutes les entreprises d'exploitation de la nature. Qui ne se rend pas compte qu'il est abusif d'y voir la permission d'aller jusqu'à détruire la planète et rendre notre environnement invivable ? C'est pourtant là que nous conduit la pensée néolibérale dans sa recherche de profit à n'importe quel prix. Alexandre Shields, dans l'édition du *Devoir* du 20 mars 2014, écrivait ce qui suit :

Le fait que l'humanité surexploite la majorité des ressources terrestres vitales pour sa survie fait de moins en moins de doute. À preuve, le « déficit écologique » annuel de l'humanité survient de

plus en plus tôt chaque année, selon le Global Footprint Network, qui regroupe des scientifiques, des universitaires, des municipalités et des entreprises de partout dans le monde.

L'an dernier, le jour du dépassement est survenu le 20 août. En 1993, il y a donc à peine 20 ans, il est survenu le 21 octobre. Ce point de dépassement est le moment, dans l'année, où la population mondiale a consommé l'ensemble des ressources que la planète était en mesure de produire pour l'année en cours.

Au rythme actuel, le Global Footprint Network évalue que « *la demande de l'humanité en ressources et services écologiques exigerait une fois et demie la capacité de la Terre pour être satisfaite* ». Selon ces mêmes calculs, « *nous aurons besoin de deux planètes d'ici 2050 si les tendances actuelles persistent* ». Si tous les Terriens consommaient comme les Canadiens, il nous faudrait l'équivalent de trois planètes et demie pour assurer notre subsistance.

Le Devoir, édition du 20 mars 2014

La Chine et l'Inde, avec leurs populations respectives de plus d'un milliard d'habitants, sont en train d'illustrer cela de façon dramatique en prenant pour modèle notre mode de vie.

Le prochain que Jésus nous demande d'aimer n'est pas seulement celui ou celle qui nous est proche dans l'espace et le temps. C'est bien plutôt celui ou celle dont nous choisissons de nous faire proches, comme l'illustre fort bien la parabole dite du bon Samaritain. Nous sommes invités à nous faire proches de ceux qui ont besoin de nous, particulièrement des personnes les plus vulnérables. Le monde est devenu comme un village global et les médias nous permettent de vibrer au sort qui est réservé à tous nos semblables dans les différents pays. Et cela peut inclure ceux qui ne sont pas encore là et qui nous remplaceront bientôt sur cette planète. N'avons-nous pas le devoir de leur laisser un monde au moins aussi habitable que celui dont nous avons hérité et si possible encore meilleur?

Plusieurs philosophes nous font remarquer que le partage des biens matériels divise, car chacun en veut toujours plus et la « tarte » n'est jamais assez grande pour satisfaire tout le monde : d'où résultent divisions, chicanes de famille et, lorsque cela se produit entre pays, des guerres. Au contraire, le partage de biens spirituels, au sens le plus large du terme, unit : partager ses connaissances, ses convictions, ses valeurs, non seulement ne nous en prive pas, mais nous permet de les approfondir et crée une affinité avec les personnes qui les accueillent, nous rapproche d'elles et suscite amour et amitié.

La société de consommation s'efforce constamment de nous convaincre que le bonheur se trouve dans la possession toujours plus grande de biens et dans une vie presque entièrement occupée à des activités extérieures, car son but est le profit. Elle nous utilise à ses fins. Peu lui importe que cela nous rende heureux ou pas. Or, la vérité est que le bonheur se trouve bien plutôt dans une certaine vie intérieure qui nous permet de trouver le sens de notre vie. Nous avons besoin d'un temps de réflexion pour nous poser les grandes questions que l'homme s'est toujours posées : « Pourquoi sommes-nous là sur cette planète ? Qu'est-ce que j'y fais ? Qu'arrive-t-il lorsque la mort survient ? »

Le bonheur est du côté de l'être et non de l'avoir. Du côté de la quête d'être toujours plus humain et non de l'accumulation des biens matériels. Du côté de l'amour, comme l'Évangile nous le propose. Quand on a découvert cela, on a beaucoup moins besoin de biens matériels, et le partage pour que chacun ait sa juste part devient possible. Pour le découvrir, il suffit de prendre le temps de s'arrêter pour y réfléchir. Mais notre société de consommation se charge de nous en empêcher par le divertissement, car elle sait bien que le jour où nous nous arrêterons pour nous demander pourquoi nous

courons tout le temps et où cela nous conduira, nous risquons de cesser de faire son jeu. *Di-vertissement, dis-traction* sont des mots dont la racine signifie *détourner de*; détourner de quoi? Détourner de l'essentiel. Empêcher le silence où l'on peut se trouver seul avec soi-même, s'arrêter pour réfléchir à notre vie, pour se demander après quoi nous courons et surtout, où cela nous mènera.

La simplicité volontaire

Depuis quelques décennies, un peu partout dans les sociétés occidentales, une réaction contre cette société de consommation s'est développée et est connue sous le nom de *simplicité volontaire*. Il suffit d'aller sur le site du Réseau québécois de simplicité volontaire (RQSV) pour en connaître les principes et les motivations. On peut y lire :

La simplicité volontaire est un courant social, un art de vivre ou une philosophie de vie qui privilégie la richesse intérieure par opposition à la richesse matérielle manifestée par l'abondance de la consommation. Elle s'est développée depuis le début des années 80, d'abord aux États-Unis, puis au Québec, surtout depuis la fin des années 90.

C'est une approche multiforme, qui peut toucher tous les aspects de la vie, se manifester de bien des façons et se pratiquer pour toutes sortes de raisons.

L'Office de la langue française du Québec la définit, depuis 2002, comme un « mode de vie consistant à réduire sa consommation de biens en vue de mener une vie davantage centrée sur des valeurs essentielles ».

Le RQSV a choisi de se donner une définition à plusieurs volets, voulant refléter par là la richesse de l'idée et la multiplicité de ses formes. Voici la définition adoptée par l'Assemblée générale du RQSV en avril 2003 :

Une façon de vivre *qui cherche à être moins dépendante de l'argent et de la vitesse, et moins gourmande des ressources de la planète.*

La découverte qu'on peut vivre mieux avec moins.

Un processus individualisé *pour alléger sa vie de tout ce qui l'encombre.*

Un recours plus grand à des moyens collectifs et communautaires *pour répondre à ses besoins et donc un effort pour le développement d'une plus grande solidarité.*

Le choix de privilégier *l'être plutôt que l'avoir, le « assez » plutôt que le « plus », les relations humaines plutôt que les biens matériels, le temps libéré plutôt que le compte en banque, le partage plutôt que l'accaparement, la communauté plutôt que l'individualisme, la participation citoyenne active plutôt que la consommation marchande passive.*

La volonté d'une plus grande équité *entre les individus et les peuples dans le respect de la nature et de ses capacités pour les générations à venir.*

Un courant social important *qui, bien au-delà du RQSV, tente de répondre à des problèmes de société de plus en plus pressants (course folle de la vie moderne, endettement excessif, insatisfaction malgré une consommation débridée, épuisement professionnel, gaspillage et épuisement des ressources naturelles, désintégration du tissu social, etc.).*

Site Web du Réseau québécois de simplicité volontaire (RQSV)

On ne peut manquer de voir l'affinité des valeurs préconisées dans ce mouvement avec celles que nous pouvons trouver dans l'Évangile.

De plus en plus d'hommes et de femmes réalisent que la pensée néolibérale les aliène de leur véritable épanouissement et conduit progressivement à la destruction de l'environnement et des conditions nécessaires au développement et au maintien de la vie sur notre planète. Les disciples de Jésus doivent être de leur temps et peuvent trouver des motivations propres à leur foi pour se joindre aux combats de leur époque. Il est de bon ton pour plusieurs tenants de la pensée néolibérale d'attaquer la prise de position chrétienne sur l'argent en la dénonçant comme contre-productive sur le plan économique. Mais voilà que le FMI lui-même juge que les

inégalités sociales mettent en péril le développement économique. En fait, la position des chrétiens vise à ce que l'argent ne devienne pas un maître, une idole à laquelle on sacrifie des personnes, mais plutôt qu'il demeure au service des personnes. Autrement dit, l'important est ce que l'on fait avec. Cela relève de notre liberté et de notre capacité d'aimer. Et il ne faut jamais oublier que Dieu est le premier à respecter notre liberté, car il recherche avant tout à établir une relation d'amour avec chacun de nous et pour ce, la liberté est un prérequis.

Un Dieu qui propose

C'est Dieu qui nous a créés libres. Il est donc normal qu'il respecte notre liberté. Il serait même aberrant qu'il se comporte avec nous comme si nous étions des marionnettes. Au contraire, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, il nous considère comme des partenaires dans la réalisation de son projet.

Après l'entrée en Terre promise, Josué réunit toutes les tribus d'Israël dans une grande assemblée à Sichem. Après leur avoir rappelé tout ce que Yahvé a accompli pour eux, il leur demande de choisir le Dieu qu'ils veulent servir :

Et maintenant, craignez Yahvé et servez-le dans la perfection en toute sincérité ; éloignez les dieux que servirent vos pères au-delà du Fleuve et en Égypte, et servez Yahvé. S'il ne vous paraît pas bon de servir Yahvé, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, soit les dieux que servaient vos pères au-delà du Fleuve, soit les dieux des Amorites, dont vous habitez maintenant le pays. Quant à moi et à ma famille, nous servirons Yahvé.

Jos 24, 14-15

Après que Josué leur eut rappelé toutes les exigences que comporte le choix de Yahvé, le peuple réaffirma son choix :

Le peuple répondit à Josué : « Non ! C'est Yahvé que nous servirons. » Alors Josué dit au peuple : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez fait choix de Yahvé pour le servir. » Ils répondirent : « Nous sommes témoins. »

Jos 24, 21-22

De même l'auteur du Deutéronome invite le peuple à choisir :

Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur.
[...] Je prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre :
je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction.
Choisis donc la vie, pour que toi et ta postérité vous viviez, aimant
Yahvé ton Dieu, écoutant sa voix, t'attachant à lui ; car là est ta vie,
ainsi que la longue durée de ton séjour sur la terre que Yahvé a juré
à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob, de leur donner.

Dt 30, 15, 19-20

« Aimant Yahvé ton Dieu ». En effet, Dieu recherche une relation d'amour avec les humains et c'est pourquoi il s'attend à un choix tout à fait libre. Un amour obligé est une contradiction dans les termes. L'auteur du Deutéronome met ses auditeurs en garde contre les conséquences d'un mauvais choix. Toutefois, on sent qu'il est disposé à respecter leur décision.

Jésus lui-même, en réponse au jeune homme riche qui vient l'interroger sur ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle, lui répond : « Si tu veux être parfait... » (Mt 19, 21). Et il a laissé s'éloigner l'homme qui semble avoir trouvé la réponse trop exigeante. Parcourant les routes de Palestine, il annonçait la venue prochaine du Royaume de Dieu et appelait chacun à se convertir, à changer sa façon de voir et d'agir.

Malheureusement, beaucoup de responsables de communautés chrétiennes au cours de l'histoire et à tous les paliers de la hiérarchie ont transformé le message en obligations de toutes sortes. Trop souvent, ils méritaient ainsi le reproche que Jésus adressait aux scribes et aux pharisiens de son temps : « Ils lient de pesants fardeaux et les imposent aux épaules des gens, mais eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt » (Mt 23, 4).

Personne mieux que Marcel Légault n'a analysé le rôle de l'autorité et de la liberté dans le christianisme. Vu l'importance du sujet pour déterminer ce que sera le christianisme

dans l'avenir, je me permets de résumer ses propos en utilisant le plus possible les termes qu'il a judicieusement choisis.

En 1970, il publiait *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*¹⁴, un livre d'une étonnante perspicacité et d'une grande lucidité. Au chapitre huit de ce livre prophétique (pages 209-250), il distingue religions d'autorité et religion d'appel et analyse longuement les caractéristiques de chacune pour en arriver à mieux cerner la spécificité du christianisme.

Il précise d'abord que toutes les religions sont des religions d'autorité, en ce sens qu'elles se réclament toutes d'un lien privilégié avec la divinité et qu'en vertu de ce lien elles imposent certaines obligations à leurs fidèles. Ainsi, dans la religion musulmane, Mahomet est censé s'être fait dicter le Coran par un ange, de sorte que ce livre devient normatif pour les croyants qui s'y réfèrent et jouit de l'autorité même de Dieu. D'où découlent les obligations des prières quotidiennes, du jeûne du ramadan, du pèlerinage à La Mecque une fois dans sa vie, de l'aumône, etc. Moïse est censé s'être fait dicter les dix commandements par Dieu sur le Sinaï. De même, Jésus se réclamait d'un lien particulier avec Dieu, qu'il appelait son père pour justifier son enseignement et ses prises de position par rapport à la loi de Moïse.

Les religions d'autorité

Dans la suite du chapitre, Marcel Légault décrit longuement les caractéristiques des religions d'autorité. Ces religions demandent une adhésion surtout collective. Elles exigent une obéissance sanctionnée par des punitions et des récompenses,

14. Marcel Légault, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, Éditions Aubier Montaigne, Collection Intelligence de la foi, 1970, 402 pages.

mais cette obéissance n'impose pas un réel changement du cœur. Elles visent à moraliser les personnes sans les aider à se développer. L'adhésion aux religions d'autorité relève de l'obéissance et d'une discipline collective qui n'atteint pas à une conviction assez profonde pour être capable d'une action réelle sur la vie. Elles peuvent commander les actes, plier les êtres, mais non les transformer, car elles ne sont pas suffisamment issues d'eux (p. 211, 219).

Pour conserver leur autorité absolue fondée sur leur lien avec la divinité, ces religions doivent demeurer immuables. Si elles acceptaient de changer, elles perdraient cette autorité dont elles se réclament. Pour cette raison, la période de l'histoire où ces religions pouvaient s'imposer s'achève et elles sont condamnées à une mort lente par l'évolution rapide de nos sociétés à laquelle elles ne peuvent s'adapter (p. 213-214).

Mais la raison principale de leur déclin provient du fait qu'elles ont ignoré qu'il ne suffisait pas de façonner l'homme du dehors, qu'il fallait plutôt l'appeler à se créer. Les religions d'autorité, par leurs doctrines trop impérieuses et leurs lois trop générales, en viennent à nuire à un développement humain plus personnel. Elles connaissent l'échec parce qu'elles n'arrivent pas à conduire les hommes à s'approfondir personnellement, chacun suivant son chemin propre (p. 220, 222).

Marcel Légault est d'avis que l'homme est trop grand en puissance pour se borner à n'être spirituel que dans les limites du dressage auquel les religions d'autorité le soumettent. Aucune des doctrines et des lois imposées par ces religions ne peut le mener à son accomplissement. Il porte en lui l'exigence d'une expérience spirituelle qui doit se conjuguer avec son accomplissement (p. 222, 223).

La religion d'appel

Pour Marcel Légault, la religion d'appel est tout autre. Elle est essentiellement intérieure et cherche à faire sortir l'homme d'une certaine puérilité spirituelle, qui ne convient plus à son niveau d'humanité. Elle l'aide à mettre en valeur tout ce qu'il est en puissance. Elle approprie son message à ce qu'il peut entendre et qui s'efforce de naître en lui. La religion d'appel aide, par l'intime, l'homme à se trouver, sans quoi il ne saurait être religieux de façon pleinement humaine. Elle s'efforce de lui faire prendre conscience de l'action de Dieu en lui pour qu'il y corresponde pleinement et ne se confine pas dans l'observance des pratiques, moins exigeantes, mais sacralisées, que les religions d'autorité affirment suffisantes. Dans la religion d'appel, c'est par le meilleur de lui-même que l'homme est engagé sur le chemin de la foi en soi, de la foi en Dieu et de la mission (p. 224, 231).

Le christianisme

Après avoir décrit de façon générale les religions d'autorité et ce que serait une religion d'appel, Marcel Légault en vient plus spécifiquement au christianisme. Il constate que sa caractéristique est d'être à la fois une religion d'autorité et une religion d'appel. Mais il souligne immédiatement que l'autorité de Jésus était d'une nature tout autre que celle dont se réclament les religions et leurs représentants. Jésus ne se prévalait de son autorité que lorsqu'on l'avait reconnue. Il la proposait seulement à travers le rayonnement de sa personne. Pour découvrir l'autorité singulière de Jésus et s'y soumettre dans la foi, il fallait depuis longtemps s'être cherché soi-même et finalement, près de lui, s'être trouvé. Pour lui correspondre, il fallait correspondre au meilleur de soi-même. Depuis, il

en est toujours ainsi. Jésus suscitait un éveil spirituel. Son enseignement était un appel d'homme à homme (p. 231, 233-234).

Cette façon d'exercer l'autorité est le bien propre des disciples de Jésus. Cet héritage implique que si le christianisme fut au début de façon indispensable une religion d'autorité à cause des conditions dans lesquelles il dût se développer, il est de façon essentielle la religion d'appel. De tout temps, des chrétiens, toujours en nombre restreint, ont su dépasser le christianisme comme religion d'autorité et vivre de son message. Pour rester fidèle à Celui dont elle tient son origine, l'Église doit être appel, semence et ferment, et vouloir finalement n'être que cela (p. 235, 238).

Marcel Légault constate que l'évolution de l'humanité exige de plus en plus l'émergence de la religion d'appel. L'homme a besoin, pour devenir lui-même, d'un Dieu qui lui permet de créer et non d'un Maître qui lui dicte le chemin, d'une Présence qui l'aide à s'engendrer et non d'une loi qui le façonne du dehors, de l'appel qui le pousse à être et non de l'ordre qui lui impose d'agir. Mais du même souffle il pose le diagnostic que le christianisme est mal préparé pour devenir une religion d'appel. Dans la mesure où, jusqu'à ce jour, il a considéré l'Autorité comme faisant partie de l'essentiel, dans la mesure où il n'a pas su être la religion d'appel autant que les aspirations des hommes le permettaient et le demandaient, ni trouver dans ce rôle sa mission propre, il se trouve menacé dans son existence par l'évolution des sociétés, comme toutes les religions qui sont exclusivement d'autorité. Il le sera même plus rapidement que ces dernières (p. 241, 244).

Autorité et appel sont nécessaires

Marcel Légault reconnaît que l'autorité est indispensable dans un premier temps, mais que c'est l'appel qui est essentiel au christianisme. Nous pouvons comparer ce cheminement à celui de l'éducation de toute personne : un humain a besoin de l'autorité des parents et de leur encadrement pour devenir un adulte responsable, mais devenu adulte, il a à devenir autonome et à décider et choisir ce qui est bon pour lui. Le parallèle pourrait aussi être fait avec la compréhension du rôle de la Loi chez saint Paul : la Loi a servi de *pédagogue* pour conduire jusqu'au Christ ; avec le Christ s'ouvre maintenant l'économie de la grâce. Saint Paul célèbre la liberté des enfants de Dieu, liberté par rapport à la Loi, non pas un laxisme par rapport à cette Loi, mais une intériorisation qui fait que l'on agit par motivation intérieure plutôt que par obligations imposées de l'extérieur. Saint Augustin l'avait bien compris quand il disait : « Aime et fais ce que tu veux. »

Mais, poursuit Marcel Légault, en raison des abus d'autorité dont le christianisme a fait preuve, ses fidèles seront privés de cette étape indispensable de croissance que constitue l'acceptation de son autorité pour accéder à la religion d'appel. Néanmoins, il demeure optimiste, car il estime que la société civile ne procure à ses membres que les biens de l'avoir. Elle creuse un vide intérieur. La mission du christianisme est d'accompagner les hommes dans leur cheminement pour combler ce vide intérieur (p. 250).

Il est surprenant de voir Marcel Légault, dès 1970, identifier les difficultés énormes que rencontre le christianisme à notre époque et les défis majeurs qu'il est appelé à relever. L'évolution de la société et de la situation des Églises qui s'est poursuivie depuis vient confirmer combien il a vu juste. Faute de partager son analyse et sa compréhension du chris-

tianisme, beaucoup de responsables et de *leaders* cherchent des solutions dans des expédients qui n'ont aucun avenir. Occupés à gérer au jour le jour la pratique traditionnelle, sans s'apercevoir qu'elle est de moins en moins crédible, ils n'ont pas de temps pour poser un bon diagnostic sur la crise actuelle que traverse le christianisme. Il serait pourtant de première importance de le faire pour en arriver à trouver les bonnes orientations. Ce sont des théologiens et de simples croyants qui ont entrepris cette tâche un peu partout à travers le monde.

Les implications pour l'Église-institution

Essayons d'esquisser ce qu'implique pour le christianisme de devenir toujours davantage une religion d'appel. D'abord pour l'institution.

Des changements importants dans le discours en matière de morale

Les responsables devraient agir et parler en respectant la liberté de conscience des croyants. Ils ont la responsabilité de les faire accéder à une foi adulte, ce qui signifie cesser de décider pour eux de ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. Depuis trop longtemps, le discours moral des autorités a une teneur qui ne laisse place à aucune exception, comme si on pouvait raisonner en matière morale comme on le fait en géométrie. Certes, les autorités ont le devoir de rappeler ce qui est bien et ce qui est mal. Cependant, on a toujours enseigné depuis des siècles en philosophie et en théologie morale que la norme prochaine de la bonté ou de la malice des actes moraux dépend du jugement pratique de la personne qui a à poser l'acte. Car un acte moral est toujours

circonstancié, et il revient à chacun de tenir compte des circonstances pour évaluer ce qu'il estime être bon de faire. Un exemple permettra de bien comprendre. Voler, c'est-à-dire prendre le bien d'autrui, est mal. Je sais que mon voisin est dépressif et passe des moments difficiles. Je sais également qu'il possède une arme à feu et je crains qu'il commette l'irréparable. Je décide à la première occasion favorable d'aller lui voler sa carabine. Qui oserait prétendre que je commets un acte mauvais ?

Trop longtemps, l'Église-institution a infantilisé les croyants en leur déniaient la capacité de juger de ce qu'il leur fallait faire. Ce n'est tout simplement plus acceptable aujourd'hui. Ce faisant, elle allait à l'encontre de ce qui était enseigné dans ses écoles de théologie. Joseph Ratzinger déclarait lui-même, en 1968 :

Au-dessus du pape comme expression de l'autorité ecclésiale, il y a encore la conscience de chacun à laquelle il faut obéir avant tout, à la limite même à l'encontre des demandes des autorités de l'Église. En faisant ainsi ressortir l'individu qui est placé avec sa conscience devant une instance suprême et dernière qui échappe en fin de compte à l'exigence des communautés extérieures, même de l'Église institutionnelle, on fait valoir en même temps le principe contraire face au totalitarisme montant et l'on distingue la vraie obéissance ecclésiale d'une exigence totalitaire qui est incapable d'accepter une telle obligation ultime qui s'oppose à sa volonté de pouvoir¹⁵.

On ne peut mieux exprimer ce qui est enseigné depuis des siècles sur le jugement de la conscience comme norme prochaine de la bonté ou de la malice d'un acte moral. Devenu préfet de la Congrégation de la doctrine de la foi, puis pape sous le nom de Benoît XVI, on a l'impression

15. Cité dans Kung, Hans, *Mémoires, mon combat pour la liberté*, Montréal, Novalis Cerf, 2006, p. 525.

qu'il a oublié ce qu'il avait écrit alors qu'il était jeune théologien.

Reconnaître que chaque croyant reçoit l'assistance de l'Esprit lorsqu'il s'efforce sérieusement de vivre selon l'Évangile aiderait sûrement les autorités à modifier de façon importante leur discours en matière de morale. Dans le passé, des prises de position et des réactions des plus hautes autorités ont donné à penser que ces autorités s'estimaient seules inspirées de l'Esprit. Le cas le plus frappant a été la publication de l'encyclique *Humanae vitae*. Lors du concile Vatican II, on a posé la question aux pères conciliaires à savoir s'il fallait modifier la position de l'Église dans son enseignement moral en matière familiale, notamment sur les moyens de régulation des naissances. La proposition soumise aux évêques siégeant au concile prévoyait la reconnaissance de la responsabilité des conjoints en matière de régulation des naissances et préconisait des changements dans la position de l'Église sur les moyens artificiels de régulation des naissances. Hans Kung rapporte dans le premier tome de ses mémoires¹⁶ :

Le 16 novembre 1965, le chapitre sur le mariage et la famille, qui a été révisé et discuté à de nombreuses reprises, est soumis à un premier vote. À nouveau, le cardinal Ottaviani avertit avec insistance : le principe de la responsabilité des parents est incompatible avec la foi catholique ! En vain. Deux tours de scrutin donnent plus de deux mille *placet*¹⁷ et seulement quatre-vingt-onze ou cent quarante-quatre *non placet* respectivement.

H. Kung, *Mémoires, mon combat pour la liberté*,
Ottawa, Novalis Cerf, 2006, p. 524

Par la suite, le pape Paul VI a retiré la question de l'utilisation des moyens artificiels de régulation des naissances des

16. Kung, Hans, *Mémoires, mon combat pour la liberté*, Ottawa, Novalis Cerf, 2006, 574 p.

17. *Placet*, en français : « cela me plaît ».

considérations des pères conciliaires pour la confier à une commission spéciale. Jean Delumeau¹⁸ rapporte que le Pape a constitué deux commissions, l'une formée de cardinaux et d'évêques et l'autre, d'experts, où il y avait des laïcs. La première, celle des cardinaux et évêques, conclut que la contraception artificielle des naissances n'était pas illicite par 9 voix contre 2 et 3 abstentions ; la deuxième en vint à la même conclusion par 52 voix contre 4 et 2 abstentions. En 1968, Paul VI publiait l'encyclique *Humanae vitae* où il maintenait le *statu quo* en passant outre à l'opinion des évêques réunis en concile et aux recommandations de ces commissions qu'il avait lui-même mandatées. La suite des choses a montré que la majorité des croyants ont rejeté cette position en n'en tenant tout simplement pas compte dans leur vie. N'est-on pas en droit de se demander où se situait et où se situe encore l'inspiration de l'Esprit en cette matière ? L'Église institutionnelle peut-elle apprendre de ses erreurs ? Si nos évêques croyaient vraiment que l'Esprit peut souffler où il veut et même qu'il s'amuse à souffler en dehors des cadres institutionnels de l'Église, beaucoup de choses pourraient changer.

Il me semble qu'à notre époque, il serait beaucoup plus utile et fécond pour notre Église de proposer un idéal à atteindre en s'inspirant de l'Évangile et en n'oubliant pas que cet idéal ne se restreint pas à la seule dimension sexuelle de la vie. C'est ce que le pape François a commencé à faire en dénonçant les agissements inacceptables de beaucoup sur le plan économique et social et en invitant nos contemporains à s'occuper vraiment des migrants, des travailleurs exploités quasi comme des esclaves et de tous les laissés-pour-compte

18. Delumeau, Jean, *Un christianisme pour demain*, Hachette Littératures, 2003, p. 205.

de notre société. N'est-il pas évident que le néolibéralisme va à l'encontre de bien des valeurs évangéliques ?

Priorité à l'accompagnement

La désaffection de beaucoup de croyants s'explique en grande partie par le fait qu'ils ressentent comme un viol des consciences le fait que trop de pasteurs ont imposé des décisions à des personnes, plutôt que de les accompagner dans le cheminement nécessaire pour en arriver à évaluer la situation et décider par elles-mêmes ce qu'elles estimaient bien de faire. Les pasteurs à tous les niveaux devraient reconnaître que tous les êtres humains sont en cheminement spirituel tout au long de leur vie. Ceci est vrai pour tout croyant. Et ce cheminement se fait de plus en plus souvent aujourd'hui en dehors des cadres de l'institution. Celle-ci devrait résister à la tentation de les contrôler. C'est l'accompagnement qui convient dans la confiance que l'Esprit est à l'œuvre dans chaque personne. Ce faisant, elle devrait plutôt chercher à reconnaître ce qu'il y a de valable dans ces cheminements ; peut-être y apprendrait-elle des façons nouvelles, adaptées à notre époque, d'être disciple de Jésus. Ce serait simplement reconnaître que tout croyant qui s'efforce sincèrement de conformer sa vie à celle de Jésus bénéficie de l'assistance de l'Esprit.

De plus en plus de croyants forment de petits groupes pour rechercher ensemble la façon d'être disciples de Jésus aujourd'hui. Les autorités devraient encourager et favoriser la formation de ces petites communautés, car c'est dans ces petits groupes que la nouvelle évangélisation dont on parle depuis longtemps pourra se réaliser. Notre époque demande que cette nouvelle évangélisation se fasse en profondeur. Elle devra être l'œuvre de personnes qui mettront leur confiance

en Jésus pour la conduite de leur vie et y mettront le temps nécessaire pour approfondir son message. Et plutôt que de réduire le nombre de communautés chrétiennes en fonction du nombre de prêtres disponibles, ces mêmes autorités devraient considérer sérieusement la suggestion du théologien jésuite Joseph Moingt pour rendre possible la célébration de la Cène par ces petites communautés¹⁹, car elles y ont droit et en ont besoin pour répondre à la parole de leur maître lors de la dernière Cène: «Vous ferez cela en mémoire de moi.» Si l'institution n'assouplit pas sa discipline pour permettre cette célébration dans ces petites communautés, de plus en plus de groupes s'autoriseront à le faire sans le consentement des autorités comme cela a déjà commencé, en Europe notamment, en se référant à la pratique des premières communautés chrétiennes.

Les implications pour chaque croyant

Beaucoup trop de catholiques sont encore mal foutus avec la religion. Leur relation avec Dieu est encombrée d'une foule d'obligations et d'interdictions quand elle ne l'est pas d'expériences malheureuses avec certains de ses représentants. On peut comprendre le rejet massif de cette religion perçue comme un obstacle au bonheur.

Les croyants ont la responsabilité de faire le ménage dans la conception de leur foi en prenant bien soin de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, comme on dit. En se servant de son gros bon sens, il est possible d'accéder à une conception plus juste du christianisme qui est, comme l'affirme avec raison Marcel Légault, une religion d'appel. Il est possible de considérer les obligations religieuses du passé, comme celles

19. Moingt, Joseph, *Faire bouger l'Église catholique*, Desclée de Brouwer, Paris, 2012, p. 51. Voir plus loin le chapitre sur les petites communautés.

imposées par nos parents alors que nous étions encore enfants. Au fur et à mesure que nous avons vieilli, nous avons examiné ces obligations et les avons rejetées ou assumées selon que nous les jugions pertinentes ou non. De même devons-nous agir sur le plan de la foi pour devenir des croyants adultes et cesser de nous laisser infantiliser par les autorités. Chacun a le devoir de prendre en mains son cheminement spirituel.

Purifier notre conception de Dieu est une tâche que les croyants d'aujourd'hui doivent tenir pour prioritaire, car nos contemporains ont atteint un degré de culture qui leur permet de rejeter avec conviction tous les faux dieux que les religieux de notre époque mettent au service de leurs causes la plupart du temps pas très nobles. N'entend-on pas très souvent des gens nous dire que s'il n'y avait pas de religions, il y aurait beaucoup moins de violence dans le monde ? L'histoire du christianisme leur en donne des exemples patents et les propos et prises de position des tenants de la droite religieuse viennent les confirmer dans leur conviction que la religion chrétienne n'échappe pas à ce reproche encore aujourd'hui. Ceux qui agissent ainsi devraient se rappeler la parole que saint Paul adressait à certains dans son épître aux Romains : « [...] le nom de Dieu, à cause de vous, est blasphémé parmi les nations » (Rm 2, 24).

François Varone a montré qu'il y a une façon d'être religieux aujourd'hui qui conduit à l'athéisme. Il distingue deux types de religieux :

La religion de la peur : elle tente d'arracher à Dieu un verdict favorable en triomphant de son exigence hostile par la loi et les œuvres. La religion de l'utile : par le moyen de rites elle s'efforce d'obtenir de Dieu une intervention concrète dans les événements. Ces deux comportements religieux, si différents soient-ils dans leur

théologie et leur morale, ont une racine commune : la méconnaissance de Dieu²⁰.

Et un peu plus loin, aux pages 55 à 57, il précise que la religion de la peur conduit à l'athéisme existentialiste alors que la religion de l'utile glisse lentement vers un athéisme pratique. Notre époque exige donc de chaque croyant qu'il porte un regard critique sur sa façon de croire et purifie l'idée de Dieu dont il a hérité s'il ne veut pas prêter flanc au rejet de Dieu par ceux qui l'entourent.

Les sciences humaines ont étudié le phénomène religieux et ont mis en évidence le fait que les humains ont tendance à se fabriquer des dieux. Les chrétiens n'échappent pas à ce penchant. D'où l'adage bien connu : « Dieu a fait l'homme à son image et les humains le lui ont bien rendu. » Ainsi, l'image de Dieu dont nous avons hérité a été déformée tout au long des siècles.

Le dieu que l'on se fabrique est moralisateur, très exigeant ; il ne sauve que ceux et celles qui observent sa loi et ses exigences, les gens corrects, et il rejette les autres. Ses adeptes sont finalement incapables d'observer ses lois. Au nom de ce qu'ils considèrent comme sacré ou important sur le plan religieux, ils vont même jusqu'à tuer. Ce dieu est générateur de violence. Ce dieu pense généralement la même chose que ses adeptes et épouse leurs préjugés : homophobie, misogynie, etc. Ses partisans ont tendance à le réquisitionner et à le mettre à leur service. Ils se trouvent le plus souvent dans ce qu'il est convenu d'appeler la droite religieuse et les fondamentalistes tant juifs que musulmans et chrétiens.

Le Dieu révélé par Jésus considère les laissés-pour-compte comme des personnes blessées. Il les aime d'un amour particulier et préférentiel comme des parents qui accordent une

20. Varone, François, *Ce Dieu absent qui fait problème*, Paris, Cerf, 1981, p. 45.

attention spéciale à celui de leurs enfants qui est plus faible. C'est un Dieu qui aime gratuitement et dont l'amour vise à aider chacun à se relever et à poursuivre la plénitude de vie à laquelle il est appelé. Il accorde plus d'importance à la vie humaine qu'à ce qui est considéré comme sacré par ceux qui se fabriquent un dieu. Jésus a fréquenté les marginaux, notamment ceux que les religieux de son temps considéraient comme damnés. Ces fréquentations expliquent qu'il ait pu dire aux théologiens de son temps : « Les prostituées arrivent avant vous dans le Royaume de Dieu. » Je pense que fréquenter les marginaux facilite l'accès au vrai visage de Dieu, à découvrir que le Dieu de Jésus est le Dieu vivant et qu'il n'y en a pas d'autres. Tous les autres sont des idoles, quel que soit le nom que nous leur donnons. Ce n'est pas un Dieu dont on se sert, mais un Dieu que l'on sert parce que sa cause est la cause de l'homme, comme le théologien allemand Hans Kung se plaît à le répéter²¹.

En se servant de son gros bon sens et à partir d'assertions que nous pouvons considérer comme très solides, il est possible d'en arriver à faire le ménage dans notre conception de Dieu. Ainsi, en se fondant sur la révélation de Dieu comme Père nous pouvons exclure toutes les peurs qu'on nous a inculquées, notamment celle de l'enfer. Un père qui chercherait à obtenir les comportements qu'il désire voir adoptés par ses enfants en utilisant continuellement les menaces et la peur serait considéré comme un père indigne. À plus forte raison, on peut penser que Dieu récuse fortement une telle pédagogie, lui qui est éminemment Père. Pour la même raison, on peut être sûr que quoi que l'on fasse ou que l'on ait fait, Dieu continue de nous aimer et de nous inviter à

21. Kung, Hans, *Jésus*, Paris, Seuil, 1978 et 2014, p. 131 et suivantes. Je ne saurais trop recommander ce livre.

participer à la réalisation de son projet. L'expérience humaine d'une paternité ou d'une maternité digne de ce nom peut nous permettre de nous faire une image plus juste de Dieu.

Jésus nous avait prévenus : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez » (Mt 7, 16). Ici encore, il s'agit d'un principe de gros bon sens qui peut nous servir pour discerner le vrai Dieu des idoles. Malheureusement, plusieurs oublient d'en faire usage dès lors qu'il est question de religion. Pour eux, religion et irrationnel vont de pair. Comment peut-on croire que Dieu serait du côté de quiconque se propose de tuer ou de faire quelque tort que ce soit à d'autres humains dans la réalisation d'un projet ou la poursuite d'une fin ?

Au point de départ du judéo-christianisme, il y a la libération de l'esclavage d'Égypte. Dieu nous veut libres et veut nous aider à nous libérer de tous les esclavages. Il veut que nous ayons la vie en abondance. Il ne peut donc y avoir opposition entre notre épanouissement personnel bien compris et ce qu'il attend de nous. En tant que disciple de Jésus, nous devons nous efforcer de présenter notre foi en lui comme une invitation libératrice à laquelle chacun peut répondre de façon originale, car chaque personne est unique.

Si, comme Marcel Légault l'a montré très éloquemment, le christianisme n'a d'avenir que comme religion d'appel, des changements importants sont nécessaires tant du côté de l'institution que du côté de chaque croyant. C'est un beau défi à relever dont nous sommes certainement capables. Aujourd'hui, les ressources ne manquent pas, et quiconque cherche un peu trouvera sur Internet ou en librairie les résultats vulgarisés des recherches les plus récentes des spécialistes de la Bible, des théologiens ou d'autres spécialistes des religions, ou encore les réflexions de simples croyants qui ont pris au sérieux l'appel de Jésus à devenir son disciple. Le

critère ultime qui doit nous guider, c'est la vie et l'enseignement de Jésus de Nazareth tels que nous les trouvons dans les écrits du Nouveau Testament, c'est-à-dire tels que ses premiers disciples les ont compris. Et il est difficile de ne pas reconnaître qu'il s'y trouve une *option préférentielle pour les pauvres*, comme la majorité des théologiens, notamment les théologiens de la libération, le redécouvrent aujourd'hui.

Vivre sa foi dans une société pluraliste

Pendant des siècles, le monde occidental a vécu en chrétienté. L'Église se servait du bras séculier pour imposer ses valeurs à tous. C'était le temps du sabre et du goupillon. Même si cette époque est révolue depuis un bon bout de temps, il y a encore des croyants qui en ont gardé les réflexes. Et même des pasteurs, prêtres et évêques. Vivre dans une société pluraliste et laïque exige qu'aucun groupe religieux ne s'efforce d'imposer ses valeurs à l'ensemble de la population. Lorsque certains groupes s'y aventurent, ils ne font que desservir la cause qu'ils s'efforcent de défendre et discréditent la religion dont ils se réclament.

Le pape François nous invite au respect de la vie humaine de son début jusqu'à la fin. Mais tout est dans la manière. Cela pose les questions très débattues de l'avortement et des soins de fin de vie.

Au Canada, les élus ont choisi de décriminaliser l'avortement. Les militants pro-vie sont un exemple parfait de ce comportement d'un autre âge. Toutes leurs énergies sont consacrées à obtenir des gouvernements une recriminalisation de l'avortement et ils le font au nom de l'Évangile. Ce qui est inacceptable pour nos contemporains et ne fait que les braquer contre le christianisme.

Que l'Évangile nous amène au plus grand respect de la vie et que nous l'affirmions publiquement, peu de gens nous en feront le reproche. Surtout si nos actes sont cohérents avec nos paroles. N'est-il pas illusoire de penser que la

recriminalisation de l'avortement réglerait le problème? Elle nous reconduirait à la situation où beaucoup de femmes se faisaient avorter dans des conditions épouvantables qui parfois allaient jusqu'à entraîner la mort.

Ne serait-il pas préférable de consacrer nos énergies à minimiser et éliminer si possible les obstacles qui incitent plusieurs femmes, notamment des adolescentes, à choisir l'interruption de grossesse : l'insécurité financière, les contraintes liées à l'éducation de cet enfant dans le cas où la femme se retrouve seule, les difficultés de concilier la responsabilité d'un enfant avec la poursuite des études, sans compter le traumatisme s'il y a eu viol, etc.? Pendant des siècles, l'Église a investi des ressources considérables en éducation et dans les services sociaux et de santé. Pourquoi ne serait-elle pas capable aujourd'hui d'investir dans des ressources pour aider des femmes aux prises avec une grossesse non désirée à cheminer et, si elles sont prêtes à conduire leur grossesse à terme, à les soutenir de toutes les manières possibles?

Si nous sommes pour le respect de toute vie, cela devrait aussi nous conduire à nous engager à créer partout sur la planète des conditions de vie dignes d'un être humain. Car ce n'est pas tout de vouloir que toutes les grossesses soient conduites à terme. Si nous avons un vrai respect de la vie, il faut tenir à ce que tous les enfants qui naissent puissent grandir et se développer dans des conditions dignes d'un être humain pour atteindre la plénitude de vie à laquelle ils ont droit. S'occuper des millions d'enfants déjà nés et qui grandissent dans des conditions de vie infrahumaines qui les handicaperont pour le restant de leurs jours ne peut que susciter l'admiration de nos contemporains plutôt que de les braquer contre la religion.

Aujourd'hui, Jésus serait sans doute contre l'avortement comme il a été contre l'adultère, mais devant la femme adultère, il a rendu inopérante la loi qui criminalisait l'adultère en disant : « Que celui qui est sans péché lui lance la première pierre. »

Les groupes pro-vie sont un bon exemple de prises de position de la droite religieuse qui indisposent beaucoup de nos contemporains. Une recherche menée par M. Hout, de l'Université de New York, et C. S. Fisher, de l'Université de Californie, à Berkeley, révèle que 20 % des Américains se déclarent sans religion. Les chercheurs estiment que 60 % de l'augmentation de ceux qui se déclarent sans religion est due à la tendance démographique, alors que 40 % de cette augmentation s'explique par la réaction négative que suscite la droite religieuse. Les prises de position de la droite religieuse sur les questions sociales en amènent beaucoup à réagir en disant : « Si c'est ça ce que la religion veut dire, alors ne comptez pas sur moi ! » relate le professeur Fischer, sociologue à Berkeley²².

En 2007, aux États-Unis, 78,4 % de la population se déclarait chrétienne et 16,1 % sans appartenance religieuse. En 2014, les chrétiens n'étaient plus que 70,6 % alors que ceux sans appartenance constituaient 22,8 % de la population²³.

Il en est de même au Canada. L'Enquête nationale sur les ménages 2011 de Statistique Canada nous apprend que près d'un Canadien sur quatre se déclare sans religion. En 2011, 24 % de la population se déclarait sans religion alors que dix

22. www.pewforum.org/2013/08/19/event-transcript-religion-trends-in-the-u-s/

23. www.pewforum.org/2015/05/12/americas-changing-religious-landscape/

ans plus tôt, ce pourcentage était de 16,5 %²⁴. Au Québec, 937 000 individus déclarent n'appartenir à aucune tradition religieuse. En 2001, ils étaient 413 190. Leur nombre a plus que doublé en dix ans. C'est le deuxième groupe en importance après celui des catholiques, et celui qui croît le plus rapidement²⁵.

Mon hypothèse est qu'ici aussi, les groupes religieux de droite y sont pour beaucoup. Ils réussissent à occuper une grande place dans les médias tout en véhiculant une conception de la religion complètement dépassée, avec leur interprétation de la Bible qui fait fi des recherches exégétiques des derniers siècles. Leur approche moralisatrice à outrance, jumelée à une façon de raisonner en morale comme en géométrie, les amène à régenter les consciences individuelles. N'est-il pas évident que cette façon de faire qui a prévalu pendant trop longtemps au Québec est en grande partie responsable de la désaffection des Québécois envers leur Église? On instrumentalise la religion pour appuyer ses préjugés personnels, comme il appert dans les cas d'homophobie. Tout cela apparaît de plus en plus odieux à beaucoup de nos contemporains.

Je pense que les autorités religieuses sous-estiment grandement le tort que la droite religieuse cause au christianisme, tant chez les catholiques que chez les protestants. Ces chiffres, semblables au Canada et aux États-Unis, appellent à un discernement urgent et courageux de la part des plus hautes autorités. Il en va d'une annonce pertinente de l'Évangile pour nos contemporains.

Malheureusement, les responsables de notre Église ont eux-mêmes de la difficulté à reconnaître les erreurs du passé

24. www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/130508/dq130508b-fra.htm

25. www12.statcan.gc.ca

qui ont contribué à la désaffection qu'ils déplorent. J'en veux comme exemple leur prise de position sur le projet de loi du gouvernement du Québec sur l'aide médicale à mourir.

L'assemblée des évêques du Québec vient de s'opposer à ce projet de loi. Ici encore, la majorité de la population perçoit cette prise de position comme une volonté d'imposer les valeurs catholiques à tout le monde et réagit négativement.

Cette prise de position m'amène à me poser plusieurs questions.

La première : au nom de qui parlent-ils ? Une majorité de la population est en faveur de ce projet de loi, et je pense qu'il y a de nombreux croyants qui peuvent se prononcer en faveur sans renier leur foi en Jésus .

Le pape François dans une récente entrevue accordée à un confrère jésuite, le père Spadaro²⁶, nous met en garde contre le danger de se prononcer sur des problèmes sociaux en laboratoire. Il préfère le point de vue de ceux qui sont à la frontière, à savoir ceux qui vivent les situations. Je ne crois pas que ce soit le cas des évêques. Par contre, je connais de nombreux prêtres et de plus nombreux laïcs qui fréquentent régulièrement des CHSLD et des hôpitaux et qui doivent aussi faire face à cette problématique de la fin de vie. Étant bénévole depuis dix-neuf ans dans un CHSLD, j'en suis et je ne me reconnais pas dans la prise de position de nos évêques. Ceux-ci ont-ils pris la peine de consulter ceux et celles qui sont à la frontière sur cette question ? J'en doute fort. Car je pense que la prise de position aurait été différente.

Ma deuxième question : nos évêques sont-ils conscients que nous vivons dans une société pluraliste ? À ce que je sache, le projet de loi n'oblige personne à recourir aux

26. Interview du pape François aux revues culturelles jésuites, Revue *Études*, octobre 2013.

mesures prévues en fin de vie. Ceux et celles qui, selon leur conscience, ne veulent pas y recourir ne se verront aucunement obligés de le faire. Ceux et celles qui jugeront préférable de prévoir comment ils veulent que leurs derniers moments se déroulent pourront se prévaloir de cette loi. Et je ne doute pas que de nombreux croyants y aient recours sans pour autant renier leur foi. Voir les choses ainsi s'appelle respecter la liberté de conscience des personnes et cesser de les infantiliser en décidant pour elles sur des questions morales. L'histoire de l'Église catholique au Québec avec ses abus de viol des consciences, dont les femmes ont été les principales victimes, et les conséquences désastreuses qui en résultent aujourd'hui dans les prises de distance de beaucoup par rapport à l'Église devraient conduire à se garder une certaine gêne. Mobiliser les croyants pour qu'ils s'investissent dans l'organisation de soins palliatifs dans toutes les régions du Québec s'avérerait beaucoup plus positif et serait perçu très favorablement par nos concitoyens.

En se concentrant sur le seul objectif d'obtenir la criminalisation de l'avortement ou l'interdiction d'un projet de loi sur les soins de fin de vie, les militants pro-vie et les autorités se discréditent eux-mêmes et discréditent aux yeux de beaucoup le christianisme dont ils se réclament. Et cette perte de crédibilité n'est pas sans répercussion sur la réceptivité de l'annonce de la résurrection, qui est la mission essentielle de l'Église. Au contraire, un engagement pour le respect de la vie de son début jusqu'à la fin selon les valeurs de l'Évangile, vécu dans une implication personnelle, ne peut que susciter l'admiration et avoir un effet d'entraînement.

Ce besoin d'imposer ses valeurs à tout le monde montre très bien jusqu'à quel point beaucoup de croyants, et malheureusement aussi beaucoup de responsables religieux, sont

déconnectés de la réalité contemporaine. Jean-Claude Guillebaud est très clair sur ce point :

Nos sociétés démocratiques ont définitivement récusé toutes ces formes, même résiduelles d'hétéronomie. Elles entendent se fonder de façon autonome, c'est-à-dire s'auto-instituer, ou s'auto-organiser, pour reprendre la terminologie de Cornélius Castoriadis. Mieux encore, elles concèdent à chacun de leurs membres la capacité de choisir lui-même librement – dans les seules limites du droit – les valeurs auxquelles il adhère, les principes moraux qu'il reconnaît pour légitimes, les croyances qu'il assume, etc. Dans la sensibilité moderne, la simple hypothèse d'une valeur enracinée au-dehors, en haut ou ailleurs, est perçue comme attentatoire à la liberté de chacun. Nous nous sommes définitivement libérés de ce que John Stuart Mill appelait le « despotisme des coutumes »²⁷.

Voilà le contexte dans lequel nous évoluons dorénavant. Nous n'y pouvons rien changer. Peu de gens le souhaiteraient d'ailleurs, mis à part les nostalgiques de la droite religieuse. Je concède que pour l'Église-institution, ce nouvel environnement oblige à des changements très importants d'attitudes et de comportements. Mais la réception de son message ne peut en faire l'économie.

Il ne sert à rien d'accuser la modernité et ses valeurs pour la désaffection de beaucoup par rapport à la pratique traditionnelle. Nous n'avons pas de contrôle sur ces valeurs. Par contre, nous avons un contrôle sur ce que nous décidons de faire. Mieux vaut donc reconnaître les erreurs du passé qui expliquent la réaction négative de ceux et celles qui prennent leurs distances pour éviter de les répéter et se recentrer sur l'enseignement de Jésus pour le proposer en tenant compte de la sensibilité de nos contemporains.

L'avenir du christianisme repose sur les épaules de ceux

27. Guillebaud, Jean-Claude, *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999, p. 219.

et celles qui sont capables de faire le deuil de la chrétienté, de cette époque où l'Église pouvait imposer ses valeurs à tous avec l'aide du pouvoir temporel. Cette époque est depuis longtemps révolue et la vie ne revient jamais en arrière.

Être disciple de Jésus aujourd'hui exige de se situer dans la modernité et de savoir reconnaître les valeurs que partagent nos contemporains et qui sont conciliables avec les valeurs évangéliques. Malheureusement, le Vatican a trop longtemps mené une lutte acharnée contre les valeurs de la modernité sans y discerner ce qu'elles avaient de positif. Ce n'est pas le lieu ici de rappeler dans le détail l'histoire de cette opposition farouche. Je réfère ceux qui seraient intéressés par la question à un livre récent de Hans Kung²⁸. Il a fallu attendre le concile Vatican II pour que des valeurs comme la liberté religieuse et la liberté de conscience soient reconnues. Aujourd'hui, plusieurs penseurs retrouvent les racines évangéliques de ces valeurs laïcisées.

28. Kung, Hans, *Peut-on encore sauver l'Église?*, Paris, Seuil, 2012, p. 107-136.

Les valeurs de la modernité et leurs racines évangéliques

Les valeurs de la modernité doivent se comprendre dans le prolongement du mouvement des Lumières, né dans la dernière partie du XVI^e siècle en Europe et qui s'est poursuivi au XVIII^e siècle pour aboutir à la Révolution française en 1789 avec la devise très connue « Liberté, Égalité, Fraternité ». La Constitution américaine promulguée en 1776 avec la Déclaration de l'indépendance des États-Unis s'est aussi beaucoup inspirée de ces nouvelles valeurs.

Ce mouvement des Lumières fut essentiellement une réaction d'intellectuels et d'artistes contre ce qu'ils considéraient des abus des pouvoirs politiques et religieux. Ils préconisaient que chaque personne utilise sa raison pour se libérer de l'obscurantisme religieux, des superstitions, de l'arbitraire, de l'irrationnel, bref de tout ce qu'ils considéraient comme des oppressions qui s'opposaient au bien-être des personnes et au progrès de l'humanité.

D'où l'émergence des valeurs identifiées à la modernité.

La liberté

Liberté de penser, de choisir sa vie ; liberté de la personne de s'émanciper des pressions extérieures qui influencent indûment l'orientation de sa vie, qu'elles soient religieuses ou sociales, comme le conformisme qui empêche d'agir à l'encontre des valeurs familiales ou culturelles du milieu dans

lequel on vit. D'où l'affirmation de la valeur absolue de la personne qui ne peut jamais être utilisée par la communauté. C'est bien plutôt celle-ci qui se voit fixer comme fin l'épanouissement de chaque personne dans le respect de son identité et de sa différence.

D'où l'affirmation de l'autonomie de la personne. Qui dit autonomie dit, selon les racines grecques qui forment le mot, être soi-même sa propre loi : *autos*, « soi-même », et *nomos*, « loi ». Son contraire, hétéronome, *hétéros*, « autre », et *nomos*, « loi », est ainsi défini par le *Larousse* : *Qui reçoit de l'extérieur les lois régissant sa conduite, au lieu de les trouver en soi*. C'est le refus que ma vie soit déterminée par des normes qui me sont extérieures, étrangères. C'est un plaidoyer pour que chaque personne examine avec sa raison les valeurs et les lois qui lui sont proposées et retienne celles qui lui apparaissent valables. D'où le respect de la liberté de conscience et de la liberté de religion.

Les sociétés, tout comme les individus, refusent aujourd'hui toute forme d'hétéronomie. Elles prétendent s'autodéterminer et refusent de se faire imposer quoi que ce soit, par le pouvoir religieux notamment.

L'égalité

Le mouvement des Lumières affirme haut et fort l'égalité dignité de tous les humains, peu importe leur race, leur genre ou leur orientation sexuelle. Cette égalité est affirmée clairement dans la devise de la Révolution française. Mais tout comme le christianisme tout au long de son histoire, les tenants des Lumières auront bien du mal à la mettre en application. Cette revendication à l'égalité aura néanmoins réussi à saper le pouvoir arbitraire de quelques-uns sur toute la société, conduisant à la disparition des monarchies et à

leur remplacement par des gouvernements démocratiques. Nous lui devons aussi la séparation des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, qui est devenue la règle dans nos sociétés et prévient de nombreux abus.

Le progrès et la promotion des connaissances scientifiques

Le mouvement des Lumières oppose aussi les diverses sortes de connaissances rationnelles aux croyances en discréditant ces dernières. Il favorise le développement des connaissances scientifiques et des techniques qui en résultent. Il met en valeur la notion de progrès et vise l'amélioration constante du sort de l'humanité grâce aux efforts de la raison. Il croit que les sciences permettront d'en arriver à une maîtrise de plus en plus grande de la nature.

Expansion de ces valeurs en Occident

Ces valeurs se sont propagées progressivement en Europe et en Amérique du Nord et ont reçu un accueil de plus en plus grand dans la population. On comprend qu'elles entraînaient un changement de perspectives majeur et constituaient un ferment pour des modifications profondes des sociétés occidentales. Au ^{xx}e siècle, ces valeurs de liberté et d'égalité se sont vu inscrites dans les diverses déclarations et chartes des droits de l'homme.

Examen récent de ces valeurs de la modernité

Au cours des dernières décennies, plusieurs penseurs se sont penchés sur cette modernité. Ils y ont été amenés probablement par l'évolution de plus en plus rapide des changements qui surviennent dans nos sociétés, mais aussi par le désenchantement ressenti de plus en plus et attribué par plusieurs

à la mise en œuvre de ces valeurs de la modernité et à son effet d'entraînement sur la disparition des valeurs traditionnelles. Ils essaient de retracer leur cheminement à travers le temps et en recherchent l'origine. Ils en viennent à deux constats. D'abord, que ces valeurs, surtout en France, se sont développées en opposition au christianisme. Ce qui n'est pas surprenant compte tenu de ce que nous avons dit plus haut. En fait, elles s'opposaient principalement au pouvoir clérical tel qu'il s'était développé au cours des siècles, souvent en s'éloignant des valeurs évangéliques. Nous avons fait l'expérience ici, au Québec, il n'y a pas si longtemps de cela, de ces abus du pouvoir clérical dont les femmes ont été les principales victimes. L'Église du Québec en subit encore les conséquences dans la désaffection de beaucoup.

Le deuxième constat, paradoxalement, c'est la découverte que ces valeurs ont des racines judéo-chrétiennes. Ce n'est pas un hasard si ces valeurs sont apparues en Occident dans des pays dont les sources de la culture sont à la fois judéo-chrétiennes et grecques. Ce n'est pas l'objet de ce livre de reprendre toute cette analyse et de montrer l'influence du christianisme dans l'apparition des valeurs de la modernité. Nous n'évoquerons que succinctement ces liens. Pour ceux qui souhaitent approfondir la question, je les réfère à Jean-Claude Guillebaud, qui traite du sujet dans plusieurs de ses livres²⁹.

29. Guillebaud, Jean-Claude, *Comment je suis redevenu chrétien*, Albin Michel, 2007, 183 p., principalement p. 57-95. Plus en profondeur dans *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999, 366 p.

Affinités entre valeurs de la modernité et valeurs évangéliques

La liberté

Le respect de la liberté de chaque humain peut facilement être rattaché au fait, comme nous l'avons souligné dans les chapitres précédents, que Dieu cherche à établir une relation d'amour avec chacun et chacune d'entre nous. Or, il ne peut y avoir d'amour vrai que s'il y a liberté. Comme nous l'avons vu, Jésus a résumé toute la Loi dans les deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain³⁰. L'erreur fut de transformer ces commandements en obligations, ce qui les dénature profondément. L'erreur fut aussi de penser qu'il suffisait de baptiser des personnes pour en faire des disciples de Jésus. Jésus interpellait les personnes individuellement, même lorsqu'il s'adressait à des foules, et les invitait à la conversion, à un retournement de leur vie. Il est clair que Jésus s'adresse alors à notre liberté et à notre générosité. Nous n'aurons jamais fini d'aller toujours plus loin dans la mise en œuvre de cette consigne. Jésus a aussi déclaré, d'après saint Jean au chapitre 10 verset 10 de son Évangile, être venu pour que nous ayons la vie en abondance, ce qui signifie qu'il veut le bonheur de tous les humains, chacun selon son identité propre, dans le respect des différences et du cheminement personnel de chacun.

Jésus s'adresse à chaque personne pour l'inviter à la conversion, une décision essentiellement personnelle, une adhésion à de nouvelles valeurs qui suppose une rupture avec les valeurs de la majorité. Paul rappelle aux chrétiens qu'ils ne sont plus sous la Loi, mais sous la grâce. Il parle de la

30. Cf. Jn 13, 34-35; 15, 12-17; Mt 22, 37-40; Lc 10, 25-28; Mc 12, 28-34.

liberté des enfants de Dieu. Le chrétien est conduit par l'Esprit et agit par amour ; il doit se sentir libre par rapport à la Loi.

L'égalité

Quand on évoque l'égalité entre tous les humains, on ne manque pas de citer le texte de Paul :

Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus.

Ga 3, 27-28

Ce principe de l'égalité entre tous les humains est clairement le fruit du monothéisme. Il est totalement inconnu de l'Antiquité qui distinguait entre hommes libres et barbares, entre citoyens et esclaves. Même un philosophe comme Aristote partageait ce point de vue peu flatteur de ceux qui n'étaient pas grecs. Il est aussi inconnu de l'Orient où l'on retrouve la distinction des castes. Bien plus la loi du karma explique les différences importantes pouvant exister dans le sort des individus et n'incite nullement à les corriger. Pour la foi monothéiste, tous les humains doivent être égaux aux yeux de ce Dieu unique. Dans les faits, ce pourra être une autre affaire, mais le principe est posé. De même qu'il sera posé et renforcé par le message de Jésus. Ce qui n'empêchera pas de prendre un très long temps pour en arriver à l'abolition de l'esclavage et d'autres formes d'inégalités que l'on retrouve dans la société civile et même dans l'Église.

Ce principe d'égalité était beaucoup plus vécu dans les premiers siècles du christianisme que de nos jours. Les premiers chrétiens formaient des communautés dont les

membres se considéraient d'abord comme frères et sœurs. Augustin disait aux fidèles : « Je suis évêque pour vous, je suis chrétien avec vous », « pécheur avec vous », « disciple et auditeur de l'évangile avec vous ». « Si je suis évêque, c'est pour vous, mais avec vous je suis chrétien³¹... » En parlant de l'Église des premiers siècles, Congar dit :

Il s'agit, non d'un système, d'une structure juridique, mais d'un ensemble d'hommes qui prient, jeûnent, font pénitence, implorent la grâce, mènent le combat spirituel, luttent pour que triomphe en eux l'esprit de Jésus-Christ. C'est pourquoi aussi l'autorité est morale et demande des hommes eux-mêmes spirituellement vivants.

[...]

Dans ces conditions aussi, l'autorité est encore exercée en liaison avec la communauté. C'est des conciles et des papes du iv^e et v^e siècle que datent les formules fameuses : « Celui qui doit être mis à la tête de tous, doit être choisi par tous », « qu'on n'impose aucun évêque contre la volonté du peuple ».

Yves Congar, *Pour une Église servante et pauvre*,
Paris, Cerf, 2014, p. 45

Le concile Vatican II a préconisé plus de collégialité dans l'Église. Les opposants s'empressent de dire que l'Église n'est pas une démocratie. À ce que je sache, elle n'est pas une monarchie absolue non plus. Il est urgent d'en venir à l'implication du plus grand nombre de personnes possible dans les prises de décisions en s'inspirant du vécu des premières communautés chrétiennes. C'est une exigence légitime de notre époque et une nécessité pour l'Église si elle veut retrouver plus de crédibilité.

31. Cité dans Congar, Yves, *Pour une Église servante et pauvre*, Paris, Cerf, 2014, p. 44.

Primat de la raison, de la science et du progrès

L'idée de progrès ne peut apparaître que dans la conception d'un temps linéaire. Or, ce sont les prophètes d'Israël qui ont rompu avec la conception d'un temps cyclique, éternel retour du même, commune à toute l'Antiquité et à la plupart des autres religions et philosophies, notamment celles de l'Orient, comme le bouddhisme et l'hindouisme. Cette conception linéaire du temps a permis l'éclosion du messianisme juif et l'attente d'une amélioration d'une situation jugée insatisfaisante. Le christianisme a repris cette conception linéaire du temps qui s'écoule depuis une origine et va vers une fin. C'est cette conception qui permet de concevoir un avenir meilleur et la possibilité d'agir pour faire advenir de meilleurs jours et améliorer la société. C'est également la désacralisation du monde opérée par le judéo-christianisme qui a permis le développement des sciences : désacralisés, les étoiles, la lune, le soleil, les forces de la nature, la foudre, le vent, etc. peuvent devenir des objets sur lesquels l'intelligence de l'homme peut se pencher et qu'il peut scruter. Ce qui était pratiquement impensable quand ces réalités étaient considérées comme des divinités.

Grandeur et misère de la modernité

J'emprunte l'expression à Charles Taylor³². Dans son livre paru sous ce titre, celui-ci reconnaît l'idéal que représentent ces valeurs de la modernité, tout en déplorant les nombreux dérapages auxquels elles ont souvent abouti. Malheureusement, trop longtemps, les autorités de l'Église n'ont vu que ces dérapages sans reconnaître l'idéal qu'elles représentaient

32. Taylor, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Bellarmin, collection l'essentiel, 2008, 151 p.

et ont multiplié les attaques et les condamnations sans discernement. Il est urgent aujourd'hui que le christianisme reconnaisse, sous leur caractère laïc, la fibre évangélique que ces valeurs contiennent. C'est urgent pour l'Église, car la majorité de nos contemporains ne renonceront pas à ce qu'ils considèrent comme un progrès pour l'humanité. Et s'ils continuent de penser devoir choisir entre ces valeurs et leur foi chrétienne, leur décision ne sera pas difficile à prendre. Mais c'est important pour nos sociétés aussi parce qu'elles proclament toutes vouloir respecter les droits de l'homme, l'égalité des personnes sans discrimination, l'autonomie de ces mêmes personnes, leur liberté de conscience, etc. Mais dans les faits, il n'en est pas ainsi. L'écart est grand entre l'idéal professé et la pratique. Nos sociétés ont besoin de personnes dont la vigueur spirituelle permettra d'exercer un leadership significatif dans la poursuite de l'idéal tout en contrant les dérapages. Et les chrétiens peuvent en être, bien qu'ils ne soient pas les seuls.

En terminant, je considère comme important de citer deux textes de Jean-Claude Guillebaud :

Au départ, c'est en réfléchissant à la « première modernité » qu'il m'a semblé découvrir – ou mieux comprendre – à quel point celle-ci était assez largement un phénomène post-chrétien, ou disons post-judéo-chrétien. (La dimension juive est essentielle.) Je veux dire qu'au cœur même de cette modernité sécularisée, que nous croyons agnostique et même agressivement anti-chrétienne – du moins en France –, la *trace chrétienne* est plus présente que je ne l'imaginais, je ne cacherai pas que cette découverte a été un vrai choc. Une remarque de René Girard me revient aujourd'hui en mémoire : « C'est ce qui reste de chrétien en elles qui empêche les sociétés modernes d'exploser. » De cela, je suis dorénavant persuadé. Je serai même tenté d'ajouter que, si le christianisme donne l'impression de disparaître, c'est peut-être justement – et aussi – parce qu'il a rempli historiquement son office et que le message

dont il était porteur a été *grosso modo* adopté dans sa version séculière par la société moderne.

Adopté, mais coupé de sa source...

Comment je suis redevenu chrétien,
p. 57-58

« Coupé de sa source ». Guillebaud reconnaît ailleurs que cette coupure fragilise ces valeurs et les rend plus difficiles à défendre au moment où elles ont le plus grand besoin d'être défendues. Voilà pourquoi il me semble plus urgent que jamais de réconcilier le christianisme avec la modernité. Plus loin, Guillebaud écrit :

La Rome antique avait ses barbaries, notre cité moderne a les siennes.

C'est le même refus qu'il s'agit de leur opposer.

Sur tous ces sujets, les juifs et les chrétiens ont un rôle à jouer ; une parole à faire entendre. Or, ni ce rôle ni cette parole ne doivent – ni ne peuvent – procéder de la contrainte cléricale ou de l'injonction dogmatique, mais du témoignage, du rappel, de la proposition alternative, mais authentiquement vécue. Cette *proposition* de sens, sauf à basculer dans le refus réactionnaire de la modernité, exige simplement d'être ouverte à la critique, argumentée avec rigueur et énoncée sans arrogance. [...]

À ce stade, une remarque s'impose. Ces retrouvailles avec la subversion minoritaire, cette envie d'être à nouveau le *sel dans la pâte* ou d'articuler une parole dissidente qui *propose sans imposer*, rien de tout cela n'est imaginable sans une gaieté tranquille, j'allais dire une « joie » au sens où l'entendait Bernanos. Elle seule peut redonner son sens à cette « rupture inaugurale » qu'évoque Maurice Bellet. Les chrétiens doivent réapprendre le bonheur de vivre, y compris la joie des corps. Le principe de l'*incarnation*, propre au christianisme, ne leur montre-t-il pas le chemin de cette réconciliation-là ?

Ils ne doivent à aucun prix redevenir ces moralisateurs à la triste figure qu'ils furent trop fréquemment dans l'Histoire.

Comment je suis redevenu chrétien,
p. 138-139

N'est-ce pas la joie à laquelle nous convie le pape François? À lire Guillebaud, on retrouve la fierté d'être chrétien et une invitation à puiser dans notre riche tradition, à redécouvrir la richesse des évangiles. Fréquenter ceux et celles que l'Église-institution renvoie dans les marges peut nous faciliter cette redécouverte du message de Jésus.

L'Église-institution

Il est difficile d'évoquer ce que sera le christianisme dans l'avenir sans parler de l'influence de l'Église-institution, c'est-à-dire de la hiérarchie. Pour la majorité de nos contemporains, les prises de position de la hiérarchie sont répercutées par les médias et sont reconnues pour être celles du christianisme. Les croyants, pasteurs, religieux ou laïcs, qui s'efforcent de vivre l'Évangile et d'être disciples de Jésus voient leurs témoignages occultés par le discours officiel. Mais les choses sont en train de changer. L'arrivée du pape François contribue heureusement à faire entendre haut et fort une parole beaucoup plus proche de celle de Jésus.

Toute organisation dont les principaux dirigeants ne s'en-tourent que de collaborateurs complaisants, qui n'osent pas contredire leurs patrons et les prévenir lorsque leurs décisions ont des conséquences néfastes, court à sa perte. Or, c'est ce que l'Église catholique fait depuis des décennies par le choix des candidats à l'épiscopat et en exigeant d'eux qu'ils s'engagent par serment à ne pas déroger du discours du Vatican.

Au Vatican, sous Jean-Paul II et Benoît XVI, on a cru que la désaffection massive des croyants par rapport à la pratique traditionnelle était due aux changements préconisés par le concile Vatican II. D'où les énergies considérables dépensées pour revenir en arrière et *restaurer* une Église préconciliaire. Cette erreur de diagnostic a eu comme conséquence cinquante ans de retard dans la mise en œuvre des réformes nécessaires.

Pendant ce temps, beaucoup de croyants, laïcs, prêtres et religieux recevaient avec enthousiasme le message du concile

pour un renouvellement en profondeur de la pratique chrétienne. Ils se sont tournés résolument vers l'Évangile pour approfondir le message et la vie de Jésus. Autant dans les pays du tiers-monde que dans les pays développés, nombreux sont ceux qui ont compris que l'essentiel de la révélation de Dieu apportée par Jésus était que Dieu aime de façon spéciale ceux et celles qui ont eu moins de chance dans la vie. C'est ce que l'on a nommé l'*option préférentielle pour les pauvres*. De nombreuses communautés religieuses, tant masculines que féminines, ont repensé leur vocation dans le sens d'une pratique plus évangélique et se sont rapprochées des laissés-pour-compte de nos sociétés et se sont engagées à leur côté. Ce faisant, elles ont été amenées à des prises de position qui divergeaient de celles du Vatican. Un fossé s'est creusé entre beaucoup de croyants et les gérants de l'institution de plus en plus déconnectés de la réalité.

L'exemple le plus patent est celui des religieuses américaines. Le pape Benoît XVI, peu de temps avant sa démission, a mis en tutelle leur association, qui regroupe 57 000 membres, parce qu'elles tenaient un discours et optaient pour des prises de position qui s'écartaient du discours officiel du Vatican, notamment en matière de contrôle des naissances et d'avortement. Elles continuent également de réclamer le droit des femmes d'accéder au sacerdoce ministériel. Elles ont reçu l'appui de nombreuses conférences religieuses à travers le monde. Quant à l'accès des femmes au sacerdoce, elles peuvent compter sur la très grande majorité des théologiens qui reconnaissent qu'il n'y a aucune raison théologique pour refuser plus longtemps l'accès des femmes au sacerdoce ministériel. Les supérieures des communautés religieuses féminines américaines ont su se tenir debout. Elles ont fait savoir clairement au Vatican que leur compréhension

actuelle de leur vocation religieuse était le fruit d'un long cheminement inspiré par le concile Vatican II et leur compréhension de l'Évangile, qu'elles étaient prêtes au dialogue avec le représentant du Vatican, mais qu'il n'était pas question pour elles de modifier leur nouvelle façon de comprendre et de vivre leur vocation religieuse. Leur force vient de ce qu'elles peuvent se réclamer de l'Évangile et de Jésus de Nazareth.

Le mouvement initié par Jésus a dû s'institutionnaliser pour durer et se propager. L'institution, c'est la structure qui permet à la vie de s'organiser. Au fur et à mesure que le temps passait et que les croyants se multipliaient, cette structure s'est développée et complexifiée. Elle a pris différentes formes pour s'adapter et répondre aux besoins historiques des époques successives. Mais comme toute institution, elle a eu tendance à se scléroser et à perdre la faculté d'abandonner ce qui ne correspondait plus aux nouvelles situations historiques. D'autant plus que dans le domaine religieux, on a tendance à sacrifier beaucoup de choses qui deviennent ainsi intouchables.

Or, comme nous l'avons vu, nous vivons aujourd'hui à une époque où l'humanité vit des changements très profonds. J'ai l'impression qu'en haut lieu, on en a largement sous-estimé l'importance. Ces changements représentent des défis majeurs pour l'Église. Heureusement, le pape François semble décidé à relever ces défis et entreprend avec audace des réformes. Ce pape n'a pas commencé à penser et à agir comme il le fait au moment de son élection comme évêque de Rome. Ce qu'il est résulte de plusieurs décennies d'un cheminement spirituel lié à une vie de proximité avec les milieux populaires d'Argentine où il a été amené à vivre. L'un de mes professeurs se plaisait à rappeler que notre façon de

raisonner dépend de là où on a les pieds. Aussi, ce n'est pas surprenant que nous ne soyons pas nombreux à le suivre dans la voie qu'il essaie de tracer. Tous les évêques nommés depuis des décennies ont été choisis par leurs prédécesseurs d'abord pour leur propension à œuvrer à la « restauration ». Cela constitue pour eux un virage quasi à 180 degrés qui ne peut s'improviser. Pourtant la réussite des réformes entreprises dépendra du nombre de croyants qui les adopteront, car une personne seule, fût-elle pape, ne peut réussir une telle entreprise. Le rôle des laïcs sera donc déterminant. Nombreux sont ceux qui pensent que les changements viendront de la base, comme ce fut quasiment toujours le cas dans l'histoire. Et l'avènement du pape François facilitera sûrement l'émergence des initiatives des croyants qui sourdent de partout dans le monde. Des théologiens par centaines réclament des changements importants. Des associations de prêtres font de même. Des laïcs aussi se regroupent en association pour faire valoir leur compréhension de l'Évangile. Mentionnons la conférence des baptisés catholiques francophones (CCBF), qui rassemble des milliers de membres dans les pays de langue française d'Europe. Plusieurs associations américaines militent très activement pour des changements importants dans la gouvernance de l'Église. Et il existe des mouvements semblables dans beaucoup d'autres pays.

Nos dirigeants locaux devront procéder à des changements très importants de structure sous peine de voir le fossé se creuser davantage entre eux et les croyants qui aujourd'hui prennent leur foi au sérieux et cherchent à devenir disciples de Jésus. L'institution n'est qu'une partie de la réalité de l'Église. Le concile Vatican II nous a rappelé que la réalité essentielle de l'Église est d'être la communauté des croyants, le peuple constitué des disciples de Jésus, un peuple de

prêtres, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. À la limite, l'institution, telle qu'elle existe aujourd'hui, pourrait s'écrouler, à plus forte raison être modifiée substantiellement, et l'Église continuerait d'exister tant et aussi longtemps que des personnes par le monde continueraient de mettre leur confiance en Jésus et s'efforceraient de modeler leur vie sur la sienne. Ces croyants se donneraient une nouvelle structure pour organiser leur vie communautaire.

On évoque souvent la promesse de Jésus à l'apôtre Pierre, rapportée dans l'Évangile de Matthieu, comme garantie de la pérennité de l'Église. À la question de Jésus adressée aux disciples :

« Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ? » Simon-Pierre répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » En réponse, Jésus lui dit : « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien ! Moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je construirai mon Église, et les Portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. »

Mt 16, 15-18

Commentant ce passage de Matthieu, le théologien Hans Kung écrit :

D'après la tradition de Matthieu, c'est la foi de Pierre dans le Christ, et non un quelconque successeur, qui est à jamais devenu le « roc » ou le fondement permanent de l'Église (Matthieu 16, 18).

H. Kung, *Peut-on encore sauver l'Église ?*, p. 63

La promesse de la pérennité de l'Église doit donc être comprise comme la promesse que l'Esprit suscitera sans cesse des personnes qui proclameront que Jésus est vraiment le Fils du Dieu vivant et pour cette raison mettront leur confiance en lui pour donner un sens à leur vie.

L'Église, c'est d'abord et avant tout le peuple de ceux qui ont mis leur confiance en Jésus. C'est la communauté des

croyants. Voilà pourquoi de plus en plus de croyants affirment : « L'Église, c'est nous³³. » Et de plus en plus de croyants sont conscients que l'Église est humaine et donc imparfaite, constituée de personnes ayant des qualités et des défauts. Cette prise de conscience vaut aussi pour les membres de la hiérarchie à tous les niveaux. La perte de crédibilité dont l'Église-institution est affectée oblige tous les croyants à un discernement dont le critère principal et ultime est la vie et l'enseignement de Jésus de Nazareth. La conversion à laquelle l'Église est appelée de nos jours dépend de la décision du plus grand nombre possible de personnes qui choisiront librement d'être disciples de Jésus et affirmeront clairement de quelle façon elles comprennent ce que signifie se mettre à sa suite aujourd'hui. Les premiers disciples de Jésus, avant de se faire appeler chrétiens, aimaient se voir comme des adeptes de la Voie, comprenant ainsi que Jésus leur proposait un Chemin de vie.

Face aux nombreux défis que l'Église rencontre en raison des changements importants survenus à notre époque, les pasteurs à tous les niveaux ne peuvent plus se permettre de décider seuls des changements qui s'imposent pour annoncer la Bonne Nouvelle tout en restant fidèles à Jésus. Ils doivent rétablir le contact avec tous les croyants qui, inspirés par l'Esprit, sont en recherche depuis déjà bien des années et proposent de nouvelles façons de faire Église. Les suggestions provenant des théologiens et de tous les croyants qui prennent leur foi au sérieux ne manquent pas. Il faudra accepter de sortir des sentiers battus et innover. Malheureusement, il nous faut constater que la peur des changements proposés

33. C'est le titre d'un livre très bien documenté de Denis Paquin, o.m.i., *Si l'Église, c'est nous...*, Montréal, Fides, collection Héritage et projet, 2011, 330 p.

amène bien des évêques à garder leurs distances et à s'isoler tout en s'entourant de personnes qui ne remettent rien en cause.

Le sacerdoce

Le visage que prendra la pratique chrétienne dans l'avenir sera marqué par la redécouverte du sacerdoce commun des fidèles et un recentrage du sacerdoce ministériel sur son rôle premier.

Que nous disent les écrits du Nouveau Testament sur le sacerdoce ?

Jésus grand-prêtre

L'auteur de l'épître aux Hébreux s'emploie longuement à comparer le nouveau grand-prêtre qu'est Jésus avec celui de l'Ancienne Alliance. Et qui dit sacerdoce, dit aussi culte. Et l'auteur de préciser :

[...] du sang de taureaux et de boucs est impuissant à enlever les péchés. C'est pourquoi, en entrant dans le monde, le Christ dit :

Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation ;

mais tu m'as façonné un corps.

Tu n'as agréé ni holocaustes, ni sacrifices pour les péchés.

Alors j'ai dit : Voici, je viens,

car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre,

pour faire, ô Dieu, ta volonté.

Il commence par dire : *Sacrifices, oblations, holocaustes, sacrifices pour les péchés, tu ne les as pas voulus ni agréés* – et cependant ils sont offerts d'après la Loi – , *alors* il déclare : *Voici, je viens pour faire ta volonté*. Il abroge le premier régime pour fonder le second. Et c'est en vertu de cette *volonté* que nous sommes sanctifiés par *l'oblation* du *corps* de Jésus-Christ une fois pour toutes.

He 10, 4-10

L'auteur met cette déclaration dans la bouche de Jésus *en entrant dans le monde*. Une façon pour lui de résumer le

programme de sa vie. Les contemporains de Jésus, et notamment ses disciples, savaient bien qu'il n'était pas grand-prêtre, ni prêtre, ni même lévite, mais un simple laïc, un membre de son peuple. Ce n'est qu'après sa résurrection et après mûre réflexion qu'ils ont réalisé qu'en fait il avait, par toute sa vie, exercé la fonction sacerdotale telle que Dieu la voulait : il avait annoncé l'amour bienveillant de Dieu pour tous les humains sans discrimination et sans préjugés moraux, comme des parents continuent d'aimer leurs enfants même si ceux-ci n'adoptent pas toujours les comportements moraux qu'ils souhaiteraient. Et d'autre part, Jésus, partageant notre condition humaine, s'était fait le porte-parole de l'humanité auprès de son Père. Ainsi, il s'est révélé le vrai médiateur, le médiateur parfait entre Dieu et les hommes, ce qui est la définition même du sacerdoce. Pour l'auteur de l'épître aux Hébreux, Jésus est le nouveau grand-prêtre qui, au lieu d'offrir à Dieu des animaux et de la nourriture (des libations), des objets extérieurs qui ne sont pas très engageants, offre sa propre personne pour faire la volonté de Dieu. C'est par toute sa vie, ses paroles et ses actes, que Jésus rend à Dieu le culte qui lui convient, *l'adoration en esprit et vérité* : faire sa volonté. Et, comme nous l'avons vu, cette volonté, c'est que tous les humains atteignent la plénitude du bonheur.

Le sacerdoce commun des fidèles

Être disciple de Jésus, c'est marcher à sa suite ; à son exemple, accueillir la révélation qui vient de Dieu et la prolonger vers les autres. Se faire le porte-parole de nos frères et sœurs auprès de Dieu. C'est reproduire pour ceux qui nous entourent ce que Jésus a été pour ses contemporains : un guérisseur, quelqu'un qui aide à se relever et à poursuivre son cheminement spirituel, plutôt que celui qui juge et condamne. Voilà

pourquoi dans sa première épître Pierre dit à ceux qui se sont convertis et ont mis leur foi en Jésus :

Approchez-vous de lui, la pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie, précieuse auprès de Dieu. Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel, pour un sacerdoce saint, en vue d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ.

[...]

Mais vous, vous êtes *une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis*, pour proclamer les louanges de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui jadis n'étiez *pas un peuple* et qui êtes maintenant le peuple de Dieu, qui n'obteniez *pas miséricorde* et qui maintenant *avez obtenu miséricorde*.

1 P 2, 4-5, 9-10

Ce sont tous les baptisés qui forment un peuple de prêtres à la façon de Jésus, c'est-à-dire en offrant leurs personnes pour faire la volonté de Dieu. En parlant de Jésus, l'auteur de l'apocalypse affirme clairement qu'*il a fait de nous une Royauté de Prêtres, pour son Dieu et Père* (Ap 1, 6). De même, Paul dans son épître aux Romains parle d'*un culte spirituel* qui consiste à *offrir nos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (Rm 12, 1).

Le sacerdoce se définit essentiellement par la médiation. Le prêtre est médiateur entre Dieu et l'homme. D'une part, il accueille ce qu'il reçoit de Dieu et le prolonge vers ses frères humains ; d'autre part, partageant la condition humaine commune à tous, il présente à Dieu les attentes, les désirs, les aspirations de tous ceux qui l'entourent. C'est en ce sens que tout baptisé, tout disciple de Jésus, est véritablement prêtre et appelé à exercer ce rôle de médiateur conjointement avec tous les autres croyants.

Le sacerdoce ministériel

Nulle part dans le Nouveau Testament il n'est question du sacerdoce ministériel. Pourtant très tôt les premières communautés chrétiennes ont pratiqué la Fraction du pain et célébré la Cène pour se conformer au commandement de Jésus de *faire cela en mémoire de lui*. Dès qu'il y avait assez de convertis pour former une communauté, les apôtres désignaient des anciens pour en être responsables. C'est toute la communauté qui faisait mémoire autour du pain et du vin. Nous n'avons pas beaucoup de détails sur ces célébrations, mais on pense qu'elles se déroulaient sous la présidence de la personne *la plus honorée*, selon les coutumes de l'époque. Si un apôtre était présent, cela lui revenait. Sinon, l'un des anciens héritait de ce rôle. De sorte qu'il ne manquait jamais de président pour célébrer la Cène. Il n'y avait pas de personne désignée, seule apte à consacrer le pain et le vin. Il faut attendre le début du III^e siècle pour trouver le premier témoignage de la désignation d'une personne seule habilitée à consacrer le pain et le vin. Et c'était l'évêque. Ce n'est que plus tard encore que ce pouvoir a été délégué aux prêtres.

Le propre du sacerdoce ministériel est d'abord de convoquer l'assemblée des croyants et d'annoncer l'Évangile. Jean Colson définit ainsi le sacerdoce ministériel :

Qu'est-ce à dire, tout cela ? Sinon que les prêtres ont pour fonction d'amener le Peuple de Dieu, après l'avoir convoqué et constitué par la prédication évangélique, à vivre en Peuple sacerdotal, enracinant son offrande spirituelle dans l'eucharistie et proclamant par toute sa conduite les hauts faits de Celui qui l'a appelé des ténèbres à son admirable lumière, selon l'enseignement de la première épître de Pierre ?

Jean Colson, *Prêtres et Peuple Sacerdotal*, p. 144

Et l'auteur fait remarquer ailleurs dans ce même livre que

ce n'est qu'au concile de Trente, au xvi^e siècle, que le sacerdoce ministériel a été défini principalement par le pouvoir de consacrer le pain et le vin, en réaction contre la réforme protestante. Jusque-là, la tradition attribuait comme première fonction au sacerdoce ministériel de proclamer l'Évangile, de convoquer, rassembler et constituer les croyants en un Peuple sacerdotal. Quand nous concevons le sacerdoce ministériel à l'image de celui de l'Ancien Testament, nous revenons en arrière. Le rôle du sacerdoce ministériel est d'inviter les hommes à devenir disciples de Jésus en leur révélant la dignité à laquelle ils sont appelés, à savoir être un peuple de prêtres comme Jésus l'a été :

La proclamation du Message par le prêtre diffère spécifiquement de celle qui est faite par un militant « laïc », en ceci que le « laïc » proclame bien, lui aussi, à sa manière, la Bonne Nouvelle en témoignant de sa foi, *mais d'une foi qu'il a reçue précisément dans l'Église apostolique, convoquée, constituée en Peuple sacerdotal par la prédication des ministres apostoliques, signes du Christ convocateur du Peuple sacerdotal.*

Jean Colson, *Prêtres et Peuple Sacerdotal*, p. 135-136

Et ailleurs :

Autrement dit, la fonction des prêtres est d'amener les membres du Peuple sacerdotal à s'offrir, dans toute leur vie, en offrande agréable à Dieu, bref à célébrer le culte en esprit et en vérité.

Jean Colson, *Prêtres et Peuple Sacerdotal*, p. 142

Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, le nombre de prêtres est en chute libre. Face à cette situation, les autorités en sont venues à réduire le nombre de communautés chrétiennes en fonction du nombre de prêtres disponibles ! Qui ne voit que l'âge moyen des célébrants et de ceux et celles qui viennent encore à ces célébrations nous conduira inexorablement à réduire toujours davantage le nombre de communautés

chrétiennes et à nous conduire dans un mur ? N'est-ce pas le contraire de ce qu'il nous faudrait faire ? Il me semble, et je ne suis pas le seul à le penser, que les responsables de notre Église font fausse route en réduisant le nombre des communautés chrétiennes en fonction du nombre de ministres ordonnés disponibles. Les croyants désirent continuer à se réunir localement. Notre époque réclame aussi des communautés à dimension plus humaine. Rien n'empêcherait les autorités de s'inspirer de la pratique des premières communautés chrétiennes, comme le théologien jésuite Joseph Moingt le suggère, et de mandater dans chaque communauté la personne choisie par ses membres comme leader à présider la célébration de la Cène, répondant ainsi aux attentes des croyants. Ainsi, toutes les communautés pourraient se réunir en faisant mémoire de la dernière Cène, comme Jésus leur en a formellement donné le commandement. Et au lieu de réduire le nombre des communautés, on les multiplierait tout en répondant à un besoin de se retrouver dans des groupes à dimension plus humaine. Il me semble que l'intérêt de s'y joindre serait plus grand.

De plus, le nombre de croyants qui observent la pratique traditionnelle centrée sur les sacrements va sans cesse en diminuant de sorte que bientôt, la contribution financière de ces pratiquants ne suffira plus à assurer le salaire de leur pasteur. Dans un avenir pas très éloigné, il faudra que les pasteurs assurent leur subsistance par l'exercice d'un métier ou d'une profession, comme en son temps saint Paul, qui était fabricant de tentes. Ils ne seront plus à temps plein dans leur charge de pasteur. Des changements substantiels devront être apportés en s'inspirant des façons de faire des premiers siècles du christianisme où l'on assurait à toutes les communautés la possibilité de célébrer la Fraction du pain.

La dimension sacramentelle de la foi chrétienne

Au début de ce livre, nous avons parlé de la perte de crédibilité de la pratique sacramentelle. Il demeure néanmoins que le christianisme a une dimension sacramentelle importante. Bien comprise, elle sera toujours présente dans la vie des disciples de Jésus.

Des personnes d'abord

Essentiellement, un sacrement est ce qui rend visible une réalité invisible. Il est possible de dire qu'il n'y a qu'un seul sacrement : Jésus, le Christ. En effet, toute la vie de Jésus, son enseignement, ses paroles et tous les gestes qu'il a faits, visaient à rendre visible, pour ceux et celles qui le côtoyaient, une réalité invisible, à savoir la divinité. Dans l'Évangile de saint Jean, Jésus dit :

En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il ne le voie faire au Père; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait.

Jn 5, 19-20

Et un peu plus loin :

Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon ce que j'entends ; et mon jugement est juste, car ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

Jn 5, 30

Dans l'Évangile de Jean, Jésus ne cesse de répéter que sa doctrine n'est pas de lui, que ce qu'il dit et fait dépend entièrement du Père, de qui il est l'envoyé (Jn 16, 18, 28-29 ; 8, 28, 38 ; 10, 18, 30, 36-38 ; 12, 44-45, 49-50 ; 14, 31).

Un jour les pharisiens, à force de l'entendre parler sans cesse de son Père, lui demandèrent :

Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.

Jn 8, 19

C'est la même réponse qu'il donnera à Philippe :

Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. » « Voilà si longtemps que je suis avec vous, lui dit Jésus, et tu ne me connais pas Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : le Père qui demeure en moi accomplit les œuvres. »

Jn 14, 8-10

Jésus se présente donc comme le sacrement de Dieu : par lui le Père se rend visible. Paul dira *qu'il est l'image du Dieu invisible* (Col 1, 15).

Mais la volonté de Dieu, c'est de se rendre visible à toute l'humanité à travers tous les temps. Ce sera donc la vocation des disciples de Jésus de poursuivre sa mission de révélation de la tendresse amoureuse de Dieu. Chaque personne qui met sa confiance en Jésus doit se savoir appelée à être le sacrement de Dieu. Toute personne qui accepte d'être disciple de Jésus choisit en fait de vivre de telle sorte que ses paroles, ses gestes et toute sa vie concourent le plus possible à rendre visible, pour ceux et celles qu'elle côtoie, cet amour incroyable du Père pour chaque humain, et tout spécialement pour tous les rejetés et les exclus. Nous sommes appelés à être

d'autres *christs*. Nous pourrions dire aussi que nous sommes appelés à prêter à Dieu nos mains, nos bras, notre voix, notre intelligence, notre imagination, notre être au complet pour lui permettre d'aimer concrètement ceux et celles que nous rencontrons sur notre route ou, pour le dire mieux encore, dont nous choisissons de nous faire proches (Lc 10, 25-37) : pour leur adresser une parole d'encouragement, leur rendre de petits services, les visiter, essayer de les comprendre et les aider à résoudre les problèmes qui les écrasent. Bref, faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que la vie et le bonheur s'épanouissent autour de nous. Jésus est *venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante* (Jn 10, 10). Ainsi, devrait-il en être pour tout disciple. Voilà bien une tâche surhumaine, extrêmement exigeante. Cela ne peut se faire que si nous nous branchons sur Jésus, qui, lui, a le pouvoir de nous rendre capables de cette mission.

Les sept sacrements : des moyens

Et ici se situent les sept sacrements, qui ne font de sens que dans la mesure où je suis conscient de la grandeur de ma destinée et de mon impuissance à la réaliser seul. Ils sont les moyens qui me sont donnés pour rester sans cesse en contact avec Jésus et par lesquels l'Église me signifie visiblement que Jésus accepte de m'incorporer à son corps mystique pour que je continue sa mission de révéler l'amour de Dieu pour tout humain. Et parmi les sept sacrements, l'eucharistie joue un rôle central :

Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange, vivra, lui aussi, par moi.

Jn 6, 56-57

Nous sommes appelés à nous situer par rapport à Jésus comme lui-même se situait par rapport à son Père. C'est ce qu'explique saint Jean dans le chapitre quinze de son Évangile, où il rapporte le discours de Jésus sur le vrai cep qu'il est et les sarments que sont ses disciples (Jn 15, 1-7) et qui aboutit au commandement de l'amour mutuel *comme lui nous a aimés*. Parce que cette vocation que nous avons de révéler le Père ne se réalise pleinement que par la communauté de vie des croyants :

Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Jn 13, 34-35

Ce qui faisait de Jésus le sacrement de son Père, c'est la plénitude de l'Esprit qu'il avait en lui. De même, pour nous : c'est en proportion de l'Esprit de Jésus qui nous habite que nous serons aptes à rendre visible l'amour de Dieu pour ceux et celles qui nous entourent. Voilà pourquoi notre premier devoir est de chercher à connaître Jésus de mieux en mieux et de l'aimer de plus en plus. Cela se fait notamment par la fréquentation des Écritures et mystérieusement par la communion au corps et au sang de Jésus. Tous les sacrements ne visent qu'une chose : nous communiquer l'Esprit de Jésus et le faire croître en nous pour que nous soyons transformés et qu'ainsi notre vie rende concret et visible l'amour de Dieu pour tous ceux et celles qui se trouvent sur notre route. Jusqu'à ce que nous puissions dire avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* (Ga 2, 20).

Aujourd'hui, de plus en plus de théologiens estiment que l'Esprit est à l'œuvre dans l'histoire de l'humanité, même en dehors de l'Église. L'Esprit est un Esprit d'amour et partout

où se rencontre l'amour véritable, là est présent l'Esprit. Ses fruits consistent aussi en toute bonté, justice et vérité (Ep 5, 9). Il s'agit de le reconnaître par les fruits qu'il produit. Dieu est souverainement libre. Et sa liberté ne saurait d'aucune façon être limitée par les hommes, surtout pas par notre étroitesse d'esprit. L'Église ne peut se considérer comme ayant le monopole de l'Esprit. Dieu considère tous les humains comme ses enfants. Dans le passé, on nous enseignait que c'était le baptême qui nous faisait enfant de Dieu. Aujourd'hui, nous devons plutôt comprendre que ceux qui choisissent de se faire baptiser acceptent explicitement de se considérer comme enfant de Dieu et décident de s'efforcer de vivre en conséquence. Le baptême nous fait entrer publiquement dans l'Église, qui est le Corps mystique de Jésus, et nous donne de prendre conscience que nous pouvons vivre de l'Esprit. Le baptisé, conscient qu'il peut demander l'aide de l'Esprit et que Dieu ne demande pas mieux que de la lui accorder, entrera plus facilement en dialogue avec Jésus, car l'Esprit est à la fois l'Esprit de Dieu et celui de Jésus. La confirmation, comme son nom l'indique, *confirme* notre choix de vivre dans cet Esprit et cette vie selon l'Esprit. L'eucharistie nous permet de nous laisser interpeller par la Parole de Dieu dans la première partie, et de nous nourrir du corps de Jésus pour avoir la force de vivre selon son Évangile. Comme il est inévitable que nous fassions preuve d'infidélités face à une vocation aussi exigeante, le sacrement du pardon nous permet d'être franc dans notre relation avec Jésus et avec son Père, que nous savons toujours prêt à nous pardonner, et de renouveler notre désir de fidélité. Le mariage nous met en relation particulière avec Jésus dans cette dimension de la vie humaine qu'est l'amour entre deux personnes qui se sont choisies comme compagnon et compagne de vie. Puisqu'il s'agit de manifester

l'amour de Dieu pour l'humanité, il est tout à fait normal que la dimension amoureuse de la vie humaine y joue un rôle privilégié. À condition toutefois que cet amour ne soit pas vécu n'importe comment. Cet amour devient sacrement s'il inclut l'option d'en faire le signe de l'amour de Jésus pour son corps mystique qu'est la communauté de ses disciples : il est allé jusqu'à donner sa vie pour son Église.

Le sacrement de l'ordre met en relation avec Jésus les personnes qui ont choisi de répondre à son appel pour servir dans le ministère du sacerdoce. Il leur donne de jouer un rôle tout à fait particulier dans l'établissement et la croissance de la relation de foi que tout disciple se doit d'avoir avec Jésus et sans laquelle nous ne pouvons rien faire d'utile pour l'avènement du Royaume de Dieu, c'est-à-dire de cette société nouvelle où tout sera géré selon l'Esprit de Dieu.

Finalement, l'extrême-onction ou sacrement des malades a été accepté par l'Église comme septième sacrement pour souligner l'importance d'être en relation avec Jésus de façon toute particulière au moment où notre corps est atteint d'une maladie assez grave pour laisser présager une mort possible. Encore ici, c'est pour nous permettre de vivre cette étape de notre vie en témoignant de la tendresse amoureuse de Dieu pour nous qui va jusqu'à nous promettre une résurrection semblable à celle de son Fils : c'est le cœur de la foi chrétienne de voir dans la mort, non pas la fin de tout, mais un passage, douloureux et pénible, certes, mais un passage qui ressemble beaucoup plus à une deuxième naissance nous permettant d'accéder au mode de vie définitif auquel le Père nous destine et où il n'y aura plus ni mort, ni souffrance, ni mal d'aucune sorte.

Mais aucun de ces sept sacrements ne peut faire de sens s'il n'y a pas au préalable cette option libre et consciente de

faire de notre vie le sacrement de Dieu à la suite de Jésus. La réalité sacramentelle la plus importante, ce sont des personnes : Jésus et les croyants qui choisissent de devenir ses disciples. Les sept sacrements sont des choses (eau, huile, pain, vin, paroles humaines, etc.) qui ne servent qu'à rendre tangible la relation d'amour qui doit se développer entre Jésus et ses disciples et qui pour se développer a besoin, comme toute relation, d'être nourrie.

À défaut de se placer dans cette perspective, on risque fort d'en arriver à une conception magique des sacrements, ce qui en déforme profondément le sens.

Le christianisme de l'avenir s'épanouira dans de petites communautés de base

De nos jours, beaucoup préfèrent parler de spiritualité plutôt que de religion. Le *Larousse* la définit comme ce *qui est de l'ordre de l'esprit, de l'âme ; relatif au domaine de l'intelligence, de l'esprit, de la morale*. Entendue au sens très large, la vie spirituelle constitue une dimension essentielle de toute personne. Elle fait référence aux valeurs que nous acceptons ou refusons, aux convictions qui sont les nôtres, aux questions que nous nous posons sur le sens de notre vie, etc. Son contenu varie avec le temps : au fur et à mesure que nous vieillissons, les événements de la vie, les rencontres de personnes significatives et marquantes, les auteurs que nous choisissons de lire et bien d'autres choses nous amènent à changer notre façon de voir la vie, à rejeter certaines valeurs et à en adopter d'autres. Bref, nous sommes durant toute notre vie en cheminement dans cette dimension de notre vie.

Nous échangeons très peu avec nos parents et nos amis sur des sujets d'ordre spirituel. Aussi, certaines personnes désireuses d'accorder l'importance que mérite cette dimension de leur vie choisissent de se donner un lieu et un temps de partage en petits groupes. Le cheminement de chacun est unique, car la situation de chaque personne est unique : les influences familiales, la réaction de chaque enfant au même vécu familial est différente, les événements marquants de la vie ne sont pas les mêmes, les influences de toutes sortes varient aussi beaucoup. Il y a donc autant de parcours diffé-

rents qu'il y a de personnes. Conscients de cela, il ne saurait être question pour personne dans ces petits groupes d'essayer d'amener les autres à emprunter son propre cheminement. Il s'agit bien plutôt d'écouter les autres partager leur vécu et leurs convictions avec nous, convaincus que nous pouvons y trouver une nourriture pour enrichir notre propre cheminement.

Cette démarche est adaptée à la mentalité de notre époque, car elle respecte la liberté et l'autonomie de chacun, si chères à nos contemporains. Nous devrions nous en inspirer dans notre démarche de nouvelle évangélisation. Aujourd'hui, un chrétien sérieux doit prendre en main son cheminement de foi et chercher activement ce que signifie être disciple de Jésus à notre époque. Dans le passé, la transmission de la foi et de la pratique à laquelle les croyants devaient se plier se faisait de haut en bas à travers la hiérarchie. De sorte que les autorités pouvaient exercer un contrôle quasi parfait sur le processus et le message. Aujourd'hui, c'est la connaissance de Jésus de Nazareth qui intéresse et elle est de plus en plus indépendante de l'institution grâce au développement des moyens de communication de toutes sortes. N'importe qui peut trouver tout ce qu'il faut dans une librairie. Les livres de vulgarisation abondent et les recherches effectuées par les théologiens sont à la portée de tous. Et ces théologiens sont de plus en plus laïcs, hommes et femmes. Dans le passé, l'interprétation de la vie et du message de Jésus passait par les autorités cléricales. C'est maintenant devenu très marginal, quand ce n'est pas tout simplement suspect. On cherche très souvent une compréhension autre. Trop longtemps le chrétien a été infantilisé par l'institution qui lui dictait dans le détail ce qu'il devait faire ou ne pas faire. Il doit maintenant se former pour deve-

nir un croyant adulte. Ainsi, il pourra rendre compte de l'espérance qui est en lui, comme le demande Pierre dans son épître (1P 3, 15). On parle beaucoup de nouvelle évangélisation. Je pense que cette nouvelle évangélisation ne pourra pas se faire de façon massive comme autrefois. Elle se fera lentement dans ces petites communautés par les initiatives de ceux et celles qui cherchent à approfondir le message de Jésus et sa pertinence pour les défis de notre époque.

De plus en plus de croyants ont entamé cette recherche de ce que doit être le christianisme pour être fidèle à Jésus, inspirés par de nombreux théologiens et des penseurs de tout horizon qui redécouvrent les racines chrétiennes de beaucoup de valeurs de la modernité. Car il est important à la fois d'approfondir ce que signifient le message et la vie de Jésus et de comprendre les principaux rouages et ressorts de notre société pour répondre à l'appel de Jésus dans le contexte d'aujourd'hui. Il est nécessaire également de décanter l'essentiel de la proposition chrétienne des formes historiques qu'elle a pu revêtir à diverses époques et qui ne sont plus adaptées à la situation actuelle.

Sous l'inspiration du concile Vatican II, de nombreux croyants ont pris conscience de la responsabilité et de la mission que leur confère leur baptême et se mettent en action sans attendre les consignes des autorités. L'avenir du christianisme dépend de ces croyants qui reconnaissent dans le message et la vie de Jésus de Nazareth une façon de vivre qui sauve la vie en lui donnant un sens et en révélant sa pérennité. Ces personnes réagissent comme les protagonistes des paraboles du trésor et de la perle dont Jésus parlait :

Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver : il le recache, s'en va ravi de joie vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.

Le Royaume des Cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : en ayant trouvé une de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il possédait et il l'a achetée.

Mt 13, 44-46

Elles font du choix d'être disciples la priorité de leur vie dans la joie d'avoir trouvé son sens, ce qui est le facteur de bonheur le plus important. Elles cherchent à se regrouper avec d'autres qui ont fait la même découverte pour chercher avec eux à devenir de plus en plus fidèles à l'appel de Jésus dans le contexte de notre époque. Elles savent qu'elles bénéficient de l'assistance de l'Esprit dans leur recherche. Il est très stimulant pour les personnes intéressées par l'enseignement et la vie de Jésus de se retrouver avec d'autres dans la même démarche.

Être chrétien, c'est d'abord découvrir ce qu'il y a de fantastique dans la révélation que Jésus est venu nous apporter. C'est en être ébloui au point où tout le reste devient secondaire. Il est primordial de prendre le temps d'accueillir cette révélation pour en vivre, car c'est cette découverte qui nous amène à être disciple de Jésus de façon significative pour aujourd'hui, c'est-à-dire en conciliant la voie qu'il nous propose de suivre, notre épanouissement humain et notre projet personnel de vie. En témoignant par toute notre vie que, comme le rapporte l'évangéliste Jean, « Jésus est le chemin véritable qui conduit à la Vie » (Jn 14, 6). Ces personnes n'agissent plus par obligation, mais par amour, donc librement. Elles atteignent la liberté des enfants de Dieu dont nous parle saint Paul. Notre époque a besoin de ce genre de croyants pour que le message de Jésus devienne signifiant.

Être disciple de Jésus implique de reconnaître que tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons doit être accueilli comme un don de Dieu. Reconnaître le vrai visage

de Dieu, c'est en même temps découvrir le sens profond de notre vie : être le partenaire de Dieu dans la réalisation de son projet pour le plein épanouissement de tous les humains. Cela signifie que nous devons chercher à insérer notre projet de vie dans celui, plus vaste, de Dieu lui-même. C'est une invitation que Dieu nous fait, car l'amour étant au cœur de ce projet, il va de soi que la liberté est un prérequis. C'est dans la liberté que le croyant choisira de répondre à cet amour en prolongeant cet amour vers les autres. Il doit chercher en lui-même, compte tenu de ses talents et de sa personnalité, de quelle façon il peut répondre à l'appel de Jésus.

Dans notre société, les paroles sont usées. Par contre, le vécu des personnes interpelle. Voilà pourquoi c'est par toute sa vie que le croyant rendra attrayant le mode de vie inspiré par Jésus de Nazareth. Le croyant doit vivre sa foi de manière joyeuse, non pas artificiellement, mais de façon naturelle et profonde. Si un croyant n'est pas épanoui et heureux, c'est qu'il y a quelque chose qui est mal compris dans sa foi. Exigeant pour chaque personne le respect de sa liberté de conscience, il devra être cohérent et cesser de vouloir imposer ses valeurs à toute la société. Vivre dans une société pluraliste implique de proposer sans imposer. Il le fera davantage par son mode de vie que par ses discours.

C'est donc tout un mode de vie qui est ici proposé. Y entrer suppose d'y consacrer du temps, car cheminer à la suite de Jésus est l'affaire de toute une vie. L'important est de se mettre en route. Plus on avance et plus on goûte le bonheur et la joie promise par Jésus et plus nous y puisons la force de continuer malgré les difficultés qui peuvent survenir.

La célébration de la Cène dans ces petites communautés

Faire mémoire de Jésus comme il nous en a fait le commandement devrait être rendu possible dès que quelques croyants se réunissent en son nom, car ce geste est au cœur de toute communauté chrétienne. C'est refaire le partage du pain et du vin comme il l'a fait la veille de sa mort en partageant avec ses disciples ce qui lui tenait le plus à cœur, affirmant que ce pain et ce vin étaient son corps et son sang offerts pour la multitude. C'est se rappeler en faisant ces gestes que Jésus est allé jusqu'à l'extrême en donnant sa vie pour rester fidèle à sa mission de nous révéler le vrai visage de Dieu, un Dieu Père qui considère tous les humains comme ses enfants et nous demande par conséquent de prendre soin les uns des autres. Se rappeler cela, c'est la source essentielle de toute vie chrétienne qui consiste à poursuivre la mission de Jésus auprès de ceux qui nous entourent.

Heureuses, ces petites communautés, si un prêtre accepte de cheminer avec elles. La célébration de l'eucharistie dans un petit groupe leur permettra de redécouvrir le sens de la dernière Cène où Jésus a demandé à ses disciples de faire cela en mémoire de lui (Lc 22, 19; 1 Co 11, 25). Sinon, le partage de la Parole restera au cœur de leur démarche et ils sauront que la présence de Jésus leur est assurée, car il a promis que là où deux ou trois seront réunis en son nom, il sera au milieu d'eux (Mt 18, 20).

Pour le théologien jésuite Joseph Moingt, la célébration de la Cène dans ces communautés est si importante qu'il va jusqu'à suggérer que l'évêque d'un diocèse puisse mandater la personne choisie par les membres de ces petites communautés pour présider l'eucharistie lors de leurs rencontres, comme cela se faisait aux premiers temps du christianisme. Le sacerdoce ministériel continuerait son rôle public de

convoquer la grande assemblée des croyants d'un territoire donné et d'y présider l'eucharistie³⁴.

Lien de ces petites communautés avec l'évêque

Joseph Moingt suggère que ces communautés de base soient reconnues par l'évêque sans que ce dernier cherche à les contrôler. Mais en attendant que l'évêque adapte le fonctionnement de son diocèse à cette nouvelle façon de faire Église, il importe que des croyants décident de former de telles communautés et agissent en conformité avec leurs responsabilités de disciples de Jésus. Ce faisant, ils préparent l'Église de demain, une Église où l'égalité de tous comme frères et sœurs sera vraiment reconnue et où les responsabilités seront réparties selon les compétences de chacun et de chacune sans discrimination aucune.

34. Moingt, Joseph, *Faire bouger l'Église catholique*, Desclée de Brouwer, Paris, 2012, p. 51, 159-181.

L'expérience pascale

Au point de départ de notre réflexion, il y avait ce constat que la pratique sacramentelle telle que vécue aujourd'hui n'est plus signifiante pour nos contemporains, ce qui explique leur désaffection massive. Cette perte de signification peut s'expliquer en grande partie par le fait que cette pratique sacramentelle s'est trouvée contaminée par la tendance trop répandue que nous avons de nous situer devant Dieu comme devant Celui qui contrôle les forces qui menacent notre existence. Elle en a perdu son sens véritable, devenant trop souvent une pratique visant à se concilier les faveurs de la divinité ou du moins à ne pas se la mettre à dos avec les conséquences que l'on devine.

Refusant de conclure que cette désaffection massive annonçait la fin du christianisme, nous nous sommes tournés vers la Bible, car c'est le lieu privilégié où Dieu lui-même nous révèle qui il est. Déjà, dans l'Ancien Testament, nous avons trouvé un Dieu fort différent de celui que les hommes conçoivent lorsqu'ils s'imaginent la divinité. Il y a 2000 ans, un homme tenait un discours nouveau sur Dieu, qu'il appelait son Père et notre Père. Il n'était ni prêtre, ni lévite, mais un simple membre du peuple d'Israël. Il était connu comme venant du village de Nazareth.

À son époque, les autorités religieuses et les personnes pour qui la religion était de première importance considéraient que pour être en règle avec Dieu, il fallait sacrifier au Temple et observer une longue liste de prescriptions. Cela répondait à leur besoin de sécurité, sécurité renforcée d'ailleurs par leur

décision de considérer comme damnés ceux et celles qui ne s'y conformaient pas.

Jésus, lui, enseignait que personne n'est en règle avec Dieu, que nous avons tous une dette énorme envers lui pour tout ce qu'il nous a donné (Mt 18, 23-35). Il ne tolérait pas que l'on remplace les obligations de s'occuper de ses parents par des dons faits au Temple (Mt 15, 4-5). Pour lui, aimer Dieu se vivait en aimant son prochain ; il n'y avait rien de plus sacré que les personnes et la vie humaine, et il était prêt à enfreindre même la loi de Moïse et ce qui était le plus sacré aux yeux de ses contemporains pour affirmer cette conviction. Car il était certain que Dieu préférerait des personnes qui *souffrent dans leur cœur* de voir leurs semblables dans le besoin — c'est le sens du mot *miséricorde* — que de les voir lui offrir des sacrifices au Temple. Pour cette même raison, il était à l'aise avec ceux que les autorités religieuses rejetaient en raison de leur non-pratique de la Loi. Il les voyait comme des personnes blessées bénéficiant d'une attention spéciale de son Père. Il annonçait un Dieu qui ne condamne pas, mais qui agit pour remettre en route ceux qui sont tombés afin qu'ils aient la vie en abondance. Bientôt, des disciples se mettent à le suivre parce que « jamais homme n'a parlé comme cela » (Jn 7, 46). Son discours est tellement nouveau que ses disciples ont peine à le comprendre. D'ailleurs, plusieurs l'abandonneront en cours de route.

Pour les gérants de la religion, il était trop dérangeant, sapant les fondements de leur conception de la religion, menaçant leur lucratif gagne-pain des sacrifices offerts au Temple et démasquant la fausse sécurité que leur procuraient toutes leurs observances. C'en était trop. Ils complotèrent pour s'en débarrasser. Et quand un certain vendredi, ils le virent pendu au gibet, ils étaient convaincus d'avoir eu raison

d'agir ainsi, car il est écrit dans la Loi de Moïse « qu'un pendu est une malédiction divine » (Dt 21, 23). Celui qu'il appelait son Père n'était pas intervenu pour le sauver.

Quelques jours plus tard, Jésus se montrait vivant aux disciples qui l'avaient suivi jusqu'au bout. Ceux-ci comprirent qu'en le ressuscitant, Dieu authentifiait son enseignement et son message. Leur croyance en la résurrection que Jésus partageait avec les pharisiens prit un visage concret et devint une conviction profonde, source de leur joie qui étonna leurs contemporains et devint contagieuse. Jésus continua de s'entretenir avec eux durant quarante jours de la venue du Royaume de Dieu (Ac 1, 3). Ce n'est qu'après la résurrection de Jésus que ses disciples ont compris vraiment tout ce qu'il avait fait et enseigné pendant sa vie publique.

Cette expérience pascalle a transformé les disciples et les a rendus capables d'annoncer à leur tour le Royaume de Dieu, invitant leurs concitoyens à changer leur façon de voir et d'agir et faisant de nombreux disciples. Ils annonçaient que la vie ne se termine pas avec la mort, mais débouche sur un monde où il n'y aura plus ni pleurs, ni souffrance, ni mort (Ap 21). Leur expérience de rencontres et de partage avec celui qu'ils avaient côtoyé et aimé et qu'ils avaient vu mourir sur la croix faisait en sorte que la résurrection n'était plus seulement un rêve ou une idée, mais une réalité bien concrète qu'ils avaient touchée du doigt. Il est dit dans les Actes des Apôtres que les disciples « étaient fidèles à l'enseignement des Apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » (Ac 2, 42). Ce qu'ils venaient de découvrir était si important et si fantastique que tout le reste devenait secondaire en regard de cette découverte. Leur vie en était à tout jamais bouleversée.

Aujourd'hui, être fidèle à l'enseignement des Apôtres, c'est se mettre à l'écoute des écrits du Nouveau Testament pour approfondir le message de Jésus et découvrir progressivement à quel point nous sommes aimés de Dieu. Dans la révélation apportée par Jésus, ses disciples trouvent des réponses aux questions que les humains se sont posées de tout temps : d'où est-ce que je viens ? Qu'est-ce que je fais sur cette planète ? Où cela me conduira-t-il ? Dans l'enseignement de Jésus, nous découvrons que si je suis là, c'est que j'ai été voulu par Dieu et aimé d'un amour inouï. Je suis invité à participer à la réalisation de son projet qui est de rassembler tous les humains dans une société parfaite où il n'y aura plus ni mal, ni souffrance, ni mort et où nous vivrons tous comme frères et sœurs, fils et filles d'un même Père, le Dieu de Jésus. Cet au-delà sera fait de tout ce que nous aurons réalisé de beau et de bon au cours de notre histoire, et de plus encore. Cela suppose évidemment un horizon qui s'étend au-delà de la mort. Pour nous, cette conviction ne peut venir de l'expérience d'avoir rencontré Jésus vivant après sa mort sur la croix. Elle est plutôt fondée sur l'acceptation du témoignage de ceux qui ont fait cette expérience et sur la métamorphose qu'elle a entraînée dans leurs discours et leurs comportements. Enlevé le fait de la résurrection de Jésus, il devient très difficile d'expliquer ce qui s'est passé dans les années et les décennies qui ont suivi dans les premières communautés chrétiennes. Cela ne prouve pas que la résurrection de Jésus a bel et bien eu lieu, mais c'est une piste qui peut nous conduire à une adhésion raisonnable de foi.

La foi en la résurrection de Jésus et par conséquent en notre propre résurrection semble devenue plus difficile aujourd'hui. Elle est pourtant primordiale pour un chrétien et est liée à la réponse que nous donnons à la question que

Jésus posait à ceux qui le suivaient : « Mais pour vous, qui suis-je ? » (M 16, 15). Si on reconnaît, comme Pierre l'a fait dans sa réponse, que Jésus est le Fils du Dieu vivant, alors la difficulté d'accepter la résurrection diminue. Saint Paul dit clairement aux Corinthiens l'importance de la résurrection dans leur foi :

Or si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment certains parmi vous peuvent-ils dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi. [...]

Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes.

1 Co 15, 12-14, 19

Ce texte témoigne que la difficulté de croire en la résurrection était déjà présente au temps de Paul, tellement est surprenante une telle annonce. Mais si l'on songe que c'est le même Dieu qui a créé l'univers, alors cette possibilité devient plus plausible.

Celui qui, mettant sa confiance en Jésus croit cela, comprend qu'il doit commencer dès maintenant à vivre en frère et sœur des autres humains. Il se sait appelé à participer à la construction de ce que Jésus appelait le Royaume de Dieu, c'est-à-dire une société gérée selon la volonté même de Dieu, car son Père a voulu l'élever à la dignité d'être son partenaire dans la réalisation de son projet. Pour lui, travailler à construire une société plus humaine en solidarité avec tous les humains de bonne volonté contribue à l'édification du Royaume de Dieu.

Il faut cheminer longtemps pour en arriver à cette façon de voir les choses. L'important est de se mettre en route et la

meilleure façon de le faire est de se joindre à d'autres personnes qui sont intéressées à mieux connaître Jésus de Nazareth et se réunissent régulièrement pour chercher ensemble à le suivre aujourd'hui. Poussé par la découverte d'un amour qui me révèle qui je suis et quelle est ma dignité, c'est librement que je choisirai de quelle façon je puis répondre à cet appel. J'ai à découvrir quelle contribution je peux apporter, compte tenu de ma situation et des aptitudes qui sont les miennes. Chaque personne est unique, unique et originale aussi la réponse de chacun. C'est avec mes talents que Jésus s'attend à ce que je réponde à son appel, lui qui a promis qu'un simple verre d'eau donné ne restera pas sans récompense (Mt 10, 42). Il laisse à ma liberté le choix des moyens et des actions. Voilà pourquoi dans ce livre nous nous sommes contenté d'évoquer les caractéristiques générales que devrait prendre une pratique chrétienne plus évangélique répondant aux défis et aux exigences particulières de notre époque.

Habités par une vision de la réalité qui donne un sens et une portée inespérée à leur vie et par la joie profonde qui en résulte, les chrétiens du ^{xxi}e siècle devront apprendre à simplement devenir le ferment dans la pâte. Ils se souviendront que leur maître leur a enseigné que c'est à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres que l'on reconnaîtra qu'ils sont ses disciples (Jn 13, 35), un amour incluant les ennemis et pouvant aller jusqu'à donner sa vie pour ceux que l'on aime. C'est là leur seul signe distinctif. Devenir partenaire de Dieu, c'est prêter ses mains à Dieu, son intelligence, son imagination pour lui permettre d'aimer concrètement ceux et celles qu'il aime de façon toute spéciale, les blessés de la vie. La religion des disciples de Jésus ne devrait plus être constituée d'obligations, mais la réponse amoureuse à l'amour inouï

dont les croyants se savent les bénéficiaires. C'est par leur vécu qu'ils annonceront le message de Jésus d'une façon signifiante et pertinente pour leurs contemporains.

La mission de Jésus était d'annoncer que Dieu nous aime d'un amour tellement grand qu'il nous a donné une vie qui ne finira pas, mais sera transformée au moment de la mort pour nous permettre d'accéder à un mode de vie supérieur où il n'y aura plus ni mort, ni souffrance, ni mal. C'est également la mission de tout disciple de Jésus, et par conséquent, la mission de l'Église.

Bibliographie

- La Bible de Jérusalem, 2e édition, Paris, Cerf, 1974, 1844 p.
- Colson, Jean, *Prêtres et peuple Sacerdotal*, Paris, Beauchesne, 1969, 157 p.
- Congar, Yves, *Pour une Église servante et pauvre*, Paris, Cerf, 2014, 142 p.
- Delumeau, Jean, *Un christianisme pour demain, Guetter l'aurore, Le christianisme va-t-il mourir?*, Hachette Littératures, 2003, 431 p.
- Guillebaud, Jean-Claude, *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999, 366 p.
- Guillebaud, Jean-Claude, *La confusion des valeurs*, Paris, Desclée de Brouwer, 2009, 272 p.
- Guillebaud, Jean-Claude, *Comment je suis redevenu chrétien*, Albin Michel, 2007, 183 p.
- Kung, Hans, *Peut-on encore sauver l'Église?*, Paris, Seuil, 2012, 250 p.
- Kung, Hans, *Mémoires, mon combat pour la liberté*, Montréal, Novalis Cerf, 2006, 574 p.
- Kung, Hans, *Jésus*, Paris, Seuil, 2014, 286 p 
- Légault, Marcel, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, Aubier Montaigne, collection intelligence de la foi, 1970, 402 p.
- Moingt, Joseph, *Faire bouger l'Église catholique*, avec la collaboration de Jean Housset, Gilles Lacroix, Guy de Longeaux, sous l'égide de l'association Chrétiens en recherche 41, Paris, Desclée de Brouwer, 2012, 191 p.
- Moingt, Joseph, *Croire quand même, libres entretiens sur le présent et le futur du catholicisme*, entretiens menés par Karim Mahmoud-Vintam en collaboration avec Lucienne Gouguenheim, Paris, Temps présent, collection semeurs d'avenir, 2010, 245 p. 



Paquin, Denis, *Si l'Église, c'est nous...*, Montréal, Fides, collection Héritage et projet, 2011, 330 p.

Riches et pauvres dans l'Église ancienne, Textes essentiels recueillis et présentés par A. Hamman, Paris, Bernard Grasset Éditeur, lettres chrétiennes no 6, 1962, 316 p.

Taylor, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Bellarmin, collection l'essentiel, 2008, 151 p.

Varone, François, *Ce Dieu absent qui fait problème*, Paris, Cerf, 1981, 230 p.

Table des matières

Préface	9
Foi et religion	12
La lecture de la Bible et son interprétation	18
L'Alliance	32
La législation d'Israël	36
Jésus connu comme prophète	54
L'avenir du christianisme à l'aube du xxi ^e siècle	67
Adorer en esprit et en vérité	76
La terre, un don de Dieu à l'humanité	81
Développement durable et simplicité volontaire	91
Un Dieu qui propose	97
Vivre sa foi dans une société pluraliste	115
Les valeurs de la modernité et leurs racines évangéliques	123
L'Église-institution	134
Le sacerdoce	141
La dimension sacramentelle de la foi chrétienne	147
Le christianisme de l'avenir s'épanouira dans de petites communautés de base	154
L'expérience pascale	161
Bibliographie	168